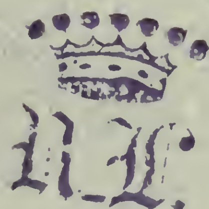

3 1761 07966614 5





ALPHONSE,

OU

LE FILS NATUREL.

ALPHONSE,

OU

LE FILS NATUREL;

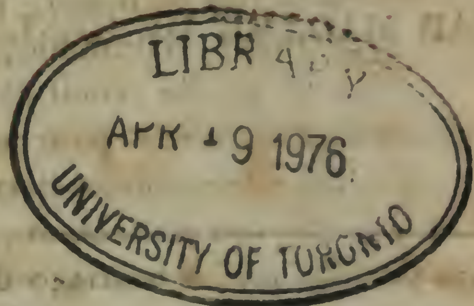
PAR MADAME DE GENLIS.

„Le vice bouleverse tout, et jusqu'aux sentimens
„les plus naturels; il ne produit que malheur et
„désordre dans la société, tandis que la vertu
„seule peut y maintenir l'harmonie.“

Tiré de cet ouvrage même, préface, page 1.

A PARIS,

1809.


LIBR
APR 19 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE.

Si la vertu n'étoit qu'une chose de convention, le vice secret, et même le crime enveloppé d'un impénétrable mystère, n'auroient communément aucune influence fâcheuse sur les évènemens de la vie; mais il n'en est pas ainsi: toute mauvaise action a toujours des suites funestes; toute désobéissance à la loi divine a tôt ou tard de pernicieux résultats. Le vice bouleverse tout, et jusqu'aux sentimens les plus naturels; il ne produit que malheur et désordre dans la société, tandis que la vertu seule peut y maintenir l'harmonie. J'ai tâché, dans cet ouvrage, de développer ces vérités,

non par des raisonnemens, mais par des scènes frappantes. J'ai voulu aussi conduire au bonheur les héros de ce roman, en contrariant toutes leurs passions, et en même temps montrer le danger de s'écarter de la route tracée du devoir, pour se livrer avec enthousiasme à des vertus imaginaires et de *fantaisie*. Les belles âmes s'égarent, non en se rabaissant, mais au contraire en voulant s'élever à des hauteurs inaccessibles.

On s'est plaint souvent que la morale de mes ouvrages étoit trop *sévère* et trop *intolérante*. Qu'on me permette un mot d'explication sur ce reproche : on ne compose point avec sa conscience, et nul respect humain ne doit empêcher de condamner formellement ce qui est vicieux. C'est un crime, par exemple, lorsqu'on juge en général, de dire que la friponnerie est excu-

sable en certains cas, et que l'adultère n'est souvent qu'une foiblesse intéressante, etc. Quand on parle des vices, on doit être absolu, austère, rigoureux; quand on parle des *personnes*, on doit être indulgent, et trouver des excuses à leurs fautes, n'en eussent-elles point. On a vu précisément tout le contraire dans une grande partie des auteurs du siècle dernier: une excessive *indulgence* pour les vices, une extrême rigueur pour les *personnes*. L'indulgence employée ainsi, n'est autre chose qu'une morale relâchée; et la rigueur placée de cette manière, qu'une odieuse méchanceté.

Ainsi, dans un *traité* de morale, l'auteur, parlant en général, ne peut être un moraliste estimable, qu'en montrant des principes absolus, positifs, et par conséquent austères. Dans un ouvrage d'imagination,

toutes les fois que l'auteur paroît, c'est-à-dire, quand les réflexions sur les actions et sur les personnages sont faites par lui, il ne doit être, par les mêmes raisons, qu'un juge sévère. Mais quand il fait agir et parler dans ses fictions ses héros, il doit, dans leurs rapports avec les autres personnages, et même les plus vicieux, les peindre remplis d'indulgence.

Voilà les règles que je me suis prescrites, et j'ose dire que je les ai toujours fidèlement suivies dans la société et dans tous mes ouvrages.

ALPHONSE,

OU

LE FILS NATUREL.

CHAPITRE PREMIER.

LA plus brillante société de la ville de Besançon se trouvoit un soir rassemblée chez la marquise de***, riche douairière de quarante ans, et l'une des personnes de la Franche-Comté qui jouissoit alors de la plus grande considération; car elle avoit une excellente maison, une fille unique âgée de vingt ans, élevée à Paris, et ramenée récemment du convent de Panthemont: enfin, la marquise faisoit à peu près tous les deux ans un voyage à Paris; elle en rapportoit ce qui cause toujours en province une admiration presqu'universelle, les modes les plus fraîches, des anecdotes sur la cour et sur la ville, et beaucoup d'expressions nouvelles dans son langage, qui passoient bientôt dans celui de toutes les sociétés de bon air de la ville, et

qu'on y conservoit jusqu'à ce qu'un nouveau voyage de la marquise en fournît d'autres. La marquise, très-vaine de sa naissance, de sa fortune, de sa fille à marier, de ses courses *dans la capitale*, et naturellement envieuse et maligne, n'étoit point aimée, mais elle étoit là le modèle du bon ton; et beaucoup de femmes infiniment plus aimables qu'elle, gâtoient leurs manières en voulant imiter *l'aisance* des siennes, et les saillies *piquantes* de sa conversation.

La marquise, de retour de Paris, depuis huit jours, venoit de rouvrir sa maison, et donnoit sa première assemblée. Il y avoit chez elle un monde prodigieux; mais un malaise général régnoit parmi les femmes arriérées de deux ans sur les modes, sur le ton et les manières *du jour de la cour et de la capitale.* On examinoit avec avidité la marquise et sa fille. Comme on se trouvoit mal mises en se comparant à ces vives images des dames de Versailles!.... comme on admiroit ces coiffures élégantes formées par un large tapé qui s'élevoit noblement en palissade, et que surmontoiènt trois longues plumes flexibles, que le moindre mouvement, en marchant, faisoit déployer et toucher aux lustres! comme enfin on envioit ces tailles cambrées, si longues

et si busquées par derrière ; et ces énormes bouquets de côté, rattachés avec deux gros glands de perles ; et ces robes ravissantes, garnies de fleurs sur un panier de trois aunes !.... Toute cette parure paroissoit d'un goût si parfait, que plusieurs femmes osèrent prédire que la mode enfin étoit fixée, qu'elle ne changeroit plus, parce qu'il étoit impossible que l'esprit humain pût rien imaginer de plus agréable et de plus beau.

La marquise, qui n'avoit jamais été jolie, croyoit avoir une figure expressive et piquante : c'est l'illusion ordinaire de toutes les coquettes dépourvues de beauté, qui ont des yeux noirs, la physionomie rude, et des prétentions à l'esprit. Ce soir-là, elle brilla seule dans cette nombreuse assemblée. On étoit trop occupé du soin de l'examiner, de l'écouter, de l'étudier ; on se trouvoit trop provinciales pour oser lutter d'agrémens avec elle. Mademoiselle Aurore, sa fille, étoit une jeune personne sèche, pâle et brune, dont l'indolence et l'apathie cachoient un peu l'impertinence naturelle ; car son impolitesse et son orgueilleux dédain ressembloient à la distraction et à l'insensibilité. Elle n'oublioit, dans aucun moment, qu'elle avoit eu l'honneur d'être élevée dans la plus célèbre abbaye de Paris, et dont

presque toutes les pensionnaires étoient filles des plus grands seigneurs de la cour. Cette pensée habituelle lui inspiroit un profond mépris pour les jeunes personnes dont elle étoit maintenant entourée, et qui sortoient d'un couvent d'ursulines de province!....

On fit de la musique et l'on dansa: car la marquise vouloit faire briller sa fille, écolière de *Balbâtre* (1) et de *Vestris*. Il faut avouer que mademoiselle Aurore, malgré la célébrité de son maître, n'eut aucun succès sur le clavecin. Elle étoit absolument dépourvue de goût et d'oreille, et à la grande satisfaction de l'assemblée, elle fut entièrement éclipsée par une humble et timide élève de l'organiste de la cathédrale. Ce fut un triomphe pour toutes les dames de la ville, qui ne manquèrent pas d'en conclure que les organistes de Besançon étoient supérieurs à ceux de Paris. Mais, à la danse, Aurore prit sa revanche. Son dépit secret lui donna un air animé qu'elle n'avoit jamais, et son maintien triomphant, en prenant sa place, intimida toutes les autres danseuses. Mais quel fut le trouble général, quand les violons, instruits, dès la veille, par Aurore, jouèrent une contredanse inconnue

---

(1) Organiste célèbre alors.

à toute l'assemblée! On reste immobile, à l'exception d'Aurore qui s'élance en avant, suivie au pas par son danseur égaré, qui ne sait ce qu'il doit faire. Aurore s'arrête avec l'expression de la surprise; on est forcé d'avouer qu'on ne connoît ni la figure ni l'air de cette danse, et la marquise s'écrie de sa banquette que, depuis six mois, on ne danse que cela à Paris!.... Quelle consternation, quelle confusion produisirent ces terribles paroles!.... Et l'on s'aperçut que la marquise et sa fille se regardoient en souriant de pitié! Cependant on avoit tant d'envie de connoître cette contredanse si à la mode, que l'on supplia humblement Aurore d'en enseigner la figure. Mais elle répondit gravement qu'elle étoit trop difficile. Elle en proposa vainement deux ou trois autres aussi inconnues. Alors elle affecta le plus grand découragement; il fallut se réduire à danser les *Madelon Friquet*, les *Visites*, les *Petits Paniers*, etc. Aurore, ne pouvant se résoudre à déployer tout son talent dans ces gothiques contredanses, ne fit en général que marcher avec la contenance la plus dédaigneuse et la plus nonchalante. Mais, malgré sa négligence, elle avoit un air de supériorité, des coudes élevés, des bras en l'air, une aisance, des manières qui parurent inimitables, et de temps

en temps, elle exécuta quelques pas dont on ne put s'empêcher d'admirer en secret l'élégance. Les autres jeunes personnes dansoient avec si peu d'espérance de succès, elles étoient si honteuses de ne savoir que les vieilles danses oubliées à Paris, elles craignoient tellement le regard critique et moqueur d'Aurore et de la marquise, qu'il fut impossible de former une seconde contredanse. Le bal fini, on arrangea les parties de jeu. La marquise ne joua point; elle resta au coin du feu avec quelques femmes. Elle avoit un sujet particulier de mécontentement: une personne manquoit à la fête, c'étoit le comte de Melvil. Malgré un billet d'invitation, il n'étoit point venu!.... Melvil, âgé alors de trente-quatre ans, d'une figure agréable, d'une réputation parfaite, étoit garçon encore, et l'homme le plus riche de la province. Après avoir passé sa première jeunesse à Paris dans une extrême dissipation, dont sa santé avoit beaucoup souffert, il s'étoit dégoûté tout à coup du monde et des plaisirs tumultueux. L'héritage d'une superbe terre en Franche-Comté, et l'ordonnance des médecins qui lui prescrivoient le repos, et d'aller respirer l'air de la campagne, le déterminèrent à quitter Paris, pour aller se confiner dans sa terre. Il étoit aimé dans la so-

ciété; son départ, ou pour mieux dire, sa fuite, annoncée par ses amis comme devant être sans retour, produisit une vive sensation. Les femmes l'attribuèrent à une passion malheureuse; les hommes, au dépit causé par quelques espérances d'ambition déçues; d'autres en firent honneur à la philosophie. Mais, au vrai, Melvil étoit malade et fatigué; il avoit besoin de tranquillité, de repos, et de prendre le lait d'ânesse. Ces motifs n'étoient pas romanesques, et les gens du monde qui forment tant de fausses conjectures, parce qu'ils ne peuvent croire aux choses simples, qui d'ailleurs ne fournissent rien à la conversation, se creusèrent la tête pour deviner pourquoi Melvil préféroit son château à sa jolie maison de Paris: chacun là-dessus, suivant son caractère, composa une petite histoire; après avoir bien causé, bien inventé sur ce sujet pendant quelques jours, on n'y pensa plus, et Melvil fut complètement oublié. Il retrouva dans sa province la santé, et de plus des espérances de bonheur qu'il n'avoit jamais conçues. Il étoit depuis dix-huit mois en province, quand la marquise partit pour Paris, où elle resta huit mois. La marquise n'avoit rien négligé pour l'attirer chez-elle: Melvil avoit répondu à ses avances avec cette politesse aimable que l'on prend

si facilement pour de l'amitié. Le cœur s'y méprend quelquefois, la vanité s'y trompe toujours. La marquise, sachant que Melvil n'avoit aucun engagement, conçut l'idée de lui faire épouser sa fille, le meilleur partie de la province. Elle lui parla d'Aurore, de son éducation, de ses talens, de sa fortune. Melvil l'écouta avec un air d'intérêt qui n'est qu'une bienséance, lorsqu'en pareil cas, on reçoit les confidences d'une mère. La marquise ne douta point que Melvil n'eût pénétré ses intentions, et, dès cet instant, l'espérance devint pour elle une certitude. Elle se hâta d'aller chercher sa fille; mais des affaires la retinrent huit mois à Paris. Elle écrivit plusieurs fois à Melvil : des réponses remplies de grâces, lui persuadèrent qu'il étoit toujours dans les mêmes dispositions. Cependant le peu d'empressement qu'il montroit, lui donnoit beaucoup d'inquiétude. Comme on l'a dit, elle ne se mit point au jeu : plusieurs personnes restèrent avec elle, entr'autres la présidente de***, la femme de Besançon la plus riche et la plus recherchée après la marquise. Ces deux personnes, toujours en rivalité depuis leur jeunesse, se haïssoient; mais pour jouir réciproquement des agrémens de leurs maisons, elles avoient toujours été liées ensemble. Elles se voyoient sans cesse, se

caressoient beaucoup, ne se parloient qu'avec le ton de la familiarité la plus intime, et cependant une aigreur cachée, une ironie piquante et des intentions malignes se mêloient presque toujours à leurs entretiens, pour peu qu'ils se prolongeassent. En même temps, de part et d'autre, on ne se fâchoit jamais ouvertement; on étoit décidé à ne point se brouiller. Pour toute vengeance, on se contentoit de médire, de se moquer l'une de l'autre, et de se donner mutuellement tous les ridicules imaginables. On crut un moment que ces deux rivales alloient se rapprocher sincèrement: la présidente avoit un fils unique, et elle eût désiré pour lui avec passion la main d'Aurore. La marquise ne rejeta point des propositions indirectes; mais l'arrivée de Melvil changea subitement et fixa tous ses projets. Tout le monde s'aperçut de ses nouveaux desseins; on pensa même que la chose étoit arrangée: la marquise le laissoit entendre, et la haine de la présidente s'envenima et devint irréconciliable.

Ce n'étoit pas sans malignité que la présidente avoit fait le sacrifice d'une partie de wisk: elle se proposoit de tourmenter et d'atterrer la marquise. En effet, après quelques minutes de conversation générale: „A propos, ma chère, lui

dit-elle, j'imagine que vous n'avez pas oublié d'inviter le comte de Melvil? Il est encore dans sa terre, répondit la marquise. Bon! dans sa terre, reprit en riant la présidente, je vois que vous n'êtes pas du tout au fait; et comme vous nous apportez toutes les nouvelles de la cour, il est juste que du moins nous vous instruisions de celles de la province. L'intérêt, sans doute, ne sera pas pour vous comparable à celui qu'inspirent vos récits; mais on s'acquitte comme on peut. A ce début, la marquise se troubla; chacun devina la scène qu'on lui préparoit: et comme elle étoit aussi peu aimée qu'elle étoit généralement enviée, on se promit bien en secret de seconder les vues charitables de la présidente, qui, rapprochant un peu son fauteuil comme pour conter une histoire: Il faut donc que vous sachiez, poursuivit-elle, que le sage, le philosophe Melvil est passionnément amoureux.... Amoureux! dit la marquise avec un sourire forcé, et de qui? — De cette jeune créole établie dans ces environs depuis deux ans. — La nièce de cet homme si sauvage qui occupe cette petite maison à six lieues d'ici? — Précisément. — Et Melvil a pris une fantaisie pour cette petite fille? — Oh! il n'est pas question de fantaisie: c'est une grande passion! la jeune personne est véritable-

ment d'une figure ravissante.... — Des gens qui l'ont vue, m'ont dit qu'elle avoit une sorte de beauté, mais sans aucun agrément. — Ces gens-là peut-être avoient quelque secret motif de jalousie.... Ici plusieurs personnes prirent la parole pour assurer qu'en effet, Mélanie étoit belle comme un ange. J'y consens, dit la marquise avec humeur: et quel âge a-t-elle? — Vingt et un ans. — Ni talens, ni éducation, nulle idée du monde.... il est impossible que Melvil soit réellement amoureux d'une telle personne. — Mon dieu! on peut être fort maussade avec quelques talens, et l'on peut être charmante sans tous ces brillans avantages. Enfin, c'est un fait, Melvil en a la tête tournée, et tout le monde est persuadé qu'il l'épousera. — Mais fi donc! quelle idée!.... — Comment?.... — Une fille sans nom! — Il lui donnera le sien.... — Sans fortune! — Il en a pour deux. — Une espèce d'aventurière, car on ne sait d'où elle vient.... — Pardonnez-moi, elle vient de Saint-Domingue. — Une existence mystérieuse, et par conséquent suspecte. — C'est une si jolie chose que le mystère! il pique la curiosité, il permet de supposer le merveilleux. L'oncle étoit farouche, la nièce timide, et se cachoit; Melvil a voulu les voir, les connoître; il a trouvé le moyen de pénétrer dans

leur solitude.... — Ne dit-on pas, si je m'en souviens, qu'il y a dans ce ménage un jeune homme, un bâtard ?... — Oui, un fils naturel de l'oncle... — Et ce bâtard est là toujours en tiers entre son père et sa cousine? tout çela est d'une décence parfaite. Quelle tournure a-t-il? — Il est charmant. — Et Melvil n'en est pas jaloux: — Point du tout; Alphonse n'est qu'un enfant, il n'a pas quinze ans. Vous conviendrez que jusqu'ici leur intimité n'a pu être scandaleuse. — Elle le devient. — Rassurons-nous, Melvil épousera Mélanie avant qu'on en puisse parler.

Cette conversation laissa à la marquise un violent dépit et un grand ressentiment; nous en verrons les suites.

CHAPITRE II.

L'objet de tant d'envie et de colère, la sauvage et douce Mélanie, vivoit paisiblement dans une profonde solitude, quoiqu'à peu de distance d'une grande ville. Dormeuil, son oncle, ruiné par des malheurs indépendans de sa conduite, étoit revenu de Saint-Domingue sa patrie, depuis plus de quatorze ans; il en avoit

passé dix dans nos provinces méridionales, et il s'étoit enfin fixé dans la Franche-Comté. Il se trouvoit heureux dans une jolie maison d'une élégante simplicité, entre sa nièce et le jeune Alphonse.

Mélanie joignoit à la taille souple et svelte, et à la grâce des créoles, la beauté la plus éblouissante et la plus régulière : timide et mélancolique, elle avoit au premier abord quelque chose de craintif et d'inquiet qui, malgré sa jeunesse et sa douceur, inspiroit avec elle la réserve ; mais on se sentoit attiré par une naïveté dont le charme touchant pénétroit jusqu'au fond du coeur. Mélanie, secondant de tout son pouvoir les soins que son oncle donnoit à l'éducation d'Alphonse, avoit pour ce jeune homme l'attachement le plus tendre. Alphonse, rempli d'esprit, de vivacité, né sensible et fier, mais violent, emporté, causoit à Dormeuil, par l'impétuosité de son caractère, des inquiétudes que Mélanie ne pouvoit partager ; car les femmes comptent trop sur leur ascendant et sur la sensibilité qu'on leur montre ; elles sont toujours prêtes à croire aux *conversions* de ceux qu'elles aiment, et quand elles ne les voient pas, elles les espèrent et les attendent avec une étonnante sécurité. Les grands attachemens font aisément faire quelques actions

éclatantes, mais ils ne changent point les caractères, la raison seule dirige la conduite; les jeunes gens passionnés ne se corrigent qu'avec le temps et l'expérience. Alphonse adoroit Mélanie; sans se rendre raison de ce sentiment, sans y donner de nom, il s'y livroit avec toute l'énergie d'une âme à la fois ardente et pure; Mélanie ne voyoit dans sa tendresse qu'une habitude formée dès l'enfance, et fortifiée par la reconnoissance: un mot d'elle suffisoit toujours pour modérer Alphonse, et pour obtenir de lui de l'application ou le sacrifice d'une fantaisie déraisonnable; elle avoit toujours sur lui l'empire du moment; mais Alphonse n'agissant que pour lui plaire, ne cédoit qu'à ce désir, auquel nul principe, nulle réflexion ne se mêloit, et il gardoit tous ses défauts. Melvil, dont la terre étoit à une lieue de la maison de Dormeuil, n'avoit d'abord désiré le connoître que par un simple mouvement de curiosité: les gens sauvages inspirent une sorte d'intérêt piquant, surtout quand on ignore leur histoire, et qu'ils sont tout à fait inconnus; car alors on suppose toujours un roman, et l'espoir d'être admis dans le secret de leur solitude, présente l'idée d'une espèce de triomphe qui flatte l'amour-propre. Melvil, ayant rencontré plusieurs fois dans ses

promenades, le nègre, domestique de Dormeuil, et la fidèle Zama, négresse attachée depuis l'enfance au service de Mélanie, avoit appris d'eux que le jeune Alphonse aimoit la chasse; alors Alphonse reçut l'invitation de chasser sur les terres de Melvil; il ne manqua pas d'en profiter, et sa reconnoissance introduisit enfin Melvil chez Dormeuil. Melvil vit Mélanie, en devint éperdûment amoureux, mais sans oser le lui déclarer, toujours intimidé par sa froideur et par son extrême réserve. Les choses en étoient là, quand la marquise revint de Paris; on les croyoit beaucoup plus avancés, car on n'imaginoit pas que l'homme le plus riche de la province, avec tant de mérite, d'agrémens extérieurs, et dans la fleur de l'âge, pût craindre un refus d'une jeune personne sans fortune; mais en amour, la seule chose qui puisse inspirer de la confiance, est l'espoir d'être aimé, et Melvil ne l'avoit point; Mélanie ne paroissoit même pas soupçonner ses sentimens: elle recevoit ses soins avec douceur, mais avec une simplicité désespérante; il sembloit qu'elle n'eût jamais entendu parler de l'amour, et qu'elle en ignorât l'existence. Cependant tout déceloit en elle une profonde sensibilité, son attachement pour son oncle, sa tendresse pour Alphonse, et la pitié touchante que

lui inspiroient tous les infortunés. Melvil trouvoit dans son caractère et dans sa mélancolie habituelle, quelque chose de mystérieux et d'inexplicable qu'il vouloit étudier encore avant de se déclarer.

CHAPITRE III.

Tout l'hiver se passa sans que Melvil osât rompre le silence; mais il devenoit chaque jour plus assidu. Mélanie, toujours la même, ne remarquoit ni son trouble, ni son agitation; Melvil trouvoit en elle tant de modestie et d'ingénuité, elle avoit toujours vécu dans une si profonde retraite, que Melvil étoit parvenu à se persuader que jamais son imagination ne s'étoit arrêtée un instant sur une idée d'amour. En effet, elle ne faisoit que des lectures sérieuses; on voyoit, à sa conversation, qu'elle n'avoit de sa vie lu un roman; il étoit impossible de remarquer en elle le moindre mouvement de coquetterie, ou même d'envie de plaire. Elle recevoit une louange sur sa beauté, comme on reçoit un compliment sur la manière dont on est mise; la galanterie n'étoit, à ses yeux, que de

la politesse, et l'amour que de la bienveillance. A l'âge où toutes les femmes ont, à cet égard, tant de pénétration et de finesse, ce manque de tact, avec beaucoup d'esprit, donnoit à Mélanie l'originalité la plus piquante; elle remercioit froidement, ou elle prenoit avec une simplicité parfaite un air bienveillant, dans toutes les occasions où les autres femmes rougissent, se troublent, ou du moins s'embarrassent. Melvil ne vouloit pas s'adresser à Dormeuil avant d'avoir obtenu le consentement de Mélanie; il ne pouvoit même pas prendre pour son confident Alphonse, car il voyoit que ce jeune homme étoit lui-même amoureux de Mélanie; ce sentiment ne l'inquiétoit point, il étoit certain que Mélanie, plus âgée de sept ans qu'Alphonse, ne le partageroit jamais; elle avoit pour Alphonse la plus tendre affection, mais la nature même de cet attachement devoit la préserver de l'amour: ayant vu Alphonse enfant, et s'étant occupée uniquement de son éducation, depuis six ans surtout, la tendresse qu'elle avoit pour lui ressembloit parfaitement à l'amour maternel, et ne jugeant que d'après son coeur, Mélanie n'avoit pas le moindre soupçon d'un sentiment dont chaque instant accroissoit la violence; Alphonse n'étoit, aux yeux de Mélanie, qu'un

élève sensible et reconnoissant. Cependant il venoit d'atteindre sa seizième année; il n'avoit plus la même gaîté, il étoit souvent distrait et rêveur; et loin d'avoir pour Melvil la vive amitié qu'il avoit montrée jusqu'alors, il étoit avec lui inégal, contrariant et désobligeant. Melvil, en pénétrant les causes de ce changement subit, ne regardoit cette rivalité que comme un enfantillage, il pensoit qu'Alphonse étoit trop jeune encore pour éprouver une passion véritable; mais que, pour prévenir les progrès de cet amour naissant, il falloit se hâter de lui ôter toute espérance. Melvil se détermina donc à déclarer enfin ses sentimens à Mélanie. Il savoit qu'elle se promenoit tous les matins dans un petit bois renfermé dans l'enceinte de son habitation; il s'y rendit une heure après le lever du soleil: Mélanie y étoit déjà. Melvil l'aperçut de loin assise au pied d'un arbre; elle lisoit, et avec tant d'attention, qu'elle ne vit Melvil que lorsqu'il fut auprès d'elle: elle fut étonnée, fit un mouvement de frayeur; Alphonse et Dormeuil étoient à la chasse, sa première idée fut qu'il leur étoit peut-être arrivé quelqu'accident: Melvil la rassura; ensuite, après un moment de silence, il reprit la parole, et sans aucun préambule, il déclara ses sentimens; tandis qu'il parloit, Méla-

nie le regardoit avec l'expression de la surprise et d'une sorte d'effroi, et lorsqu'il lui demanda sa main, elle pâlit, en disant : Vous voulez me tromper ! — O ciel ! s'écria Melvil, moi, vous tromper !.... Quoi ! reprit Mélanie, vous m'aimez ! En prononçant ces mots, ses yeux se remplirent de larmes..... Melvil saisit sa main avec transport ; son attendrissement lui donnoit les plus douces espérances. Ah ! que je vous plains ! poursuivit-elle..... — Comment ? — Je ne répondrais jamais à vos sentimens.... — Que me dites-vous !.... êtes-vous engagée ? — Non. — Votre coeur n'est plus libre ? — Je ne puis plus aimer !.... — Vous avez donc connu l'amour ? — Je n'ai connu que le malheur !.... jamais l'amour n'occupa ma pensée !.... — Est-il possible qu'avec tant de sensibilité, vous ne puissiez partager un amour pur et légitime ? — Je ne vous dis pas tout, mais tout ce que je vous dis est vrai. — Vous ne nourrissez pas en secret une passion malheureuse ? — Non. Je n'en ai jamais eu, et je n'en aurai jamais. — Eh bien ! votre amitié peut suffire à mon bonheur. Ne soyez que mon amie, et que je sois votre époux ; ne serai-je pas trop heureux ! — Non, non, l'hymen n'est pas fait pour moi. — Mais pourquoi ? — Voilà mon secret. — Vous me désespérez..... et ce secret

étonnant, ne le saurai-je jamais? — Toute confiance m'est interdite. — Dans quel trouble affreux vous me jetez!.... du moins, me laissez-vous l'espoir d'obtenir votre amitié? — De ce jour, elle vous est acquise. En disant ces paroles, Mélanie lui tendit la main avec une expression angélique de douceur et de sensibilité: Melvil, ému jusqu'au fond de l'âme, pressa cette main dans les siennes; trop touché pour lui répondre, il resta un moment les yeux fixés sur elle; ensuite il se leva, et s'arrachant d'auprès d'elle, il sortit précipitamment du bois pour aller se renfermer chez lui. Cet entretien, en excitant sa curiosité, ajouta la plus tendre estime à la passion qu'il avoit pour elle; on peut deviner les secrets d'une femme jeune et belle, qui laisse entrevoir une passion malheureuse; mais Mélanie, la candeur même; Mélanie incapable de faire un mensonge, venoit de protester qu'elle n'avoit jamais connu l'amour!.... Quel étoit donc ce secret incompréhensible qu'elle ne pouvoit révéler, et qui éloignoit d'elle toute idée de mariage? Melvil se perdoit dans sa conjecture, et après mille réflexions inutiles, il connut seulement que ce mystère étoit impénétrable.

CHAPITRE IV.

Alphonse apprit que Mélanie avoit refusé la main de Melvil, il en montra la joie la plus vive. Je ne le haïrai plus, dit-il; je ne me battrai pas avec lui.... Comment? dit Mélanie, et pourquoi Alphonse, haïriez-vous celui que j'épouserois? Parce qu'on aime un mari de préférence à tout, répondit Alphonse. Mélanie sourit, elle ne vit dans cette réponse que l'expression enfantine d'une vive amitié, qu'elle méritoit si bien par ses soins et sa tendresse. Cependant Melvil, après avoir fait encore auprès de Mélanie plusieurs tentatives infructueuses, résolut de s'éloigner du moins pour quelques temps, et il partit subitement pour Paris. Ce départ précipité fit une grande sensation dans la ville de Besançon; la présidente assura que Melvil lui-même disoit que Mélanie avoit refusé de l'épouser, et que néanmoins il conservoit pour elle l'attachement le plus passionné.... A ces discours, la marquise haussoit les épaules, en laissant entendre qu'elle étoit mieux informée; et beaucoup de fables injurieuses sur la pauvre Mélanie se répandoient dans les sociétés de

la ville, et noircissoient sa réputation, malgré leurs contradictions et leur absurdité. La méchanceté trouve toujours le moyen de tout concilier, afin de croire à toutes les calomnies. On ne pouvoit nier le goût de Mélanie pour la solitude, et que Melvil avoit eu beaucoup de peine à s'introduire chez Dormeuil, mais on n'en faisoit pas moins de Dormeuil un intrigant, et de Mélanie une personne artificieuse, exercée dans l'art de tromper et de séduire. Melvil disoit que Mélanie ne vouloit pas se marier; mais c'étoit un mensonge généreux. On ne doutoit pas qu'il n'eût découvert quelque tache dans la vie de Mélanie.... C'est ainsi que la plus profonde retraite, et même le dénûment total de prétentions et d'ambition, ne sauroient mettre à l'abri des traits de la calomnie....

Mélanie, ne voyant que le curé de sa paroisse, ignoroit toutes ces méchancetés. Alphonse, dans ce moment, l'occupoit uniquement. Il reprenoit une violence, une hauteur qui n'éclatoient jamais en présence de Mélanie, mais qui, loin de ses yeux, devenoient insupportables. Dormeuil résolut d'avoir un long entretien avec lui; il le fit venir un matin dans son cabinet, et après lui avoir fait quelques représentations sur l'emportement de son caractère : Mon cher Alphonse,

poursuivit-il, vous avez seize ans, vous n'êtes plus un enfant, il est temps de vous parler sérieusement sur votre situation, ce ne sera point sans embarras que je vous en ferai connoître tout le malheur.... — *Le malheur!*... — Oui, votre naissance en est un.... — Et vous êtes mon père! — Mais votre mère ne fut point mon épouse... je n'ai jamais été marié!.... — Ainsi je suis un enfant illégitime!.... Je dois rougir de ma naissance!.... Ah! pourquoi m'avez-vous donné la vie!.... — Ce fut une faute, j'en ai dû gémir, et j'ose espérer, mon fils, que vos vertus seront ma consolation.... — Qu'est devenue ma malheureuse mère? — Elle n'est plus! Je n'ai point de fortune à vous laisser; vous ne pouvez, mon fils, qu'à force de vertus, vous assurer une existence heureuse; vous devez concevoir combien la hauteur, toujours condamnable dans toutes les situations, seroit surtout déplacée dans la vôtre. — Le sort veut en vain m'abaisser, il ne me contraindra jamais à m'humilier moi-même; au contraire, sa rigueur me révolte, et je saurai la braver. S'il m'eût placé dans un rang honorable, j'aurois pu, sans effort, devenir patient et modeste; mais si la fierté de l'âme est un tort, et peut-être un ridicule, du moins je sens, et je suis bien sûr qu'elle me préservera du mépris....

— Vous aurez besoin de tout le monde. — Je suis décidé à n'implorer personne. Je prendrai le parti des armes; je servirai.... — Le malheur de votre naissance s'y oppose (1). — Quoi! la faute de mes parens m'ôte le droit de verser mon sang pour la patrie, de la défendre si elle est en danger?.... — Dans ce cas, tout homme est armé par la nature et par l'honneur, mais alors on combat comme citoyen, et non comme militaire. — Et m'accordera-t-on le titre de citoyen? — Dans toute autre profession, vous ne serez point obligé de déclarer le secret de votre naissance. — Je vous promets de l'application, de l'ardeur et de la constance dans mes études; je veux parvenir par la pureté de ma conduite et par mes talens.... — Il faut encore des protecteurs.... — C'est afin de m'en passer, que je m'engage à travailler sans relâche. — Ainsi donc, Alphonse, vous comptez pour rien mes conseils? — Non, sans doute; mais je ne puis vous faire de fausses promesses, j'aime mieux vous paroître indocile que de vous tromper. Nous reprendrons cet entretien, dit Dormeuil; en attendant, réfléchissez-y,

(1) Avant la révolution, les bâtards n'étoient pas admis dans les armées avec le grade d'officiers, à moins d'une faveur particulière.

et songez que, sans un caractère aimable, les talens ne mènent jamais à la fortune.

Alphonse vola près de Mélanie, et déposa ses peines dans son sein: Jusqu'à ce jour, lui disoit-il, j'avois cru seulement que j'étois le fruit d'un mariage clandestin que mon père craignoit d'avouer, et dont il évitoit de parler, parce qu'il rougissoit d'un choix désapprouvé par ses parens; mais il n'a jamais été marié!.... ma mère fut sans doute une de ces viles créatures, opprobre de leur sexe.... Non, Alphonse, interrompit Mélanie, je sais que cette infortunée ne fut point méprisable.... — Mon père fut donc un séducteur?.... Ah! Mélanie! cette odieuse confidence a bouleversé tous mes sentimens! oui, tout, jusqu'à mon respect pour mon père! Ce titre sacré, je ne puis le lui donner désormais qu'en rougissant, et surtout pour lui; peut-il le recevoir sans se rappeler une foiblesse coupable qui souilla sa jeunesse et qui flétrit la mienne!.... — Cher Alphonse, ne le jugez point.... — Il s'est jugé lui-même, en me dévoilant le secret honteux de ma naissance. — Songez que vous êtes son fils.... — Puis-je oublier que je suis aussi sa victime!.... — Vous avez l'âme si sensible, Alphonse, plaignez ceux qui vous ont donné le jour!.... — Je plains ma malheureuse mère, le chagrin sans

doute abrégea sa vie!.... — La regrettez-vous? — Oui, je sens que je l'aurois aimée. — Ne puis-je vous en tenir lieu?.... — D'une mère! vous! Mélanie.... Ah! vous êtes trop jeune, et.... Ici Alphonse rougit et s'arrêta. Mon enfant, reprit Mélanie, croyez que je suis assez âgée pour vous aimer maternellement. A ces mots, Alphonse mit ses mains sur ses yeux pour cacher son trouble, et des larmes qui s'échappoient malgré lui.... Mélanie s'attendrit, et Alphonse reprenant la parole: Du moins, dit-il, puis-je croire que vous n'avez point ce préjugé barbare qui fait confondre l'innocent avec les coupables!..... Méprisez-vous le fruit infortuné d'une union illégitime? Moi, vous mépriser, Alphonse! s'écria Mélanie, ne connoissez-vous plus le coeur de votre amie! Oh! si vous pouviez lire dans le mien! reprit Alphonse d'une voix étouffée. En disant ces mots, il se leva et la quitta brusquement.

CHAPITRE V.

C'EST un si grand secret, que celui d'un premier amour! Que d'embarras pour le confier à l'amitié, et que de craintes mortelles pour en faire l'aveu!.... Alphonse se trouvoit encore trop jeune pour oser déclarer ses sentimens à Mélanie; il remarquoit avec autant de dépit que de chagrin, qu'elle le regardoit toujours comme un enfant. Afin d'éloigner cette idée, il affectoït de mépriser tous les amusemens de la première jeunesse. Il ne jouoit plus qu'aux échecs et aux dames polonaises: il pouvoit, sans effort, ne plus montrer la gaîté de son âge, car il l'avoit perdué; mais afin de paroître raisonnable, il étoit souvent d'une pédanterie d'autant plus ridicule, qu'il avoit naturellement la simplicité la plus aimable.

Après une absence de six mois, Melvil revint sur la fin du printemps, ne rapportant de son voyage que la certitude qu'il ne pourroit jamais se détacher de Mélanie. Il la revit, et la retrouva la même, mélancolique, silencieuse et distraite. Cependant elle lui montroit de l'amitié; et de temps en temps, Melvil reprenoit malgré lui de

l'espérance. Un jour, se trouvant seul avec elle, il lui dit que ses amis avoient voulu le marier à une jeune personne charmante, héritière d'une grande fortune : plusieurs obstacles s'opposoient à ce mariage, poursuivit-il, la jeune personne est destinée au fils de son tuteur, le comte d'Olmène ; mais on prétend qu'elle a la volonté la plus décidée de ne jamais former cette union : on m'assuroit encore que ma recherche ne lui seroit pas désagréable, cependant.... Mon dieu, qu'avez-vous ? s'écria Melvil en interrompant son récit ; quelle pâleur se répand sur tous vos traits !.... Je me trouve mal, répondit Mélanie ; de grâce appelez Zama.... A ces mots, ses yeux se fermèrent, et elle perdit connoissance.... Melvil, effrayé, se précipite sur la sonnette ; Zama accourt aussitôt ; les secours prodigués rendirent promptement à Mélanie l'usage de ses sens, mais elle quitta Melvil et se retira dans sa chambre.

Alphonse, ayant repris toute son amitié pour Melvil, se décida bientôt à lui ouvrir son coeur ; la confidence de ses sentimens pour Mélanie n'étonna point Melvil ; il connoissoit cette passion secrète, mais il ne la regardoit que comme une folie d'enfant qui passeroit sûrement avec l'âge ; il n'épargna rien pour lui faire com-

prendre que la seule disproportion de l'âge empêcheroit toujours Mélanie de répondre à son amour: Mais quoi! reprenoit Alphonse, elle n'a que six ans de plus que moi. — Elle est sans doute beaucoup trop jeune pour vous regarder comme son fils en pensant à vos âges, mais elle se rappelle seulement qu'elle vous a donné des soins de mère, et que vous avez été sur ses genoux; elle a pris pour vous des sentimens maternels, jamais elle ne partagera les vôtres.

Toutes ces raisons et beaucoup d'autres ne purent ébranler la résolution d'Alphonse, il pensa seulement que son confident pourroit bien être encore son rival. Il lui demanda le secret, Melvil le promit et le garda fidèlement.

Deux mois après, Alphonse, un matin, dit à Melvil: J'ai aujourd'hui dix-sept ans, je suis décidé à lui déclarer mon amour. Mon père va faire un petit voyage, il ne sera pas ici pour me sermonner; Mélanie et moi, nous allons passer plusieurs journées tête à tête, l'occasion est favorable, je veux la saisir. — Quand ferez-vous votre déclaration? — Demain matin, à l'heure de la promenade de Mélanie dans le petit bois.... ce soir peut-être, mais sûrement avant le retour de mon père.

CHAPITRE VI.

Le lendemain matin, Alphonse se rendit au petit bois, à l'heure de la promenade de Mélanie : elle étoit seule, Alphonse l'aborde en tremblant, lui donne le bras, et se promène avec elle plus d'une demi-heure sans oser laisser échapper son secret; enfin Mélanie s'assied sur un tertre de gazon. Alphonse se met à ses pieds, Mélanie veut le faire placer à côté d'elle : Non, non, dit Alphonse, c'est ici que je veux rester, c'est dans cette attitude que je dois vous ouvrir mon coeur.... A ces mots, il se jette à ses genoux.... O ciel! interrompit Mélanie, avec une extrême inquiétude, qu'avez-vous à me confier?.... A cette question, Alphonse prend la parole avec véhémence, et déclare son amour dans les termes les plus passionnés... Mélanie, éperdue, pâlit aussitôt, elle se lève et veut fuir; Alphonse la retient fortement par sa robe, en protestant, avec une énergie effrayante que, ni ses dédains, ni sa rigueur, ni sa haine, n'arracheront de son âme un sentiment qu'il nourrit en secret depuis deux ans, et qu'il veut conserver jusqu'au tombeau....

Alphonse, dit Mélanie, connoissez mieux votre coeur, et rappelez votre raison.... Je sais, interrompit-il, tout ce que vous allez me dire, cette légère différence de nos âges.... — Vous ne la connoissez pas cette différence; apprenez qu'un intérêt puissant m'a forcé de dissimuler mon âge dans ce pays où nous sommes inconnus; j'ai trente et un ans... — En eussiez-vous quarante, je ne puis aimer que vous. — Un instinct secret et touchant t'abuse: oh! ne donne point un nom exécrable au sentiment que je t'inspire.... — Quoi, mon amour!... — Ce mot dans ta bouche est horrible lorsqu'il m'est addressé....— Comment...— Dormeuil n'est point ton père, il n'en a pris le titre que pour cacher ma honte...— Que suis-je donc, grand dieu?... O mon fils, s'écria Mélanie, en fondant en larmes, mon fils, connois enfin ta malheureuse mère.... A ces paroles inattendues, Alphonse croit être frappé de la foudre, il tombe anéanti sur l'herbe.... Mélanie veut saisir sa main, il la repousse en frémissant: J'ai profané, lui dit-il, le plus pur de tous les sentimens; fuyez, abandonnez un misérable dévoué à la honte avant sa naissance, et conduit au crime dès les premiers ans de sa vie!... Ah!... pourquoi me l'avez-vous caché ce funeste secret?...

Ecoutez, poursuivit-il, avec l'accent d'une fureur concentrée, vous pouvez me procurer une seule consolation; nommez-moi le barbare qui a pu vous séduire et vous abandonner, j'irai lui percer le sein....—Il n'existe plus!.... — Périsse à jamais sa mémoire!.... — Oh! laisse en paix sa cendre!.... — Je veux le maudire.... — Mon fils!.... — Oubliez-moi, adieu.... — Où vas-tu? — Chercher la fin d'une existence abhorrée..... A ces mots, l'infortunée Mélanie se précipite sur son fils, il se trouve avec horreur dans ses bras, il se débat; Mélanie le retient avec une force surnaturelle, mais enfin il s'échappe. Mélanie, désespérée, fait retentir le bois de ses cris; dans ce moment elle voit accourir Melvil: O Melvil, s'écrie-t-elle, c'est mon fils, c'est mon fils, suivez-le, arrêtez-le, sauvez-le.... c'est mon fils. Melvil, hors de lui, vole sur les traces d'Alphonse, l'atteint, le saisit, et malgré sa résistance, l'entraîne hors du bois. Mélanie qui les suivoit de loin, les voit ensemble, et moins épouvantée, elle n'a plus la force de marcher, elle tombe au pied d'un arbre: au bout de quelques minutes, la fidèle Zama vient la rejoindre, et la trouve presque sans connoissance; elle la prend dans ses bras, et la porte à la maison. Mélanie revient à elle, et son premier mouve-

ment est de demander Alphonse, on court, on s'informe, toute la maison est en mouvement; enfin, on vient dire qu'on l'a vu monter dans la voiture de Melvil, et partir avec ce dernier, et Mélanie respire. Une heure après, elle reçut de Melvil un billet qui contenoit ces mots:

« Il est chez moi, et déjà plus raisonnable, » l'attendrissement a succédé à la fureur. Ban- » nissez toute inquiétude, il pleure, et mes » larmes coulent avec les siennes: il reste chez » moi, je ne le quitterai que pour vous aller » voir demain... O Mélanie! je me rendrai digne » de votre confiance; reposez-vous sur mon » coeur, du plus cher intérêt du vôtre».

Ce billet calma les mortelles inquiétudes de Mélanie; mais ne pouvant espérer un instant de repos, elle ne se coucha point: elle passa une partie de la nuit à écrire à Alphonse et à Melvil, elle fit partir ces lettres à la pointe du jour; celle d'Alphonse étoit conçue en ces termes:

« N'appelez point un crime, un instinct de » la nature que votre erreur vous a fait mécon- » noître. Je ne vous avois point dévoilé ce fu- » neste mystère, parce que mon oncle, mon » bienfaiteur et le vôtre, me l'avoit défendu: » cependant il m'est permis de dire que je » suis à plaindre, et non coupable:.... lorsque

» je devins mère, je n'avois pas encore atteint
» ma quatorzième année...... Ce ne fut point
» un fol amour qui m'entraîna dans cet abîme,
» mon ignorance et ma crédulité ont seules
» causé ma perte. Mais, je vous le répète, votre
» père n'existe plus.....

» Alphonse, j'ai bien souffert!.... et depuis
» dix-sept ans, je ne respire que pour vous!
» Je ne suis plus rien à mes propres yeux, je
» n'ai plus d'autre destinée que la vôtre! Il a
» fallu le cacher, ce sentiment maternel! Ah!
» croyez, Alphonse, que vous n'avez jamais pu
» vous-même le connoître!.... La tendresse de
» mère m'a tenu lieu d'expérience, elle a su-
» bitement formé mon esprit et développé ma
» sensibilité; c'est elle qui me fit passer tout à
» coup de l'enfance à la raison de l'âge mûr. Je
» vis mon existence souillée par un malheur
» irréparable, et mon sort irrévocablement fixé,
» puisque toute affection, à l'exception d'une
» seule, m'étoit interdite..... Vous devîntes l'u-
» nique objet de mes craintes, de mes voeux
» et de mes espérances: les yeux toujours fixés
» sur votre avenir, j'ai pu, sans effort, m'ou-
» blier moi-même.... vous m'avez préservée de
» toutes les illusions de la jeunesse..... Pour
» attendrir votre coeur, je ne vous rappellerai

» point que je suis votre mère ; je vous dirai » seulement, je vous aime et je n'ai jamais aimé » que vous. Je sais trop que je n'ai pas le droit » de disposer de vous ; mais vous êtes généreux, » je puis du moins, avec confiance, implorer » votre pitié. Songez que rien ne peut rompre » le lien qui m'attache à vous : songez que vos » fautes me déchireroient le coeur ; que vos suc- » cès m'inspireront les seules joies que je puisse » éprouver ! songez enfin que je ne puis être » heureuse ou malheureuse que par vous, et » que je vous ai rendu l'unique dépositaire de » mon bonheur et de ma vie ».

Mélanie attendit la réponse d'Alphonse avec autant d'inquiétude que d'impatience ; deux heures après, un courrier, venu à toute bride, lui remit des lettres de Melvil et d'Alphonse ; elle ouvrit en tremblant celle de son fils, elle y trouva ce qui suit : « Aviez-vous besoin de » me dire ces mots : *Je ne suis point coupable !* » Ah ! ne sais-je pas qu'une enfant de treize » ans, et que Mélanie surtout n'a pu l'être !.... » Vous n'êtes à mes yeux que la victime la plus » touchante et la plus respectable ! sans l'hor- » rible égarement causé par mon ignorance, » je m'enorgueillirois de vous devoir le jour. » Oui, malgré le sort qui nous opprime, je ne

» puis voir la honte, quand je vois ma destinée
» unie à jamais à la vôtre...... Ne croyez pas
» qu'au nom chéri, au nom sacré de mère, ce
» coeur formé par vous ait pu regretter son
» erreur; non, les remords seuls ont produit
» mon désespoir; celui qui venoit de vous dé-
» clarer un amour incestueux, n'avoit plus le
» droit de se jeter dans vos bras! mais à l'ins-
» tant même où vous m'avez tout révélé, ce
» coeur égaré fut purifié par la tendresse fi-
» liale..... O ma mère! le sentiment que je vous
» dois pourroit-il ne pas me rendre heureux?
» ce sentiment sacré est le plus durable de tous.
» Il commence avec la vie, et se conserve tou-
» jours aussi pur, aussi tendre jusqu'au tom-
» beau. Ah! je bénis le ciel qui m'ordonne de
» vous aimer ainsi, il a formé mon coeur pour
» lui obéir. Bonté divine et suprême, qui fis une
» vertu du penchant le plus naturel!..... Toutes
» les années écoulées de ma vie sont perdues,
» je les ai passées sans connoître ce que je vous
» devois de soins, d'attachement, de respect
» et de reconnoissance. Cependant il faut m'é-
» loigner de vous, je le dois!..... je craindrois
» que, dans ces premiers momens, un odieux
» souvenir ne vous rendît suspects les témoigna-
» ges de mon affection.... Il faut, hélas! que tous

» mes droits me soient rendus par une longue
» absence, et par ma conduite...... Prescrivez-
» moi le lieu de mon exil volontaire, mais sé-
» parez-vous de moi sans inquiétude: durant
» une absence si douloureuse, ma seule con-
» solation sera de me rappeler vos conseils,
» et de vous obéir..... Je vous ai préservé, me
» dites-vous, des erreurs de la jeunesse; et
» moi, me seroit-il possible de souiller l'avenir
» où vous avez placé toutes vos espérances!
» Ma mère, ne gémissez plus sur un sort dont
» vous disposez. En me confiant votre bonheur,
» vous m'avez fixé pour jamais dans la route
» de la vertu, puisque je ne pourrois m'en
» écarter sans vous rendre malheureuse, et sans
» m'éloigner de vous».

O langage consolateur du sentiment et de la reconnoissance, quel est votre pouvoir suprême! s'écria Mélanie après avoir lu cette lettre; c'en est fait, mes peines, mes regrets, mes craintes, ma confusion, tout est effacé, tout est payé par des promesses si chères!....

En effet, Mélanie reprit tout son courage; pour la première fois elle vit avec certitude le bonheur dans l'avenir; Alphonse le lui promettoit! et quel oracle peut paroître plus in-

faillible que la première promesse de l'objet qu'on aime uniquement!

A midi, Melvil vint seul comme il l'avoit annoncé: le trouble et l'embarras de Mélanie furent extrêmes, en revoyant le confident de ses malheurs. Elle mit ses deux mains sur son visage, et ses pleurs coulèrent. Eh quoi! lui dit Melvil, avec une profonde émotion, craindriez-vous de revoir l'homme que vous avez honoré d'une confiance si noble et si touchante? Ah! reprit Mélanie, il est affreux de rougir aux yeux de ceux qu'on estime! Vous, rougir! s'écria Melvil, eh! votre justification n'est-elle pas toute entière dans votre âge?..... Je ne puis rien cacher au protecteur d'Alphonse, dit Mélanie, vous saurez ma triste histoire, et vous verrez à quel point on abusa de mon innocence et de ma simplicité. Maintenant ne parlons que d'Alphonse. Alphonse, repartit Melvil, est digne de toute votre tendresse; j'ai vu dans son âme une sensibilité, une délicatesse, une élévation qui m'attachent à lui pour la vie. Alphonse est devenu mon enfant d'adoption..... confiez-moi vos droits, et remettez son sort entre mes mains..... Je l'emmenerai à Paris, j'y finirai son éducation, je le ferai entrer dans le monde, j'y guiderai ses premiers pas; dans deux ans je vous le rame-

nerai, nous déciderons ensemble l'état qu'il sera convenable de lui donner, on lui achetera une charge, ensuite nous nous occuperons du soin de son établissement..... — Mais Alphonse n'a point de fortune, mon oncle ne possède que ce petit fief et une rente viagère..... — Qu'importe, puisque je suis riche?.... A ces mots, les yeux de Mélanie se remplirent de larmes: Ah! Melvil, dit-elle, je me flatte que vous lisez dans mon coeur, et que vous y voyez toute la reconnoissance dont je suis pénétrée...... cependant je dois refuser de tels bienfaits..... — Que dites-vous! ô ciel! je ne puis donc compter sur l'amitié que vous m'avez promise?..... — Si vous n'aviez pour moi que l'attachement que j'ai pour vous, je profiterois sans balancer de vos offres généreuses, j'accepterois tout d'un ami, mon coeur pourroit m'acquitter; mais je ne veux point d'un amant pour bienfaiteur...... Je suis bien malheureux, dit Melvil, avec un profond sentiment de douleur, et votre cruelle délicatesse n'auroit quelque fondement que si je vous demandois de l'espérance pour l'avenir; je n'en ai point.... Écoutez, Melvil, interrompit Mélanie, je vais vous parler avec toute la franchise d'une amie véritable..... l'évènement qui a souillé mon existence, ne fut point une séduction d'amour; quand

vous saurez mon histoire, vous verrez que, malgré cette tache ineffaçable, je ne suis point indigne de votre estime, et ma confiance, loin de vous guérir d'une passion malheureuse, ne peut que la rendre plus tendre, en ajoutant à l'amour tout l'intérêt d'une trop juste compassion; je ne suis point méprisable, mais je suis déshonorée, et vous ne pourriez qu'en vous abaissant donner le titre de votre épouse à la mère d'Alphonse: cependant, quand vous connoîtrez toute mon innocence, il est possible que cet honneur sévère qui nous sépare, ne soit plus à vos yeux qu'un odieux préjugé; alors vous reprendriez de l'espoir, et voilà ce que je ne veux point autoriser en vous donnant sur mon fils tous les droits d'un père: incapable de répondre à votre amour, irrévocablement décidée à ne jamais me marier, je ne veux point devoir le sort de mon fils à des sentimens que je ne partagerai jamais; je ne veux ni donner à mon ami de fausses espérances, ni m'exposer au chagrin de refuser la main du bienfaiteur et du père adoptif d'Alphonse. J'espère, poursuivit-elle, que vous m'estimez assez pour penser qu'il seroit inutile d'essayer de faire changer une résolution fondée sur des principes qui tiennent à la probité. Il suffit, interrompit Melvil, vous

venez de m'ôter pour jamais tout espoir de bonheur, vous devez être satisfaite. Mais ne permettez-vous pas qu'Alphonse devienne mon ami?.... — Ah! soyez toujours son protecteur et son guide! je ne pourrois le confier qu'à vous seul. Daignez l'emmener à Paris, et tâchez de lui procurer une place honorable. Une place! reprit Melvil, j'y avois pensé avant de savoir à quel point Alphonse devoit vous être cher; il me seroit facile de le placer convenablement chez un très-grand seigneur, qui sera sûrement nommé sous peu de mois ambassadeur à Vienne; Alphonse, en s'attachant à lui, entreroit de bonne heure dans cette carrière..... Et quel est le nom de ce grand seigneur? demanda Mélanie d'un air inquiet. Je crois vous avoir déjà parlé de lui, répondit Melvil, c'est le duc d'Olmène.... Oh! jamais, jamais!.... s'écria Mélanie en frémissant.... — Et pourquoi? — Connoissez mon sort tout entier..... apprenez mon secret le plus intime..... — Ah! Mélanie, achevez d'ouvrir votre cœur à l'ami le plus fidèle et le plus dévoué!..... — L'auteur de ma perte n'est point mort.... — O ciel!.... — Cet homme dont vous venez de me parler..... — Le duc d'Olmène?.... — Est le père d'Alphonse.... — Grand Dieu!.... malheureuse et chère Mélanie! En

disant ces paroles, Melvil fondit en pleurs, Mélanie ne répandit pas une larme, le nom abhorré que l'on venoit de prononcer, avoit produit en elle une impression terrible qui suspendoit toute sa sensibilité: Alphonse, dit-elle, a déjà maudit celui qui lui donna le jour, et pourtant il ignore les détails de ma funeste histoire, et j'aime mieux qu'il me soupçonne d'une foiblesse dont je ne suis pas coupable, que de connoître toute l'atrocité de son père, dût-il, comme je l'espère, ne le jamais connoître. Mais il sait quel est mon âge, et il *méprise* avec raison le séducteur d'une enfant de treize ans; s'il existoit, m'a-t-il dit, il iroit lui percer le sein. Ce qu'a dit Alphonse dans un premier mouvement de surprise et de douleur, reprit Melvil, ne prouve rien, et vous êtes bien certaine que, rendu à lui-même, l'idée d'un parricide lui feroit horreur. Assurément, répondit Mélanie; cependant il le haïroit, car il ne lui pardonneroit jamais sa honte et la mienne! — Sans doute, et je pense comme vous, qu'il faut à jamais lui cacher que son père existe. Le duc ignore-t-il que vous êtes en France, et qu'Alphonse est son fils? — Non. Il m'a fait offrir, dans l'enfance d'Alphonse, une pension considérable pour son éducation, et depuis, il a proposé de se charger de lui; j'ai

tout refusé. — Vous n'en aviez pas le droit, et vous pensez trop bien pour sacrifier la fortune d'Alphonse à vos ressentimens, quelque fondés qu'ils puissent être. A ces mots, Mélanie se récria avec véhémence; Melvil, trop ému pour prolonger cet entretien, le termina, en se promettant intérieurement de le reprendre lorsqu'il auroit réfléchi à toutes les raisons qui pourroient déterminer Mélanie. Il prit congé d'elle, en s'engageant à revenir le lendemain à la même heure.

CHAPITRE VII.

LORSQUE Melvil se retrouva seul avec Mélanie, il lui dit que plus il avoit réfléchi à sa situation, plus il pensoit qu'elle ne pouvoit, sans manquer au devoir le plus sacré, refuser pour son fils une fortune assurée. C'est l'opinion de mon oncle, répondit Mélanie, mais je ne me déciderai jamais à remettre mon fils entre les mains du plus dépravé de tous les hommes.... — Je sais que, par des arrangemens particuliers, le duc ne doit garder que peu de temps cette ambassade, et qu'il ne restera que deux ans à Vienne; j'irai, durant tout ce temps, m'établir dans cette

ville, j'y serai le surveillant d'Alphonse.... — Généreux Melvil :.... si vous connoissiez l'homme affreux que vous voulez charger du destin d'Alphonse!.... — Il vous a trompée, je le connois assez. . Au reste, je n'ai jamais eu bonne opinion de lui; il a du crédit, une grande représentation, et cependant il n'est ni aimé, ni estimé. On peut dissimuler beaucoup de vices, mais on ne cache point la fausseté. Exact observateur de toutes les bienséances, le duc d'Olmène paroît être irréprehensible dans sa conduite, il montre constamment dans la conversation les principes les plus austères, il y soutient les thèses les plus nobles, mais il n'a jamais l'air que de suivre un plan politique et de jouer un rôle. On sent toujours qu'il parle, et qu'il agit par intérêt et pour les spectateurs. On cite de lui plusieurs actions éclatantes, on n'en a jamais découvert une bonne. On ne peut qu'approuver froidement ce qu'il a fait de mieux, sans l'en estimer davantage; j'ai entendu quelquefois vanter de lui un beau procédé, je n'ai jamais entendu louer son caractère. Enfin, il y a contre lui un tel instinct de mépris, que, malgré sa prudence et la régularité de sa conduite, malgré sa faveur et sa fortune, il n'a ni admirateurs, ni envieux. Mais, poursuivit Melvil, on peut tirer

pour Alphonse un grand parti de son hypocrisie, certainement il ne trahira point un secret qui le déshonoreroit, et vous devez être bien certaine qu'il vous secondera parfaitement dans le soin de le cacher toujours à Alphonse. En remettant Alphonse dans ses mains, je lui dirai la vérité; il sera très-bon qu'il sache que je suis votre unique confident: maître de ce secret, j'aurai sur lui le plus grand empire, et j'en profiterai pour les intérêts d'Alphonse; ainsi la fortune de cet enfant chéri est assurée, si vous le voulez, l'intérêt et la vanité du duc vous en répondent.

Ce discours ébranla les résolutions de Mélanie; elle promit de se décider lorsque Melvil sauroit son historie, et lorsque son oncle seroit de retour. En attendant, il fut décidé qu'Alphonse, qui ne pouvoit se résoudre à le revoir dans ces premiers momens, partiroit dans tous les cas pour Paris avec Melvil, le lendemain de l'arrivée de Dormeuil.

CHAPITRE VIII.

Il étoit vrai qu'Alphonse n'auroit pu se décider à revoir si promptement sa mère, il lui falloit du temps pour oser se livrer sans trouble et sans embarras à la tendresse filiale : mais Melvil cachoit à Mélanie qu'Alphonse étoit retenu au lit par une fièvre brûlante, causée par la cruelle agitation qu'il avoit éprouvée ; cependant son état n'avoit rien de dangereux, il écrivoit tous les matins à Mélanie, qui n'avoit pas la moindre inquiétude sur sa santé.

Le troisième jour, Mélanie, suivant sa promesse, consentit à conter enfin au vertueux Melvil sa déplorable histoire ; ils se rendirent l'un et l'autre dans le petit bois, et s'aissirent sur des siéges de mousse. Alors Mélanie baissa sur son visage un long voile de mousseline, pour cacher sa rougeur et sa confusion, et d'une voix foible et timide, elle prit la parole en ces termes :

« Je naquis à Saint-Domingue ; ma mère
» mourut en me donnant le jour. Mon père,
» possesseur d'une superbe habitation, étoit le
» frère aîné du sage Dormeuil : ces deux frères

» offroient par leur affection mutuelle le modèle » le plus parfait de l'amitié fraternelle. Malheu- » reusement pour mon oncle, ils confondirent » ensemble leurs propriétés, et par des arran- » gemens irrévocables, ils réunirent à jamais » tous leurs intérêts de fortune. Cette espèce de » traité se fit trois ans après la mort de ma mère; » mon père, qui l'avoit adorée, jura de ne ja- » mais se remarier; mon oncle qui avoit tou- » jours voulu conserver sa liberté, fit le ser- » ment de ne jamais prendre d'engagement, » et je devins l'objet de la vive tendresse et de » toutes les espérances de bonheur des deux » frères.

» Je fus élevée dans l'habitation de mon père, » à peu de distance du Cap. Une tante de ma » mère qui demeuroit avec nous, se chargea » de mon éducation. Elle avoit fait avec succès » celle de ma mère; mon père ne désiroit pas » que j'eusse plus d'instruction et de talens que » celle qui l'avoit rendu si heureux, et je fus » élevée dans les mêmes principes. Ma tante étoit » bonne, pieuse et vertueuse; mais n'ayant ja- » mais été mariée, ayant toujours vécu dans » la retraite, elle n'avoit nulle connoissance du » monde. Son esprit étoit peu cultivé, quoi- » qu'elle eût beaucoup de sagesse et de raison.

» Elle s'appliqua surtout à former mon carac-
» tère, à le rendre doux, égal, docile, et à me
» conserver la plus parfaite innocence. Le livre
» divin dans lequel elle m'apprit à lire, la Bible,
» composoit toute notre bibliothèque, et jus-
» qu'à sa mort je n'en ai jamais lu d'autres.

» Je n'avois que six ou sept ans, lorsque mon
» père fut obligé de passer en France. Ce fatal
» voyage fut beaucoup plus long qu'il n'auroit
» dû l'être!.... Le dangereux séjour de Paris fit
» oublier à mon infortuné père et Saint-Do-
» mingue et sa famille! En moins de six ans il
» se ruina, et le chagrin le conduisit prompte-
» ment aux portes du tombeau.... Mon oncle
» qui étoit resté avec nous, voulut, en apprenant
» ces tristes nouvelles, aller rejoindre son mal-
» heureux frère; car on lui mandoit qu'il avoit
» une maladie de langueur qui n'étoit pas sans
» ressource: mon oncle s'embarqua pour la
» France. J'avois alors douze ans et demi, je
» restai entre les mains de ma tante. Peu de
» temps après le départ de mon oncle, un nou-
» veau gouverneur de Saint-Domingue arriva
» dans l'île. Il avoit amené avec lui son neveu,
» unique héritier de son nom et de sa fortune,
» qui avoit voulu le suivre, pour lui donner
» une preuve d'attachement, ou pour mieux

dire, afin de satisfaire sa curiosité, et de voir cette belle partie du monde. Mais ne comptant faire qu'un séjour très-court.... Vous devinez le nom de ce neveu du gouverneur.... il n'avoit que le titre de comte d'Olmène.... Le gouverneur établi au Cap donna de superbes fêtes... Une de nos parentes fit tant d'instances à ma tante pour en obtenir la permission de me mener à l'une de ces fêtes, que ma tante, quoiqu'à regret, ne put s'en défendre : on me conduisit au Cap dans le palais du gouverneur. Je venois d'atteindre ma treizième année, et j'étois par l'innocence et la simplicité fort au-dessous de cet âge. Ma naïveté et l'enfance de mon caractère formoient un contraste singulier avec ma figure qui étoit tout à fait formée, chose très-commune sous ce climat brûlant. Cependant mes traits avoient encore toute la délicatesse de mon âge, mon visage étoit celui d'un enfant; mais ma taille paroissoit être celle d'une personne de dix-sept ans. Je ne fus que trop remarquée à cette fête! mais je n'y fus occupée que du spectacle magnifique et si nouveau pour moi qu'elle me présentoit : je n'y entendis que la musique, je n'y vis que les beaux habits, les décorations, les illuminations et les danses. La fête finit

» très-tard, et je couchai au Cap. Je retournai » le lendemain à notre habitation : un affreux » spectacle m'y attendoit ; ma tante venoit de » tomber en apoplexie ! Cependant de prompts » secours la rendirent à la vie, et deux jours » après elle recouvra la parole ; mais elle avoit » perdu la mémoire et une partie de ses fa- » cultés intellectuelles. En même temps elle con- » servoit assez de raison pour sentir son état, » et assez d'amour-propre et d'intelligence pour » chercher et pour réussir souvent à le déguiser. » Par exemple, elle feignoit avec beaucoup d'art » de se rappeler des choses qu'elle avoit com- » plètement oubliées, et j'étois sans cesse la » dupe de cet artifice ; de sorte que je n'aper- » cevois en elle aucun changement moral, quoi- » qu'elle fût devenue absolument incapable de » conduire une maison, et moins encore en » état de me guider. Comme elle étoit toujours » souffrante et continuellement assoupie, elle » ne s'occupoit plus du tout de moi, et je » me trouvois à treize ans entièrement livrée » à l'autorité d'une négresse esclave, qui m'a- » voit nourrie. Sanite, c'étoit son nom, âgée » de trente ans, née en Afrique, et ven- » due à mon père dans sa première enfance, » n'avoit jamais pris part aux travaux des autres

esclaves. Réservée pour le service de la chambre, élevée avec douceur, elle avoit pu s'attacher à ses maîtres. Avec toute l'ignorance d'une esclave, elle avoit de l'esprit naturel, elle s'exprimoit bien; et souvent, lorqu'elle étoit animée, elle parloit avec une sorte d'éloquence remplie de chaleur et de véhémence. Son coeur étoit sensible, son caractère énergique, et sa vanité excessive. Mais dans sa situation, ne pouvant diriger son orgueil vers de grandes choses, elle l'appliquoit à des puérilités. Elle m'a fait connoître qu'on ne doit pas s'étonner de la disproportion qui se trouve si souvent entre la véhémence de nos désirs et la frivolité des objets qui les excitent. Car on ne peut désirer avec violence que ce qu'il est possible d'obtenir, c'est pourquoi les passions impétueuses ne manquent jamais d'occasions pour se développer: quand elles ne peuvent déployer leur énergie dans de grands intérêts, elles la prodiguent dans des minuties. Enfin Sanite, avec d'excellentes qualités dans une esclave, avoit aussi les vices qui viennent de la servitude: de l'artifice, de la souplesse, de la dissimulation, auxquelles s'unissoit un fonds de férocité africaine.

» Un matin que je me trouvois seule avec

» ma tante, qui, plus souffrante que de cou-
» tume, étoit couchée sur un canapé, nous
» entendîmes un grand mouvement dans notre
» pavillon, et Sanite, avec beaucoup d'émotion,
» vint nous annoncer la visite du comte d'Ol-
» mène, neveu du gouverneur. Un moment
» après, le comte entra.... Sur-le-champ il dit à
» ma tante qu'il désiroit l'entretenir en particu-
» lier. Je me retirai dans un cabinet voisin,
» mais qui, n'étant séparé de la chambre que par
» une mince cloison, me permit d'entendre et
» de ne pas perdre un seul mot de cet étrange
» entretien. Le comte commença par s'excuser
» de n'être pas venu plutôt, étant chargé, dit-
» il, par mon père des plus importantes dépê-
» ches; et il remit à ma tante une lettre en effet
» de mon père, et qui contenoit ces mots:
» *Croyez M. le comte d'Olmène sur tout ce*
» *qu'il vous dira: sachant que mon frère se*
» *dispose à venir me rejoindre, c'est à vous*
» *que j'envoie ma procuration. L'état déplo-*
» *rable de ma santé ne me permet pas d'é-*
» *crire plus longuement; mais vous devez*
» *être au fait. Mon frère, instruit par mes*
» *lettres, m'a mandé qu'il vous avoit tout*
» *appris avec le plus grand détail. Concluez*
» *le plutôt possible.*

»Ce billet embarrassa ma tante ; car elle ne se
» ressouvenoit nullement de ce que lui avoit dit
» mon oncle. Le comte, prévenu secrètement de
» son état et de sa manie, sut en tirer parti :
» Vous vous rappelez, Madame, lui dit-il, la
» confidence que vous fit avant son départ
» M. Dormeuil ? Assurément ! répondit ma
» tante avec embarras. Eh bien ! Madame, re-
» prit le comte, me voilà prêt à remplir l'en-
» gagement conditionnel que j'avois pris, comme
» vous savez, avec M. votre neveu ; j'ai vu ma-
» demoiselle Mélanie ; j'ai vu qu'il n'y avoit au-
» cune exagération dans le portrait que m'en
» avoit fait monsieur son père, et je suis décidé
» à l'épouser.... A ce mot, la surprise de ma
» tante ne fut assurément pas plus grande que
» la mienne ;.... et à cet étonnement se joignit
» en moi un sentiment très-douloureux. Je n'a-
» vois fait qu'entrevoir cet homme qui s'annon-
» çoit comme un époux, et sa figure rude, co-
» lossale et désagréable, m'avoit extrêmement
» déplu ; et maintenant le seul souvenir de son
» maintien, de sa physionomie et de son regard,
» me cause un effroi inexprimable !.... Com-
» ment ! s'écria ma tante, marier déjà Mélanie !....
» elle n'a que treize ans !.... Je le sais, reprit
» le comte ; mais il n'est pas rare dans ce pays

» de se marier à cet âge. Au reste, Madame, » vous n'ignorez pas qu'il est convenu que je » dois la laisser deux ans encore dans vos mains. » Ces paroles rassurèrent ma tante, qui alors se » recria sur l'honneur que nous faisoit une telle » alliance. Mais je vous en conjure, Madame, » dit le comte, gardez bien le secret, ainsi que » vous l'avez promis.... — Quel secret?.... — De » cet hymen. Je suis mon maître, puisque j'ai » vingt-huit ans. Je suis certain, quand cette » union sera formée, de la faire approuver en » peu de mois à mon oncle. Jusque-là gardons » le silence. Ma tante voulut là-dessus faire une » objection: le comte l'arrêta, en lui soutenant » qu'elle avoit déjà approuvé tout ce plan, et » ma pauvre tante dit qu'elle s'en ressouvenoit » parfaitement. La comte lui fit relire la lettre » et la procuration de mon père; ensuite il la » pria de me rappeler, et de le présenter comme » l'époux qui m'étoit destiné, et qui sous peu » de jours devoit recevoir ma main. Ces paroles » me firent frissonner.... On vint me chercher; » je rentrai dans le salon avec une contenance » qui exprimoit mon trouble et ma confusion.... » Ma tante me parla comme le comte le lui avoit » prescrit, je ne répondis que par des larmes.... » Au bout d'un quart d'heure il nous quitta, en

» disant qu'il reviendroit le lendemain. Je passai » le reste du jour et la nuit presqu'entière à » pleurer! Outre que j'éprouvois une invincible » antipathie pour cet étranger qu'on m'ordon- » noit d'aimer, et qui alloit disposer de mon sort, » je n'envisageois qu'avec désespoir la nécessité » de renoncer à ma patrie : on m'avoit vanté » depuis ma première enfance la beauté de notre » climat; je regardois notre île comme un séjour » favorisé des cieux, et préférable à toutes les » autres parties du monde, et surtout à l'Eu- » rope; je me faisois de la France l'idée la plus » triste : en vain Sanite, pour laquelle je n'avois » rien de caché, me parloit avec enthousiasme » des avantages de cette brillante alliance; en » vain elle tâchoit de combattre mon aversion » pour le comte, en me soutenant qu'il étoit » beau, spirituel, aimable, magnifique.

» Ces discours ne me faisoient aucune im- » pression, car je voyois bien qu'ils étoient dictés » par l'intérêt. Sanite, comme presque toutes » nos esclaves, ne pouvoit résister à la séduction » des présens, et elle m'avoit montré avec » pompe un très-beau mouchoir des Indes » brodé à Paris, le don le plus précieux qu'une » négresse puisse recevoir, et que le comte, » me dit-elle, lui avoit offert en s'en allant.

» Mais, en ceci, Sanite se gardoit bien de me
» dire l'entière vérité. Elle avoit reçu ce fatal
» mouchoir avant que le comte nous eût fait
» sa visite. Après m'avoir vue à la fête donnée
» au Cap, il étoit venu secrètement et déguisé
» dans notre habitation; il avoit fait à Sanite
» la fable qui abusa ma tante; Sanite, natu-
» rellement crédule, et d'ailleurs séduite par
» le don du magnifique mouchoir, fut aisément
» la dupe de sa duplicité, et promit de servir
» de tout son pouvoir, auprès de moi, l'amant
» qu'elle croyoit prêt à devenir mon époux. Elle
» consentit à tout ce qu'il exigea d'elle, et ce fut
» ainsi que je devins la victime de l'horrible
» passion d'un imposteur!....

» Le comte revint le lendemain au déclin du
» jour: ma tante avoit si peu sa tête, qu'elle
» ne le reconnut point, et qu'il fut obligé de
» recommencer toute l'histoire qu'il avoit faite
» la veille, et de montrer encore la lettre de
» mon père; ensuite il déploya un nouvel écrit,
» rédigé, dit-il, au Cap, et passé pardevant
» notaire: c'étoit, poursuivit-il, notre contrat
» de mariage, et il pria ma tante de le signer.
» Comme elle y étoit autorisée par la procu-
» ration de mon père qu'il lui avoit remise, ma
» tante, dans l'état d'imbécillité où elle étoit,

» ne fit pas une objection, et, par son ordre,
» je mis sur ce faux acte ma signature avec
» la sienne. Alors le comte, se tournant vers
» moi, s'écria: Vous êtes donc à moi!.... Ces
» paroles et l'expression de sa figure me firent
» frémir! Il est certain qu'il y eut quelque chose
» d'insultant et de barbare dans cet odieux trans-
» port: un instinct de droiture me le fit sentir,
» quoiqu'assurément je n'eusse aucun soupçon
» de son atroce perfidie. Il me présenta un écrin
» ouvert qui contenoit des perles, des diamans
» et des bijoux: ma tante me commanda de re-
» cevoir ce présent; je le posai sur une table,
» et rien ne put m'engager à l'examiner. Le
» comte annonça qu'il resteroit encore avec nous
» jusqu'au lendemain; on lui prépara un ap-
» partement, et je pensai avec un chagrin inex-
» primable, que j'allois passer la soirée en-
» tière avec lui!....

» Tout étoit préparé pour ma perte! Nulle
» main secourable ne pouvoit m'empêcher de
» tomber dans cet abîme! le crime, en formant
» ce ténébreux complot, avoit tout prévu! De-
» puis trois jours Sanite, gagnée par le comte,
» défendoit, au nom de ma tante, à toute per-
» sonne étrangère l'entrée de l'habitation; rien
» ne pouvoit nous éclairer..... et je me trou-

» vois, à treize ans, sans guide et sans con-
» seil, sous la tutelle d'une femme tombée en
» enfance, qui me livroit aux soins mercenaires
» d'une esclave féroce subornée par un scélé-
» rat!.... Ma tante, suivant sa coutume, se mit
» au lit de bonne heure, et aussitôt après j'al-
» lai me coucher.

» L'étonnement douloureux que me laissoit
» cette pénible journée, une inquiétude vague
» et les plus tristes pensées, ne me permirent
» pas de m'endormir: j'étois couchée depuis
» plus de trois heures, sans avoir pu fermer
» l'oeil, lorsque j'entendis ouvrir doucement ma
» porte: j'imaginai que ma tante étoit plus
» mal, et qu'on venoit me réveiller: Est-ce
» vous, Sanite? demandai-je en entr'ouvrant
» ma *mousticaire* de gaze.... En disant ces pa-
» roles, je regardai dans la chambre. Quel fut
» mon effroi en apercevant, à la lueur de ma
» lampe, le comte qui s'avançoit précipitamment
» vers moi!.... Je pousse un cri perçant, je m'é-
» lance hors de mon lit, et je cours à la porte
» du cabinet où couchoit Sanite, près de moi, en
» l'appelant de toutes mes forces: la porte étoit
» fermée, et personne ne répondit. Mon bar-
» bare persécuteur, certain que sa proie ne pou-
» voit lui échapper, s'étoit arrêté au milieu de

» la chambre en me disant : C'est en vain que
» vous fuyez votre époux, Sanite ne viendra
» point, et vos cris ne seront entendus ni d'elle,
» ni de qui que ce soit au monde. Calmez-vous,
» venez causer tranquillement avec moi, je ne
» veux rien entreprendre qui puisse vous dé-
» plaire, fiez-vous à celui qui a reçu votre foi....
» Non, non, m'écriai-je, celui qui ose s'intro-
» duire ainsi dans ma chambre, est indigne de
» ma confiance. Si vous voulez regagner mon
» estime, sortez à l'instant même.... sortez !....
» A ces mots, il fit un horrible sourire : Je ne
» recule jamais, dit-il, je vous le répète, vous
» êtes à moi, et je saurai, s'il le faut, mainte-
» nir mes droits par la force..... Dieu, Dieu !
» m'écriai-je en me précipitant vers la fenêtre,
» dans l'intention de l'ouvrir, et de me jeter dans
» le jardin ; car je n'avois plus que ce moyen de
» lui échapper, il tenoit la clef de ma porte d'en-
» trée.... Mais tandis que, hors d'haleine, et
» d'une main tremblante, je tâchois vainement
» d'ouvrir cette fenêtre qu'on avoit eu soin de
» condamner, je sentis deux bras formidables
» me saisir !..... L'horreur et l'épouvante me
» glacèrent !... Mon sang cessa tout à coup de
» circuler dans mes veines ; je m'évanouis !....
» Une scélératesse inouïe abusa de cet état

» d'anéantissement, et je perdis l'honneur sans
» perdre l'innocence... ».

Ici la voix oppressée de Mélanie s'arrêta, elle cessa de parler, et Melvil, baigné de larmes, se prosterna à ses pieds; elle lui tendit la main pour le faire relever: Non, lui dit-il, laissez-moi là, ce n'est point un transport d'amour qui m'y place, c'est la vénération et la tendresse la plus pure..... Oh! la plus intéressante des victimes, le ciel, n'en doutez pas, vous vengera d'un monstre, et vous dédommagera de tout ce que vous avez souffert!.... Ah! dit Mélanie, qu'il bénisse Alphonse!.....

Après quelques momens d'entretien, la triste Mélanie reprit ainsi son récit:

« Le barbare, en sortant de ma chambre,
» m'envoya Sanite.... Pour lui, il monta à che-
» val et disparut pour jamais.... Sanite me trouva
» mourante, sans mouvement, les yeux fixes, et
» n'ayant plus ma tête. Je restai dans cet état
» presque léthargique pendant plusieurs jours;
» ensuite j'eus une longue maladie avec un dé-
» lire continuel, et je ne fus hors de danger qu'au
» bout d'un mois!... Durant tout le temps de ma
» maladie elle me prodigua les soins les plus af-
» fectionnés; elle ne se coucha point, ne quitta

» pas le chevet de mon lit, déclarant hautement
» que, si je mourois, elle n'hésiteroit point à
» me suivre au tombeau; ce qu'elle eût fait
» sans doute. Cette femme qui m'avoit vendue
» pour un mouchoir des Indes, m'aimoit pas-
» sionnément, et n'auroit pu me survivre!....
» Tant il est vrai qu'il n'est désirable d'inspi-
» rer un grand attachement de quelque genre
» qu'il puisse être, qu'aux âmes vertueuses gui-
» dées par des principes invariables.

» Je ne repris ma raison que lentement; je
» me ressouvins d'abord confusément, mais
» avec épouvante, qu'un homme que je haïs-
» sois mortellement, devoit m'épouser. Je crai-
» gnois toujours de le voir paroître, et je pâ-
» lissois dès que j'entendois ouvrir la porte de ma
» chambre.... Sanite connut enfin la cause de
» mon effroi, et me calma en m'assurant *qu'il*
» *étoit parti, et qu'il ne reviendroit pas.*
» Ensuite, renouant peu à peu le fil rompu de
» mes idées, je me rappelai l'horrible scène noc-
» turne, mais je ne me la retraçai que comme
» un songe obscur et terrible, dont tous les
» détails étoient effacés de ma mémoire.... Je
» questionnai Sanite, qui, éludant de me ré-
» pondre, me dit seulement que mes frayeurs
» ne se renouvelleroient jamais, et qu'il ne fal-

» loit plus y penser. Je cessai d'en parler, et
» bientôt les évènemens les plus douloureux
» vinrent m'occuper toute entière: ma tante
» qui dépérissoit chaque jour, succomba enfin
» à ses maux; elle rendit son dernier soupir
» dans mes bras. Je n'oublierai jamais la scène
» déchirante qui précéda ses funérailles! ma
» tante avoit toujours été ce que toutes les
» femmes doivent être dans nos habitations,
» l'ange tutélaire des nègres; elle avoit sans cesse
» imploré pour eux les sentimens religieux et
» l'humanité, et mille fois ses prières obtinrent
» grâce, ou du moins adoucirent la rigueur
» des châtimens. Son appartement, sanctifié par
» la clémence et par la compassion, fut, du-
» rant toute sa vie, le refuge de l'esclave me-
» nacé.... aussi tous les nègres l'adoroient. Le
» jour de ses funérailles, j'étois, suivant l'usage,
» à la suite de l'aumônier, appuyée sur le bras
» de l'économe, et je conduisis tous les nègres
» dans la chambre tendue de noir de la défunte,
» où l'on avoit posé son cercueil. Les nègres,
» entrant dans cette chambre, regrettèrent à la
» fois leur protectrice et leur asile. La maison
» retentit de leurs cris, car leur douleur, que ne
» réprime aucune bienséance, s'exprime avec une
» énergie dont on n'a point d'idée en Europe.

» Néanmoins il semble que l'extrême véhémence
» ne puisse s'allier avec la sensibilité; ils ne pleu-
» roient pas, leur affliction ne ressembloit qu'à
» la fureur. Tous ces esclaves noirs, ces figures
» de bronze, légèrement drapés de deuil dans
» cette chambre lugubre, et poussant d'affreux
» gémissemens, formoient la pompe funèbre la
» plus sauvage et la plus frappante. Le doyen
» des nègres s'agenouilla devant le cercueil, en
» prononçant ces paroles: *Bon Dieu, fais mi-*
» *séricorde à celle qui pardonna toujours.* En
» parlant ainsi, il rompit sur le cercueil une
» canne à sucre, et y répandit du riz; chaque
» nègre imita cet exemple, en disant: *Paix et*
» *gloire à toi dans l'éternité!* et moi-même,
» fermant la marche après l'avoir ouverte, je
» répétai *paix et gloire*.... Pieux souhaits, qu'on
» ne peut former que pour l'âme dégagée de
» ses liens terrestres, et qui ne se réalisera ja-
» mais dans cette vie!.... Peu de jours après
» cette triste cérémonie, des lettres de France
» m'annoncèrent la mort de mon père!.... Ces
» lettres, en même temps, m'apprenoient que
» mon oncle, mon seul appui sur la terre, se
» disposoit à revenir à Saint-Domingue. En at-
» tendant, l'économe de l'habitation me servit
» de tuteur; c'étoit un vieillard hors d'état de

» veiller sur moi, et qui n'étoit capable que de
» présider aux travaux des nègres, et de gérer
» les biens dont l'administration lui étoit con-
» fiée. Ainsi je restai sous la seule garde de l'es-
» clave africaine, complice du crime qui boule-
» versoit mon existence....

» Il semble qu'un grand chagrin mûrisse tout
» à coup la raison. Hélas! quand le coeur est ca-
» pable de souffrir profondément, il est formé !....

» La douleur que me causoit la perte de mon
» père et celle de ma tante, me rendit entière-
» ment à moi-même; incapable de me livrer à la
» moindre dissipation, je passois les journées
» entières à réfléchir tristement sur ma situa-
» tion, et je me rappelai distinctement que
» Sanite avoit favorisé la criminelle entreprise
» de l'objet de toute ma haine, qu'elle n'avoit
» pas répondu à mes cris, et que sa porte étoit
» fermée... Ce souvenir me rendit odieuse cette
» esclave coupable; néanmoins je résolus de dis-
» simuler jusqu'au retour de mon oncle, déci-
» dée non à l'accuser, mais à demander une
» autre esclave pour me servir. Quant à cet hy-
» men qui m'inspiroit tant d'horreur, je ne me
» flattois pas qu'il fût rompu; je pensai que l'on
» attendoit, pour le conclure, le retour de mon

» oncle; mais je pris la ferme résolution d'y re-
» fuser mon consentement.

» Quatre mois s'étoient écoulés depuis le jour affreux où je tombai malade!.... Un matin, » Sanite me conjura d'entrer un moment dans » sa chambre; je la suivis.... Lorsque j'y fus, elle » ferma la porte avec son soin, et quand elle se re- » tourna, je fus effrayée de l'expression de sa » physionomie.... En avançant dans la chambre, » je vis avec surprise un grand brasier allumé.... » Le funeste mouchoir brodé des Indes, étoit » posé sur une table; Sanite le prit d'un air so- » lennel, et l'élevant au-dessus de la flamme: » Périsse, dit-elle d'une voix terrible, le don » fatal de l'étranger!.... et puisse cet imposteur » lui-même être ainsi consumé par les feux » vengeurs du ciel!.... Puisse la foudre tomber » sur son navire, et l'engloutir sous les flots » soulevés contre lui! puisse-t-il, en expirant, » se retracer son crime avec épouvante et sans » repentir! qu'il meure en réprouvé! qu'il soit » précipité des gouffres de l'océan dans les » abîmes de l'enfer! qu'il passe pour jamais des » ondes orageuses dans les flammes éternelles!...

» Cette horrible imprécation, le ton éner- » gique et la figure égarée, menaçante et fu- » rieuse de cette Africaine, me firent frémir....

» Arrêtez, Sanite, m'écriai-je, arrêtez, je ne
» veux pas entendre maduire.... Infortunée, re-
» prit Sanite, vous ne connoissez ni ce scélérat,
» ni votre malheur; je vais vous éclairer, et je
» puis vous sauver.... Ecoutez-moi, et n'hési-
» tez pas à suivre mes conseils, ou nous sommes
» perdues.... Eh quoi! dis-je, il n'est donc pas
» embarqué? ou bien doit-il revenir prompte-
» ment?.... — Oui, sans doute, le perfide est
» embarqué, mais il nous a trompés tous,.... il
» étoit marié.... A ces mots, je n'éprouvai qu'un
» mouvement de joie, en pensant que j'étois
» débarrassée de ses odieuses poursuites.....
» Qu'ai-je donc à craindre? répliquai-je.... —
» Toute la fureur de mon maître. — Pourquoi?
» — Depuis quatre mois, j'observe, avec autant
» de soin que d'inquiétude, l'état de votre
» santé.... — Eh bien? — Eh bien! dans cinq
» mois vous serez mère.... — Moi! grand Dieu!...
» — Oui, j'en suis sûre.

» Sanite eut beaucoup de peine à me faire
» croire une chose qui, de toutes manières, me
» paroissoit si inconcevable; mais enfin, quand
» elle m'eut persuadée, et qu'elle eut ajouté que,
» malgré mon ignorance, j'étois à jamais désho-
» norée, si l'on connoissoit ma situation, je
» fondis en larmes. — Je vous le répète, pour-

» suivit-elle, nous sommes perdues, si vous
» ne vous laissez pas guider par moi ; mon maître
» va revenir, il me tuera, et il vous fera enfer-
» mer pour le reste de vos jours.... — Pourtant
» mon oncle est bon, et je suis innocente.... —
» N'importe, sa fureur n'aura point de bornes....
» mais vous pouvez cacher votre secret et sau-
» ver votre réputation.... — Comment ? — En
» prenant ce breuvage que j'ai préparé.... A ces
« mots, elle me présenta un vase rempli d'une
» liqueur noire. Un breuvage! repris-je, qu'en
» résultera-t-il? — Que vous anéantirez l'enfant
» que vous portez dans votre sein, et que, sous
» peu de jours, vous en serez délivrée. — L'a-
» néantir!.... c'est le tuer?..... — Allons, ne
» balancez pas, ayez ce courage..... Malheu-
» reuse! m'écriai-je, en renversant le vase que
» sa main criminelle osoit me présenter, tu me
» proposes un meurtre!.... Je ne crains ni le
» monde, ni mon oncle, car je n'ai rien à me
» reprocher. Je serai mère si je dois le devenir,
» et j'aimerai ce pauvre enfant.... C'est à toi de
» trembler, puisque tu m'as livrée à ce méchant
» homme; laisse-moi, je resterai seule sans
» frayeur, seule avec Dieu et mon enfant.... En
» disant ces paroles, je me levai pour sortir ;
» Sanite me retint par ma robe, en me regar-

» dant fixement avec des yeux étincelans ; la co-
» lère la suffoquoit et l'empêchoit de parler ;
» elle me glaça de terreur, je crus qu'elle alloit
» m'assassiner ! Sanite, lui dis-je d'une voix
» tremblante, soyez sûre que je ne veux point
» votre perte ; je n'ai pas oublié que vous m'avez
» nourrie de votre lait.... Je vous défendrai au-
» près de mon oncle, j'obtiendrai votre grâce....
» Ma grâce ! me dit-elle, je n'en veux point...
» Elle réfléchit un moment ; puis lâchant ma
» robe, et tombant sur une chaise : Allez, dit-
» elle.... Je m'échappai aussitôt, et je courus
» m'enfermer dans ma chambre. L'image ef-
» frayante de cette femme m'y poursuivit ; je
» me représentois ses affreux regards, et je
» craignois tout de sa colère et de son ressen-
» timent. Je passai le reste de la journée dans
» un effroi continuel ; je m'entourai de plu-
» sieurs négresses que je fis coucher dans ma
» chambre. Le lendemain matin, le chirurgien
» des nègres vint me dire que Sanite mourante
» demandoit à me voir. A cette nouvelle, mon
» saisissement fut extrême, car j'avois tendre-
» ment aimé cette esclave ; je questionnai le
» chirurgien, qui me dit qu'il croyoit que cette
» malheureuse s'étoit empoisonnée (évènement
» trop commun parmi les nègres esclaves) ; il

» ajouta qu'elle ne vouloit pas en convenir,
» mais qu'il étoit certain qu'elle n'avoit pas deux
» heures à vivre. Tremblante et pénétrée de
» douleur, j'allai, suivie du chirurgien, dans la
» chambre de la malade; elle étoit dans son lit,
» et je vis qu'en effet elle touchoit à ses derniers
» momens: elle me dit qu'elle vouloit me par-
» ler sans témoins; j'y consentis, mais j'éprou-
» vai une terreur inexprimable en me trouvant
» seule avec elle... L'infortunée tira de son sein
» une lettre adressée à mon oncle, qu'elle me
» remit: Cet écrit, me dit-elle, contient tout
» le détail de la vérité.... Je m'accuse justement,
» et je vous justifie comme je le dois.... Il est
» vrai, j'ai favorisé la passion de ce fourbe,
» mais je croyois vous livrer à votre époux;
» j'avois vu signer le contrat de mariage......
» N'oubliez pas, surtout, qu'avant d'avoir formé
» le projet de mourir, j'avois expié ma faute
» en sacrifiant le don qui m'a séduite.... Enfin,
» vous avez rejeté mes conseils, vous m'avez
» chassée;.... je me suis punie, le poison vous a
» vengée.... O Sanite! m'écriai-je, appelons des
» secours... Il n'en est plus pour moi, interrompit-
» elle, je vais mourir.... — Oh! repentez-vous! il
» en est temps encore.... implorez la miséricorde
» divine, songez aux peines éternelles.... Oui,

» reprit-elle, depuis quinze heures que ce poi-
» son circule dans mes veines, j'ai pensé plus
» d'une fois aux tourmens de l'enfer; mais je
» suis sûre, du moins, d'y gouter une grande
» joie. — Que dites-vous? ... — Celle d'y trou-
» ver ou d'y voir un jour cet imposteur abhorré,
» auteur de ma perte!.... L'atrocité de ce senti-
» ment me fit dresser les cheveux à la tête, et me
» pétrifia d'horreur.... Cependant je repris la
» parole pour la conjurer de voir un prêtre, elle
» y consentit enfin; et comme j'appelois pour
» donner l'ordre d'aller chercher l'aumônier, elle
» eut une affreuse convulsion, et elle expira!....
» Peu de tems après ce déplorable évènement,
» j'eus des nouvelles certaines de la prochaine
» arrivée de mon oncle; je désirois et je crai-
» gnois également de le revoir; je ne redoutois
» pas ses reproches; je savois que je n'en méri-
» tois point, mais je me faisois une idée acca-
» blante de sa surprise et de son affliction; et je
» connus que, malgré la pureté de l'âme et l'in-
» nocence, on peut rougir du malheur. Mon
» oncle arriva plutôt encore qu'on ne s'y atten-
» doit. Je me retrouvai dans ses bras avec autant
» de joie que de saisissement: orpheline infor-
» tunée, je n'avois plus que lui sur la terre!....
» Nous répandîmes beaucoup de larmes: Ma

» Mélanie, me dit-il, le sort vous a tout enlevé, » vous avez perdu un bon père; vous étiez née » pour avoir une grande fortune, et vous êtes » ruinée! Mon malheureux frère s'étoit engagé » dans de mauvaises affaires; il a laissé des dettes » immenses; j'ai tout acquitté, du moins sa mé- » moire reste irréprochable... Mais, mon enfant, » poursuivit-il, avec les dons que vous avez » reçus de la nature, et une réputation sans » tache, vous ferez un excellent établissement. » J'ai rencontré, en passant au Cap, l'un de nos » plus riches colons, qui vous a vue à la fête don- » née par le gouverneur; et quoiqu'il sache que » vous êtes ruinée, il m'a protesté qu'il n'auroit » jamais d'autre épouse que vous. O mon oncle! » m'écriai-je, ne le croyez pas, il a voulu vous » tromper.... Eh quoi! reprit mon oncle étonné, » qui peut vous donner cette opinion du plus » honnête homme?.... — Je ne le connois pas; » j'ignore même de qui vous voulez parler; » mais.... Je ne pus achever, un déluge de pleurs » me coupa la parole. Mon oncle me questionna » vainement.... enfin je me levai, je lui présen- » tai la lettre de Sanite, et je le quittai précipi- » tamment.

» Vous imaginez facilement quelle impression » terrible produisit sur mon oncle la lecture de

» cette lettre qui contenoit avec une scrupu-
» leuse exactitude tous les détails de ma dé-
» plorable aventure!.... Trois heures après, il
» vint me trouver dans ma chambre, il étoit
» pâle et tremblant; aussitôt que je le vis pa-
» roître, je fondis en larmes, et je cachai mon
» visage avec mon mouchoir. Mon oncle s'assit
» près de moi, et prenant une de mes mains
» qu'il serra affectueusement dans les siennes:
» Innocente créature!.... dit-il, tu seras vengée,
» j'en jure par l'honneur!..... tu n'as rien à te
» reprocher, console-toi, et ne vois en moi
» qu'un protecteur et un père.... Cette habitation
» est déjà vendue, nous allons la quitter et nous
» retirer dans un coin solitaire de cette île.....
» Là, avec le plus profond mystère, tu seras
» délivrée du malheureux fruit de l'imposture
» et de la violence; nous laisserons pour jamais cet
» enfant dans cette partie du monde que nous
» quitterons sans retour..... et ton secret ne sera
» ni pénétré, ni soupçonné......

» Je ne répondis que par mes larmes, mon
» oncle y mêla les siennes, et au bout d'un
» moment, reprenant la parole: Voici comment,
» dit-il, l'infâme neveu du gouverneur avoit
» entre les mains une lettre et la procuration
» de mon frère. Avant mon départ, mon frère

» m'écrivit qu'il vouloit vendre cette habitation,
» et que le gouverneur nommé par la cour dé-
» siroit en faire l'acquisition. Votre tante qui
» avoit alors toute sa raison et toute sa tête,
» fut instruite par moi de tous les détails de
» cette affaire: je partis; quand j'arrivai en
» France, le gouverneur étoit déjà embarqué,
» avec son indigne neveu, qui avoit négocié l'affai-
» re de la vente avec mon frère, et qui se chargea
» de la procuration et de la lettre; il sut que
» votre tante étoit tombée en enfance, et qu'elle
» ne pourroit rien conclure; il vous vit pour
» votre malheur, et sa détestable passion lui
» suggéra l'idée de se servir de la lettre de votre
» père pour vous tromper, en lui donnant un
» autre sens. Un mois après son crime, il s'est
» rembarqué pour retourner en France, et
» moi, en passant au Cap, j'ai terminé enfin
» avec le gouverneur l'affaire de la vente.

» Après ce récit de mon oncle, je fus chercher
» l'écrin rempli de pierreries que j'avois été
» forcée de recevoir, et je le remis à mon oncle,
» en lui disant que je l'aurois depuis long-temps
» fait jeter à la mer, si je n'avois pas pensé
» qu'il falloit le rendre, afin de n'être pas soup-
» çonnée de l'avoir gardé. Oui, oui, dit mon
» oncle, il sera rendu, et j'en serai le porteur!....

» Peu de jours après, nous quittâmes pour
» jamais notre habitation; j'y étois née, c'étoit
» pour moi la patrie, et je ne l'abandonnai pas
» sans répandre des larmes.... Mon oncle me con-
» duisit dans une demeure obscure et sauvage,
» où nous n'avions pour nous servir qu'un vieux
» nègre et une négresse, et l'un et l'autre m'é-
» toient inconnus: nous étions là, sous des noms
» supposés, et nous ne devions y rester que cinq
» ou six mois.

» Il y a dans les maisons opulentes un bruit,
» une vie, un mouvement qui plaisent surtout
» à la jeunesse; la demeure du pauvre, ainsi que
» celle du sage, est solitaire et silencieuse. La
» retraite est agréable lorsqu'on s'y fixe par
» goût et par choix, tout alors y présente la
» douce image du repos et de la paix; mais
» qu'elle paroît triste et morne quand la honte
» et le malheur contraignent d'aller y chercher
» un refuge.

» Cependant le temps s'écouloit, j'allois bien-
» tôt devenir mère; je sentois mon enfant s'a-
» giter dans mon sein, et chacun de ses mou-
» vemens qui m'assuroit de son existence, im-
» primoit au fond de mon coeur un sentiment
» maternel! Enfant malheureux! me disois-je,
» une esclave féroce vouloit te détruire, et mon

» oncle te rejette! tu n'as pour appui qu'une » mère dans une entière dépendance, et qui » n'a point d'asile sur la terre! Les lois décident » que je suis trop jeune pour t'élever et pour » te protéger, l'honneur m'ordonne de t'éloi- » gner de moi; mais, malgré mon âge et ma » foiblesse, j'aurai le courage de te défendre! » Mon pauvre enfant, je ne t'abandonnerai » point! non, je ne passerai pas les mers sans « toi, je ne te laisserai pas dans cette île. J'ai » déjà renoncé à tous les jeux de l'enfance, » je suis devenue assez raisonnable pour te » soigner!......

» Ces pensées m'occupoient uniquement, et » me causoient les plus douloureuses inquié- » tudes.

» Enfin le terme à la fois attendu avec impa- » tience, et pourtant redouté, arriva; je mis » au jour cet enfant, objet de tant d'alarmes » et de tant d'amour!..... Trop jeune, même » dans nos climats, pour supporter sans danger » les douleurs de l'enfantement, je fus à la mort » après la naissance de mon fils..... Dans cette » extrémité, je conservai toute ma tête, et je » demandai mon enfant, que je serrai dans mes » bras en silence, car je n'avois pas la force » de parler..... Au bout de quelques heures, on

» voulût me l'ôter; je joignis les mains d'un
» air suppliant, et mon visage se couvrit de
» larmes; mon oncle, désolé de l'état où j'étois,
» se mit à genoux près de mon lit, en me disant
» doucement avec une profonde émotion: Il
» est nécessaire de te l'ôter pour le soigner,
» mais il ne sortira pas de ta chambre, il res-
» tera sous tes yeux..... Alors je consentis à ce
» qu'on désiroit; mais me tournant du côté
» de mon enfant, je fixai sur lui mes regards,
» insensible d'ailleurs à tout ce qui se passoit
» autour de moi. On plaça son berceau près
» de mon lit; j'étendis une de mes mains pour
» le toucher, et dans cette attitude je restai
» parfaitement tranquille. Ma fièvre devint si
» violente le troisième jour, que l'on crut que
» je n'avois pas vingt-quatre heures à vivre. Je
» demandai un prêtre; on m'amena le pasteur
» du lieu. Je reçus tous mes sacremens, ensuite
» je donnai ma bénediction à mon fils, et le
» prenant dans mes bras, j'appelai mon oncle.
» O mon père, lui dis-je, faites-moi descendre
» en paix dans le tombeau, vous le pouvez;
» recevez ce pauvre orphelin, ne vous en sé-
» parez jamais...... Je te le promets; répondit
» mon oncle, je l'adopte; si je te perds, ma
» seule consolation sera de lui consacrer tous

» les instans de ma vie!.... A ces mots, je saisis
» avec transport la main de mon oncle, je la
» baignai de larmes, et ce mouvement de re-
» connoissance fut si passionné, qu'il acheva
» d'épuiser mes forces; peu de minutes après,
» je perdis la parole, et ma tête s'embarrassa.
» Mais l'amour maternel veilloit toujours en
» moi, mes yeux étoient sans cesse attachés
» sur mon fils: et si je m'assoupissois quelques
» momens, je me réveillois en tressaillant, et
» en le cherchant, car j'avois toujours machi-
» nalement la crainte qu'on ne me l'ôtât. Cet
» état dura plusieurs jours, ensuite je repris
» toute ma connoissance. La joie de mon oncle
» fut inexprimable en me voyant bientôt hors de
» tout danger. Je profitai de ce premier moment
» d'attendrissement et de bonheur, pour lui
» rappeler qu'il m'avoit promis d'adopter mon
» fils; il me réitéra sa promesse, et je bénis
» le ciel qui me rendoit à la vie.

» Lorsque je fus tout à fait rétablie, mon
» oncle me protesta de nouveau qu'il ne me
» sépareroit jamais de mon enfant; mais c'est
» à condition, poursuivit-il, que vous garderez
» fidèlement le secret fatal de sa naissance. Nous
» irons nous établir en France: là, je dirai que
» je suis le père de cet enfant; mais comme je

» n'ai jamais été marié, il ne pourra passer
» que pour mon fils naturel; d'ailleurs, il ne
» faut pas qu'il puisse un jour se faire illusion
» sur son sort; de cette manière il connoîtra
» le malheur de sa naissance, sans savoir que
» vous êtes sa mère, chose que j'exige positi-
» vement que vous lui cachiez toujours.

» Mon oncle me laissoit mon enfant, je promis
» tout avec joie. Nous restâmes dans notre so-
» litude jusqu'au moment où mon petit Alphonse
» fut sevré; alors mon oncle m'emmena dans
» une autre habitation; là, il acheta une jeune
» négresse de mon âge, qui est cette Zama qui
» me sert aujourd'hui; il fit venir du Cap son
» fidèle Narcisse, qu'il avoit laissé là pour ter-
» miner quelques affaires, et qui est le même
» nègre que vous lui voyez aujourd'hui: ces
» deux domestiques ne furent point mis dans
» notre confidence, ils croient l'un et l'autre
» qu'Alphonse est le fils de mon oncle. Toutes
» ces choses arrangées, nous nous embarquâmes
» pour la France. J'emportois avec mois ce qui
» me tenoit lieu de patrie, de fortune, ce qui
» me consoloit de tout; je tenois mon fils dans
» mes bras, ou j'étois assise à côté de son ber-
» ceau, et je me trouvois heureuse.

» Nous essuyâmes une affreuse tempête, et

» durant un jour entier, nous fûmes dans le
» plus éminent danger: au moment le plus
» violent de l'orage, je me trouvai seule avec
» mon enfant dans la petite chambre du vais-
» seau; j'entendis un bruit si tumultueux, aux
» cris de la manoeuvre se mêloient des cris de
» frayeur si pénétrans et si terribles, le balan-
» cement du vaisseau devenoit si rapide, que je
» crus que nous allions périr! Mon enfant sem-
» bloit partager l'effroi universel, il s'agitoit en
» pleurant, j'avois une peine extrême à le tenir
» dans mes bras; mon coeur se déchiroit en
» regardant cette innocente et douce créature
» prête à s'abîmer dans les flots: la mort s'offroit
» à moi sous la forme la plus horrible, elle me-
» naçoit les jours de mon fils, elle m'ôtoit tout
» espoir de me survivre à moi-même dans
» l'objet de ma plus tendre affection. L'univers
» entier alloit se dissoudre pour moi; j'allois
» périr avec mon père adoptif et mon enfant!....
» Oh! combien je regrettois la tranquillité de
» notre dernier asile! combien je trouvois bar-
» bare cet inflexible honneur qui me forçoit de
» quitter ma patrie pour mieux cacher un crime
» dont j'étois victime, et non complice! avec
» quel courage j'aurois bravé l'injuste mépris

» du monde pour sauver la vie de mon enfant,
» ou pour assurer son bonheur!

» Tout à coup mon oncle, suivi de Narcisse,
» vint me retrouver; il étoit sans bottes et sans
» souliers, il n'avoit pour tout vêtement qu'un
» simple caleçon de toile...... Comme je savois
» qu'il nage parfaitement, j'eus dans l'instant
» l'idée qu'il se préparoit au naufrage.... Viens,
» me dit-il, remets l'enfant à Narcisse, donne-
» moi le bras, et ne me quitte plus..... Non,
» non, m'écriai-je avec véhémence, Narcisse
» ne nage pas aussi bien que vous; non, il
» se chargera de moi, c'est à vous seul que je
» remettrai l'enfant...... — C'est toi que je
» veux secourir.... — C'est l'enfant qu'il faut
» sauver! — L'intérêt de ta vie peut seul me
» donner la force et la présence d'esprit néces-
» saires..... — Ma vie est dans cet enfant..... —
» Viens.... — Jamais. Sauvez l'enfant, sauvez
» l'enfant, ou je meurs à vos yeux, ou je refuse
» tout secours. Sauvez l'enfant!.....

» Ce débat fut très-long; mon oncle à la fin
» céda à la fermeté de ma volonté, car j'étois
» décidée à ne pas profiter de son odieuse pré-
» férence; je lui remis l'enfant, et je pris
» le bras de Narcisse. Nous allâmes sur le
» tillac; la tempête commençoit à s'appaiser un

» peu, et deux heures après, nous fûmes quittes
» de toute inquiétude.

» Nous débarquâmes à Brest; mon oncle m'y
» déposa dans la famille d'un de ses correspon-
» dans, et il partit pour Paris. Je n'avois pas
» encore quinze ans, et là, mon oncle com-
» mença à me rajeunir, en disant que je n'avois
» que treize ans, ce qui ne laissoit pas la pos-
» sibilité d'imaginer que je fusse la mère d'un
» enfant de dix mois. La veille de son départ,
» mon oncle me dit qu'il alloit rendre au comte
» d'Olmène l'écrin et les pierreries. Ces paroles
» me firent tressaillir; je me rappelai que mon
» oncle, dans les premiers mouvemens de sa juste
» colère, avoit juré de me venger, et cette
» idée me fit horreur. Je le conjurai de remettre
» au Ciel le soin de notre vengeance: il me
» répondit avec l'intention de me rassurer, mais
» vaguement, et il me laissa les plus vives in-
» quiétudes. Je me représentois toujours le comte
» d'Olmène sous les traits les plus odieux, il
» étoit toujours à mes yeux l'objet le plus mé-
» prisable; mais depuis la naissance d'Alphonse,
» ma haine pour lui s'étoit éteinte, je ne pouvois
» haïr le père de cet enfant adoré; il me sem-
» bloit même que je deviendrois criminelle en-
» vers mon fils, si j'étois la cause de la perte

F

» de celui auquel il devoit la vie : je me reprochois amèrement de n'avoir pas fait tous mes efforts pour suivre mon oncle, j'avois toujours devant les yeux toutes les horreurs d'un duel, je tremblois pour les jours de mon oncle ; la seule pensée du succès de sa vengeance me faisoit frémir, et je maudissois cet honneur inconséquent, bizarre et sanguinaire, qui permet d'admirer la clémence, en commandant le meurtre, pour punir une offense, et qui croit se purifier en outrageant la religion, l'humanité, en commettant un homicide!....

» Mes craintes mortelles n'étoient que trop fondées!.... Aussitôt que mon oncle fut arrivé à Paris, il envoya à notre cruel ennemi, devenu duc d'Olmène, les pierreries avec un billet qui contenoit ces mots :

» Reprenez ces dons outrageans et détestés ; et si vous n'êtes pas aussi lâche que fourbe et barbare, trouvez-vous demain matin à la pointe du jour, dans la grande allée du bois de Vincennes. Comme offensé, j'ai le choix des armes, je porterai des pistolets, je n'aurai pour témoin que mon nègre.

» Je veux vous apprendre que l'esclave coupable, corrompue par vous, s'est punie en se donnant la mort. Elle vous a chargé de ma-

» lédictions en expirant. Dieu, vengeur des
» crimes réfléchis, exaucera tôt ou tard, n'en
» doutez pas, les derniers voeux de cette infor-
» tunée. Réponse précise.

» Le même soir, le duc écrivit qu'il acceptoit
» le rendez-vous, et qu'il n'auroit pour témoin
» que son valet de chambre. Le lendemain ma-
» tin, mon oncle étoit dans le bois de Vin-
» cennes aux premiers rayons du jour; peu de
» minutes après, le duc y arriva. Sans se dire un
» seul mot, ils chargèrent à balles leurs pistolets
» en présence l'un de l'autre..... Ensuite on me-
» sura l'espace qui devoit les séparer. Le duc
» étoit excessivement pâle; mais il dit d'un ton
» ferme: Vous êtes l'offensé, tirez le premier.
» Mon oncle tira; il atteignit son adversaire à
» l'épaule gauche, et le blessa grièvement. Alors
» le duc tira son coup de pistolet en l'air: cette
» générosité inattendue mit mon oncle dans
» l'impossibilité de demander à recommencer le
» combat; d'ailleurs le duc étoit blessé, son
» sang couloit; son valet de chambre accourut
» à son secours. Mon oncle jeta son pistolet,
» en disant: Désormais je n'admirerai plus la
» valeur, puisqu'elle peut s'allier à de tels
» vices! A ces mots, il lui tourna le dos, re-
» monta à cheval et s'éloigna. Le duc avoit reçu,

» quatre ou cinq mois après son départ de Saint-
» Domingue, une lettre de Sanite, dans laquelle
» cette esclave lui reprochoit son crime, et lui
» en apprenoit les suites.... Le duc écrivit à mon
» oncle pour le questionner à ce sujet: mon
» oncle ne crut pas devoir lui cacher l'existence
» d'Alphonse. Le duc récrivit encore, il offrit
» une pension de douze mille francs pour l'é-
» ducation de cet enfant. Mon oncle répondit
» qu'il me feroit part de cette proposition, en
» me laissant la liberté de l'accepter ou de la
» rejeter. Je n'hésitai pas à refuser avec le plus
» profond dédain cette offre plusieurs fois re-
» nouvelée depuis. Mon oncle qui me conta
» tous les détails du combat, me dit que, dans
» ses lettres, il avoit instruit le duc des pré-
» cautions prises pour cacher un secret dont la
» révélation, lui avoit-il mandé, le couvriroit
» d'opprobre, et ne seroit pour nous qu'un mal-
» heur. Le duc, dans ses réponses, avoit paru
» mettre à ce mystère toute l'importance qu'il y
» devoit naturellement attacher.

» Nous passâmes deux ans à Brest; ensuite
» nous voyageâmes dans les provinces méridio-
» nales, et nous fixâmes notre séjour dans une
» solitude charmante aux environs de Béziers.
» Là, entièrement livrée aux soins qu'exigeoit

» l'éducation d'Alphonse, je consacrai tous mes
» momens aux études les plus sérieuses. Mon
» oncle en a fait d'excellentes ; je devins son
» écolière, afin de me mettre en état de le se-
» conder un jour dans les leçons qu'il donneroit
» à mon fils. L'amour maternel m'enflammoit
» d'une ardeur que n'inspirera jamais l'amour
» de la gloire. Je fis des progrès surprenans dans
» l'étude de l'histoire et de la géographie, et
» dans celle des langues grecque et latine. Ces
» occupations graves et constantes donnèrent à
» mon esprit un tour sérieux qui m'a préservée
» de toutes les frivolités de la jeunesse. J'ai
» su penser et réfléchir de bonne heure. Mais
» n'ayant nulle connoissance du monde, mes
» réflexions n'ont pu se porter que sur les de-
» voirs positifs imposés par la raison, et en même
» temps épurés et fortifiés par la religion. Il en
» a résulté, suivant mon oncle, une doctrine
» trop absolue, une morale trop rigoureuse,
» pour qu'elle puisse être praticable dans la so-
» ciété. Ce mot seul m'a donné pour le monde
» un invincible dégoût. On m'avouoit que le
» vice y déshonore ; mais on prétendoit qu'il
» falloit, pour y réussir, s'y prêter à de certaines
» foiblesses : ainsi donc, on s'y trouve entre
» deux écueils, la honte et le ridicule ; et com-

» ment alors suivre, sans s'écarter et sans foi-
» blir, une ligne droite? Comment avoir cette
» force, cette ardeur infatigable, cette fran-
» chise, si nécessaires à quiconque veut marcher
» d'un pas ferme dans le noble sentier de la
» vertu? Cette connoissance vague du monde,
» loin de m'engager à donner à mon fils cette
» souplesse qui porte à l'imitation, et qui se
» prête à tout, me décida au contraire à re-
» doubler de soins pour fortifier ses prin-
» cipes et son âme. Je ne cherchois point à lui
» préparer de vains succès: je voulois l'ar-
» mer pour le plus glorieux des combats. Son
» caractère, naturellement ferme et fier, est de-
» venu inflexible, il a même de l'âpreté; mais
» ses principes ont une base solide, j'ose croire
» qu'ils seront invariables. Il réussira plus len-
» tement qu'un autre, parce qu'il rejettera une
» infinité de moyens; mais je suis sûre qu'il
» fera un chemin honorable: un honnête homme
» est utile dans trop de choses essentielles, pour
» ne pas parvenir, surtout avec de puissans
» protecteurs.

» La retraite où nous vivions, fut troublée,
» au bout de sept ou huit ans, par la passion
» que prit pour moi un jeune homme qui ve-
» noit d'hériter d'une belle terre dans ces en-

» virons. J'ai eu lieu de croire que ses intentions n'étoient pas légitimes, surtout dans les » commencemens. Ma funeste aventure m'avoit » donné une extrême méfiance de tous les hommes. Je leur supposois à tous le projet de » tromper: d'ailleurs j'étois irrévocablement décidée à ne jamais me marier. Les poursuites de » ce jeune homme me devinrent si odieuses et » me causèrent tant de frayeur, que mon oncle » se décida à quitter cette province. Vous savez » le reste, et vous devez concevoir maintenant » combien il m'en coûtera de remettre mon fils » entre les mains de l'homme que j'ai le plus » de raisons de haïr et de mépriser; et certainement je n'y consentirois jamais, sans la promesse formelle que vous me faites de veiller » en père sur la conduite d'Alphonse. Je ne » crains point que le duc trahisse jamais un » secret qu'il a tant d'intérêt de garder; mais » je ne vous en recommande pas moins de bien » persuader à mon fils que son père est mort, » il y a long-temps. J'insiste sur ce point comme » sur la chose du monde la plus importante au » repos de ma vie ».

CHAPITRE IX.

Lorsque Mélanie eut achevé son histoire, Melvil fut si profondément touché, qu'il ne trouva point d'expressions pour rendre ce qu'il éprouvoit; il contemploit Mélanie avec saisissement, et garda le silence pendant quelques minutes. Enfin voulant la rassurer sur l'espèce de crainte qu'elle venoit de montrer: Soyez tranquille, lui dit-il; car je sens comme vous-même, combien il est important qu'Alphonse ne sache jamais que son père existe: il faut lui épargner le tourment d'abhorrer l'auteur de ses jours; et cela est d'autant plus facile qu'il doit naturellement penser que son père fut un Américain. Mais il faut aussi qu'il connoisse toute votre innocence..... et l'on ne doit pas lui cacher que la violene seule vous a rendue mère. Pour lui laisser un souvenir moins affreux de son père, nous lui cacherons qu'il étoit marié. Nous lui dirons qu'il étoit dans la première jeunesse, et qu'il fut tué en duel par un de vos parens.

En effet, Melvil débita cette fable à Alphonse, mais vaguement et en peu de mots: il n'insista que sur la parfaite innocence de Mélanie. Il

conta avec détail et avec la plus scrupuleuse fidélité la scène nocturne, la maladie qui en fut la suite, et la mort de l'esclave. Enfin il instruisit Alphonse de tout ce que sa mère avoit fait pour lui, et le trait d'amour maternel pendant la tempête sur mer, ne fut pas oublié. Durant ces récits, des larmes brûlantes inondoient le visage d'Alphonse; la tendresse filiale la plus exaltée n'étoit encore pour lui qu'un tourment insupportable, après la passion violente qu'il avoit eue pour Mélanie. Il jugeoit en secret que les sentimens qu'elle lui inspiroit devoient être suspects; et se calomniant ainsi lui-même par un excès de délicatesse, il se faisoit un crime de la reconnoissance et de l'affection la plus pure. Néanmoins il cachoit soigneusement ce trouble intérieur si cruel. Il ne parloit point de sa tendresse, il n'osoit parler que de son admiration. Il ne pouvoit étouffer des remords confus, mais déchirans, qu'en rendant un éclatant hommage à la vertu sublime de Mélanie. En louant avec enthousiasme l'élévation et la candeur de son âme, il croyoit purifier la sienne.

Au milieu de ces entretiens, il dit un jour à Melvil: Je me flatte que vos sentimens et vos voeux ne sont point changés, et que la main de Mélanie vous honoreroit toujours? N'en

doutez pas, mon cher Alphonse, répondit Melvil : la confiance de Mélanie n'a pu qu'augmenter mon amour et ma vénération pour elle ; je l'épouserois avec orgueil, quand ses malheurs seroient connus de l'univers entier....... A ces mots, Alphonse serra la main de Melvil avec transport. Cette assurance qui relevoit à ses yeux le sort de Mélanie, flattoit sa fierté. Cependant il désiroit au fond de l'âme, que Mélanie persistât dans ses refus ; mais il ne s'en promit pas moins de protéger de tout son pouvoir la passion de Melvil.

CHAPITRE X.

Dormeuil revint de son voyage. Il fut étrangement surpris en apprenant tout ce qui s'étoit passé dans son absence ; il acheva de décider Mélanie à confier Alphonse au duc d'Olmène, sous la surveillance de Melvil, et ce dernier prépara tout pour son départ. Dormeuil alla faire ses adieux, et donner sa bénédiction à Alphonse, que rien ne put engager à revoir Mélanie. Alphonse convalescent, foible encore, et d'une pâleur extrême, partit avec son généreux ami.

Ils montèrent en voiture un peu avant le jour; ils passèrent devant le petit bois de Mélanie, au moment où l'aurore commençoit à paroître. A cette vue, Melvil s'attendrit, Alphonse pâlit; il se rappeloit, en frémissant, sa reconnoissance avec sa mère!.... Lieux révérés! dit-il, dont j'ai seul troublé la paix, je vous regrette! et cependant vous ne me retracez qu'un souvenir qui m'oppresse!.... Un instinct et des voeux égarés souillèrent les premiers jours de ma jeunesse!... Je dois expier une funeste erreur.... Adieu, séjour solitaire et chéri! adieu, adieu!... je reviendrai digne de vous habiter!.... A ces mots, il baissa la tête sur sa poitrine, et il tomba dans une morne et profonde rêverie. Un quart d'heure après, Melvil, pour le distraire, lui parla de Paris: Avec l'esprit que vous avez, mon cher Alphonse, lui dit-il, n'êtes-vous pas curieux de voir ce monde qui vous est inconnu, et d'en observer les traverses et les singularités? Point du tout, répondit Alphonse; il faut, je crois, pour bien observer, un esprit libre, et le mien ne l'est pas. D'ailleurs, qu'importe la société, quand on n'en est qu'un membre proscrit et rejeté par elle? je l'étudierois avec humeur, mes jugemens peut-être seroient injustes.... Pourquoi, mon ami? reprit Melvil; vous y plairez, vous y

réussirez sûrement, si vous voulez; on ne s'informera point de votre naissance, soyez aimable, c'est tout ce qu'on vous demandera pour vous accueillir.— Le mépris de la naissance rejaillit toujours sur la personne. — On pourroit cacher la vôtre.... — Non, je dois sans doute à jamais taire le nom de celle qui me donna le jour; mais je veux que tous ceux qui me connoîtront, sachent aussi que je suis un enfant illégitime; du moins s'ils m'interrogent, je le dirai sans détour; le dissimuler, seroit manquer de courage; je m'irrite du malheur qui m'a placé si bas, mais je n'en rougis point. — Alphonse, ne vous livrez point à la misanthropie, ne vous plaignez point d'avance de la société; soyez sûr qu'elle vous traitera bien. — Je ne veux point de ses faveurs, je ne lui demanderai que de l'équité. — Elle la refuse à ceux qui ne cherchent pas à lui plaire. — Alors je la mépriserai, et j'en serai charmé, car je suis disposé à la haïr. — Vous êtes injuste. — C'est la faute des lois; l'homme injustement dégradé ne sauroit être bienveillant pour les autres. — Alphonse, je suis certain qu'avec un peu de réflexion, vous ne manquerez jamais d'équité. — Non, sans doute; car je n'agirai point sans vous consulter. A ces mots, Melvil serra la main d'Alphonse en disant: Mon enfant, je prévois

que votre caractère vous causera des chagrins; mais j'ose croire qu'il ne vous donnera jamais de torts. Vous avez une décision, une fierté, une causticité qui seroient bien alarmantes à votre âge, si vous n'aviez pas une âme aussi sensible et aussi généreuse. On ne se laisse mener par son humeur que lorsqu'on n'a pas un bon coeur; le vôtre corrigera tous vos défauts.

CHAPITRE XI.

Le départ de Melvil avec Alphonse produisit dans les sociétés de Besançon une véritable rumeur. Ce fait démentoit toutes les fables sur la prétendue brouillerie de Melvil avec Mélanie et Dormeuil. Mais rien n'embarrasse les inventeurs dans ce genre; ils composent sur-le-champ de nouvelles histoires, ils les débitent avec la même assurance, ils sont écoutés avec la même crédulité. La présidente étoit rayonnante de joie et de malice; on savoit que Melvil alloit de nouveau s'établir à Paris; ainsi la marquise étoit dans l'impossibilité de conserver la moindre espérance sur le mariage d'Aurore avec Melvil. En même temps, la présidente reprit les siennes pour son

fils, ce qui l'engagea à modérer ses épigrammes, et à traiter la marquise avec ménagement; mais sa malignité perçoit malgré elle; nul intérêt n'étoit assez puissant pour la contenir. La marquise, outrée contre Melvil, le haïssoit avec toute l'énergie de la vanité déçue et blessée. Elle se consoloit en faisant tous ses efforts pour le couvrir de ridicule: elle soupa chez la présidente le lendemain du départ de Melvil; on ne parla que de la nouvelle du jour; la marquise affecta cette gaîté moqueuse et satirique qui croit déguiser le dépit, et qui ne sert qu'à le mieux montrer. Véritablement, dit-elle, je ne connois pas d'histoire plus divertissante que celle-là; qu'on soit amoureux, qu'on soit trompé, cela est tout simple et très-commun; mais qu'après s'être brouillé avec sa maîtresse, parce qu'on a découvert son intrigue avec un autre, on finisse par s'emparer de son rival, par l'enlever, et par se déclarer son mentor, j'avoue que cela me paroît charmant.... Mais, ma chère, dit la présidente, que contez-vous donc là? vous gâtez le plus joli roman du monde.... — Oui, un *roman comique* et *très-comique*. — Mais pas du tout, mon cœur, vous êtes très-mal informée; il n'y a point d'intrigue; Melvil adore Mélanie, cette jeune personne ne veut point se marier, et dès la pre-

mière déclaration, elle a refusé nettement la main de Melvil.... — Cela est vraisemblable!.... — Il peut vous paroître incompréhensible que l'on refuse d'épouser un homme de qualité jeune, aimable et riche; mais c'est un fait!...— Je suis sûre du contraire.. — Quoi! que c'est Mélanie qui a fait une déclaration d'amour, et que Melvil lui a ôté toute espérance? Voilà *le contraire*.... Communément, reprit la marquise avec une extrême sécheresse, je ne dis pas des choses ridicules. — Mais ma chère, vous êtes d'une telle gaîté ce soir, qu'une folie pourroit fort bien vous échapper. — Je dis seulement que Melvil n'a jamais eu le projet d'épouser cette aventurière. Moi, je ne suis point l'amie de Melvil, je puis me permettre une moquerie quand il y donnera lieu par une extravagance; mais il suffit qu'il ait été admis chez moi, pour que je me croie obligée de le défendre lorsqu'on l'accusera d'une chose avilissante.... — Voilà de grands principes, et néanmoins avec des intentions si pures et si généreuses, vous faites contre Melvil la satire la plus sanglante; car il est reconnu de tout le monde, qu'il a voulu et qu'il voudroit encore épouser Mélanie; demandez à ces messieurs. A ces mots, trois ou quatre voix s'élevèrent pour affirmer que

rien n'étoit plus vrai, et un homme très-considéré dans la ville, assura que Melvil le lui avoit dit à lui-même. Eh bien! s'écria la marquise, il est devenu imbécille. Et pourquoi donc, Madame? dit le même homme; cette jeune personne est belle comme un ange; elle mène un genre de vie très-solitaire; par conséquent sa conduite est remplie de modestie et de réserve, sa condition n'a rien d'abject; Melvil dit qu'elle a reçu la plus parfaite éducation.... A Saint-Domingue? demanda la marquise avec un sourire amer et dénigrant. Cette question épigrammatique fit éclater de rire mademoiselle Aurore, qui étoit bien persuadée qu'on ne pouvoit recevoir une telle éducation que dans *l'abbaye royale de Panthemont.* Malgré son apathie naturelle, mademoiselle Aurore partageoit en secret le dépit de sa mère, car elle n'ignoroit pas les vues qu'avoit eues la marquise; elle regrettoit Melvil, et elle détestoit cette belle Mélanie qui lui enlevoit le meilleur parti de la province. Son éclat de rire fit une sorte de sensation dans l'assemblée; c'étoit la première fois qu'on l'entendoit rire, et qu'on la voyoit prendre part à la conversation. Cette espèce de moquerie mit en colère l'homme auquel elle s'adressoit; en province, on ne se fâche pas plus facilement

qu'à Paris, mais on le témoigne avec moins de finesse, c'est-à-dire, avec plus de franchise. L'homme piqué, déconcerté un moment, reprit vivement la parole; et s'adressant à Aurore: Oui, Mademoiselle, dit-il, une *éducation parfaite* peut se recevoir dans tous les pays; car on peut acquérir partout un caractère obligeant et doux, des manières simples et modestes, de la bienveillance sans coquetterie, de la dignité sans morgue et sans sécheresse, et une instruction solide, et tout cela vaut bien des talens frivoles, dont il est vrai que les meilleurs maîtres n'existent qu'à Paris. Par exemple, cette charmante créole sait parfaitement le grec et le latin.... Bon Dieu! le grec et le latin! s'écria la marquise avec un rire aussi bruyant que forcé: cela est admirable! Le grec et le latin! voilà Melvil tout à fait justifié. Comment résister à une telle séduction! le grec et le latin!... Ecoutez-donc, marquise, interrompit la présidente, écoutez à votre tour mon joli roman, je suis sûre qu'il vous charmera. Comme nous vous le disons, Melvil, refusé, a conservé tout son amour, toute son admiration; il part pour Paris, dans l'espoir de se guérir; rien n'y fait, il revient avec sa grande passion, mais il trouve un rival dans ce jeune Alphonse... — Ah! je savois cela.... — Vous

le savez mal; car Mélanie, loin de former *une intrigue* avec ce jeune homme, charge Melvil de lui parler raison, de lui faire entendre qu'elle ne fera jamais la folie d'épouser un enfant.... — Elle charge Melvil de lui dire cela? Joli manège! et bien fin!.... — Melvil parle au jeune homme; ce jeune homme tombe dans une frénésie de jalousie, dans une vraie rage.... — On lui avoit ordonné de jouer ce rôle-là, pour ranimer l'amour éteint de Melvil..... — Il *joue* si bien le jaloux, qu'il insulte Melvil et le force de se battre.... — J'imagine qu'il n'y a pas eu de sang répandu.... — Pardonnez-moi, le jeune Alphonse s'est précipité sur Melvil avec une telle furie, qu'il s'est enferré dans son épée; il est tombé dangereusement blessé et baigné dans son sang. — Une femme cause d'un duel! quelle horreur!.... Madame, permettez, dit la vieille comtesse de*** en s'adressant à la présidente, *permettez*, l'histoire est parfaitement vraie, je le sais de bonne part; mais il me semble que c'est au pistolet qu'ils se sont battus.... — Eh! non, Madame, jamais Melvil n'auroit voulu tirer sur un enfant de dix-sept ans..... Mais, Madame, reprit la comtesse, voilà le beau, Melvil a jeté son pistolet dans un fossé.... — Mais, Madame, Alphonse a été grièvement blessé.... — *Permettez*, le pisto-

let jeté est parti; la balle, par ricochet, a atteint le jeune homme.... — La balle s'est élancée du fond d'un fossé..... *Permettez*, Madame, reprit la comtesse avec humeur, cela est possible.... Cette discussion qui interrompoit une histoire intéressante, impatienta tout le monde, à l'exception de la marquise et de sa fille, qui en firent beaucoup de moqueries; on engagea, non sans peine, la comtesse à se taire, rien ne put l'empêcher de murmurer, et de répéter tout bas à ses voisins, qu'elle étoit certaine qu'Alphonse et Melvil s'étoient battus au pistolet; et la présidente reprenant son récit: Melvil, dit-elle, se conduisant en vrai chevalier français, a pris Alphonse évanoui dans ses bras, l'a porté dans sa voiture, et l'a conduit dans son château; là, il lui a prodigué les plus tendres soins: les deux rivaux, réunis par un amour également malheureux, sont devenus amis intimes; ils ont pris la résolution de s'éloigner pour long-temps de l'objet d'une passion sans espérance; Melvil se charge de la fortune d'Alphonse, et l'emmène à Paris. Tout cela est sublime, dit la marquise, il n'y manque qu'un peu plus de vraisemblance. On m'a conté cette histoire, poursuivit-elle, d'une manière fort différente; on assure que Dormeuil, ayant découvert l'intrigue de sa nièce et de son

fils, a prié Melvil d'emmener ce jeune homme à Paris, et que de là on doit l'envoyer aux îles. Quoique cette histoire ne fût ni croyable, ni romanesque, elle fut appuyée par deux ou trois jeunes femmes, que le bruit de la beauté de Mélanie importunoit. Quelques hommes prirent le parti de la charmante créole; les médisances, les contes calomnieux dégénérèrent en dispute, et c'est ce qui se passe tous les jours à Paris, ainsi qu'en province.

CHAPITRE XII.

MELVIL et son jeune ami arrivèrent à Paris, un dimanche, à trois heures après-midi, sur la fin du mois de juillet; ils traversèrent Paris sans qu'Alphonse donnât un seul signe d'admiration ou de surprise, le chagrin et la fierté blessée le rendoient également misanthrope et dédaigneux. La maison de Melvil étoit située aux Champs-Elysées; et Melvil montrant à Alphonse les Tuileries: Regardez donc, lui dit-il, le palais de nos rois, et le plus beau de l'Europe. *De nos rois?* dites-vous, reprit Alphonse avec un sourire amer; moi, je n'ai point de roi, les proscrits n'ont ni

souverains, ni patrie... — Cependant il faut, dans toutes les situations, servir l'un et l'autre.... — On me le défend, on rejette mes services.—Il est plus d'une manière d'être utile à son pays ; à l'exception d'une seule, vous les aurez toutes. — Convenez qu'une seule exclusion dans ce genre est odieuse, insupportable.... — Et même, très-mauvaise en politique. Comme je vous dirai toujours la vérité, comme vous savez que je voudrois pouvoir vous adopter publiquement pour mon fils, je ne vous dissimulerai pas mes opinions. Je trouve que, pour l'intérêt des bonnes moeurs, la loi doit être sévère pour les enfans naturels, c'est-à-dire, qu'elle doit les priver de tous les droits, de toutes les relations de parenté et de famille. Il me paroît juste qu'ils ne soient d'aucune manière assimilés aux enfans légitimes, et qu'ils apportent en naissant une tache originelle, relativement à toute la famille de leurs père et mère ; car leur naissance est un tort et un outrage des auteurs de leurs jours à l'égard de ces familles. Cette disgrâce trop fondée doit jeter une sorte de défaveur dans le monde sur ces enfans malheureux : d'ailleurs, si les fautes graves d'un père ne peuvent influer sur le sort des enfans, il faut aussi, par une conséquence nécessaire, dire que l'infamie même des parens

ne sauroit rejaillir sur leurs descendans. Voilà un beau droit accordé aux fils des banqueroutiers, et à ceux dont les pères exercent les plus viles et les plus odieuses professions. En même temps, voilà un noble héritage enlevé aux enfans des héros et à ceux des bienfaiteurs du genre humain; car qui ne se ressent en rien du blâme qu'a mérité son père, ne sauroit participer à la gloire qu'il peut acquérir; mais le malheur des enfans illégitimes doit s'arrêter là: disgraciés dans leurs familles, ils ne devroient pas l'être dans l'état. Le souverain, père des orphelins, doit l'être aussi de ceux que n'osent reconnoître leurs parens; ils sont ses sujets, et ont droit comme les autres à sa protection: la justice et la politique prescrivent également d'accepter les services qu'ils sont en état de rendre à la patrie. Alphonse ne répondit rien, on entroit dans la maison de Melvil.

Le moment le plus triste, après une séparation douloureuse, est celui où l'on arrive dans le lieu où l'on doit se fixer: on a été distrait durant la route; mais parvenu au terme du voyage, on mesure avec effroi l'étendue entière de la distance; tout paroît morne et froid dans l'habitation nouvelle où l'on va passer ce temps d'exil, tout y serre le coeur, parce que rien

n'y ressemble au séjour chéri qu'on a quitté!.... Comme on s'y trouve appesanti, désoeuvré! il semble qu'on n'y reprendra jamais le goût de l'occupation.... Alphonse erroit tristement dans son appartement, pour se soustraire au chagrin de voir défaire ses malles; car tout cet appareil d'un long établissement lui perçoit l'âme. Le fidèle Narcisse qu'avoit voulu lui donner Mélanie, s'emparoit des armoires et des commodes; il jouissoit seul du plaisir de parcourir et d'admirer le plus charmant logement; son air satisfait, affairé, augmentoit encore l'humeur d'Alphonse. Finissez donc, lui disoit Alphonse, vous remplissez toutes les chambres; je ne sais où me placer, je vous trouve partout.... Mais, Monsieur, dit Narcisse, si vous alliez dans votre petit cabinet qui est tout arrangé et si joli!... Vous n'y êtes pas encore entré.... — Un cabinet à Paris?.... comme je m'y déplairai, en me rappelant celui que j'avois!... — Ah! Monsieur, celui-ci vaut bien mieux, et la vue en est si belle, si gaie!.... Dans notre petit bois on n'y rencontroit personne, et dans ces Champs-Elysées il passe un monde!.... Ah! que c'est beau!.... A ces mots, Alphonse haussa les épaules, il soupira et tourna le dos à Narcisse. Cependant, pour se débarrasser de lui, il alla dans ce cabinet si vanté: en

entrant, le premier objet qui frappa ses regards, fut une petite table à écrire, neuve et très-simple, mais absolument semblable à celle qu'il avoit laissée en Franche-Comté dans son cabinet; don précieux de Mélanie!.... même forme, même couleur, même mécanique inventée par Mélanie; un pupître et une écritoire tenant à la table.... Alphonse, étonné, s'approche, il voit une inscription tracée en lettres d'or sur l'écritoire, et il lit ces mots: *Pour l'amitié et pour l'étude....* Il reconnoît Mélanie, mais il ne conçoit pas comment elle a pu faire transporter cette table si promptement à Paris. Comme il réfléchissoit là-dessus, en contemplant la table avec attendrissement, il entendit derrière lui un grand éclat de rire; c'étoit Narcisse qui s'avança en disant: Eh bien! Monsieur, vous doutiez-vous de cela? — Mais, Narcisse, comment a-t-on pu transporter cette table? — Dans votre malle, Monsieur. — Dans une malle? — Oui, Monsieur, elle a été faite pour cela, les pieds se démontent, ils sont à vis, le dessus se partage en deux.... Tenez, vous allez voir.... A ces mots Narcisse saisit la table, et rien ne peut l'empêcher de la démonter entièrement, ce qui fut assez long; car, à chaque pièce qu'il détachoit, il s'arrêtoit en regardant son maître pour jouir de son

étonnement; ensuite il remonta la table. Alphonse le renvoya, s'assit devant cette table, et moins irrité, moins mécontent, plus attendri, il se mit à écrire à Mélanie!....

CHAPITRE XIII.

Le lendemain de bonne heure, Melvil entra dans sa chambre: Mon ami, lui dit-il, je viens vous proposer une chose qui vous paroîtra bien frivole, mais qui cependant est nécessaire; c'est de prendre un maître de danse.... Vous savez, dit Alphonse, que je n'ai nulle envie de plaire... — Oui, mais il faut ne pas déplaire. — Quoi! je déplairai parce que je ne saurai pas danser? Quelle idée vous me donnez du monde!.... — Ecoutez, mon cher Alphonse, si vous voulez avoir l'esprit toujours juste, ne vous pressez jamais de juger sur un premier aperçu. Soyez certain d'une chose, c'est qu'en général, les esprits satiriques sont faux, parce qu'ils ne veulent voir que le côté ridicule des objets; et quand le ridicule manque, ils savent le créer, ce qui est toujours facile et sans danger; car l'injustice qui fait rire, trouve un grand nombre d'approba-

teurs, et ne révolte personne. La proposition que je viens de vous faire, vous donne du grand monde la plus mauvaise opinion; mais dites-moi, si, méprisant tout usage, vous paroissiez dans un cercle avec un habit gothique, de la forme de ceux qu'on portoit du temps de Louis XIV, pensez-vous qu'on eût tort de se moquer de vous? — Non, sans doute. — On peut dire pourtant qu'il est *bien frivole* de se moquer d'un habit. Quoique le principe au fond soit vrai, un bon esprit n'en sentira pas moins qu'il faut se conformer aux usages universellement reçus, et qu'il est puéril et ridicule de se faire remarquer par de petites singularités bizarres ou désagréables. Revenons au maître de danse: par une convention générale, il est reçu qu'une certaine manière de marcher, de saluer, de se présenter dans un salon, un certain maintien, annoncent de la réserve, de la douceur, de la politesse, de la modestie et une bonne éducation; il est donc désirable d'avoir ce maintien et ces manières qui préviennent favorablement, et c'est ce qu'un bon maître à danser sait donner. Si vous aviez quarante ans, vous pourriez paroître dans le monde sans y être aperçu, il suffiroit de vous tenir à l'écart; mais vous êtes dans la première fleur de la jeunesse, vous avez une

jolie figure, on vous regardera, on vous examinera; il faut donc que votre personne n'offre rien d'extraordinaire: sans aucun désir de plaire, on doit au moins désirer de ne pas donner de soi une opinion désavantageuse. — J'entends, cet extérieur de convention, cet extérieur uniforme sert à voiler des défauts et des vices, et à tromper les observateurs. — Le monde n'a-t-il pas raison d'exiger les apparences des qualités sociales? et n'a-t-il pas une bienveillance aimable, lorsqu'il veut bien juger sur ces apparences, et conserver cette opinion jusqu'à ce que la conduite les démente? — Vous aimez le monde. — Je l'avois quitté avant de vous connoître, et je n'y rentre que dans l'espoir de vous être utile. D'ailleurs, j'ai reconnu que presque tous les moralistes et ceux qui se piquent le plus de bien connoître le monde, le voient beaucoup trop en noir, et le calomnient souvent. — N'êtes-vous pas sûr que je suivrai toujours vos conseils?.... Je prendrai un maître de danse.

Le soir, Melvil conduisit Alphonse à l'Opéra; ce spectacle magique fit une vive impression sur Alphonse; mais la musique attriste les coeurs souffrans, elle augmenta la mélancolie d'Alphonse, et ce spectacle brillant ne servit qu'à lui faire regretter davantage l'innocence et le

charme des plaisirs qu'il avoit goûtés dans la solitude dont on venoit de l'arracher. Le lendemain on le mena à la Comédie française; on jouoit Cinna. Ce fut alors qu'Alphonse éprouva un véritable étonnement; transporté, hors de lui, il jouit du plaisir inexprimable d'entendre, pour la première fois, et avec toute sa raison, ce chef-d'oeuvre (c'étoit pour lui une première représentation), et l'élévation de son âme lui en fit sentir toute la sublimité. Combien de fois les impressions qu'il recevoit lui retracèrent le souvenir de Mélanie! Le coeur peut-il s'émouvoir et s'élever, sans s'élancer par un mouvement naturel vers l'objet qu'on aime? Sentir fortement de quelque manière que ce puisse être, c'est se le rappeler. Pour les âmes vulgaires, les plaisirs sont des distractions et produisent l'oubli; pour les âmes capables d'un grand attachement, toutes les émotions violentes sont des souvenirs.

CHAPITRE XIV.

Melvil, en arrivant à Paris, s'étoit rendu chez le duc d'Olmène; mais ce dernier étoit dans une de ses terres, et ne devoit revenir que dans deux mois. Melvil, qui vouloit, non lui écrire, mais

lui parler, résolut de l'attendre. Pour accoutumer un peu Alphonse au monde, Melvil le mena dans deux ou trois maisons; il le présenta comme un jeune homme qu'il chérissoit, dont il s'étoit chargé, et qui alloit être placé d'une manière honorable et avantageuse. Alphonse fut parfaitement accueilli; on demanda avec insouciance quels étoient ses parens : Melvil répondit seulement qu'ils étoient créoles; on ne poussa pas plus loin les questions. En Province, où la dissipation est moins grande, où les prétentions à l'esprit et aux talens sont moins étendues qu'à Paris, on est fort curieux des origines; à Paris, on ne les recherche que dans les cas de rivalité, d'intérêt ou de prétentions. En tout temps, dans les sociétés particulières du grand monde, on a été fort indifférent sur la naissance de ceux qu'on y voyoit débuter; il s'agissoit, pour être bien traité, de montrer des sentimens nobles, d'avoir un bon ton, du naturel et une conversation aimable. Rien ne rapproche des principes sur l'*égalité*, comme le désir de plaire de s'amuser, et comme la manie du bel esprit et des arts. Nos aïeux mettoient un grand prix à la naissance; c'est qu'ils n'écrivoient pas, ne faisoient point de vers, et ne se piquoient nullement d'être connoisseurs en musique et en

peinture: les prétentions dans ce genre, fondées ou non, ont beaucoup plus servi à rapprocher et à confondre les diverses classes de la société, que tous les systêmes philosophiques et politiques. Cependant le duc d'Olmène, comme on l'avoit annoncé, revint à la fin du mois de septembre. Melvil aussitôt lui écrivit pour lui demander un rendez-vous, qui lui fut accordé sans délai: Melvil, sans préambule, dit au duc qu'ayant voulu épouser Mélanie, il avoit reçu d'elle la confidence de sa situation. Néaumoins Melvil eut l'air d'ignorer entièrement tous les détails de cette histoire déplorable: il assura que Mélanie lui avoit seulement révélé le secret de la naissance d'Alphonse. A ce discours, le duc parut aussi surpris qu'embarrassé; il se vanta beaucoup des offres qu'il avoit fait faire à Dormeuil, relativement au jeune Alphonse, et même il en exagéra prodigieusement la générosité. Melvil feignit de le croire, et lui dit qu'enfin Dormeuil et Mélanie acceptoient ces offres, et lui envoyoient Alphonse dont ils remettoient le sort et la fortune entre ses mains. A ces mots le duc fronça le sourcil; Melvil poursuivant son récit: Vous avez, dit-il, à acquitter une dette bien sacrée, et il est bien juste que votre générosité répare, autant qu'il est possible, une sé-

duction qui a dû vous coûter tant de remords, puisque la jeune personne si bien née qui en fut l'objet, n'avoit que treize ans!.... Assurément, reprit le duc avec une extrême confusion; cette faute, la seule de ma vie, m'a causé de cuisans regrets..... — Vos sentimens religieux et votre probité m'en assurent: ainsi, je suis certain que vous recevrez ce jeune homme avec attendrissement; d'ailleurs il est charmant, rempli d'esprit et de vertus. Vous pouvez, en l'attachant à vous, en l'emmenant à Vienne, le faire entrer dans la carrière diplomatique. — Je me flatte qu'il ignore que je suis son père? — Il sait seulement que Mélanie est sa mère; cette mère infortunée lui a persuadé que l'auteur de ses jours n'existe plus depuis long-temps, et elle désire, par-dessus toutes choses, qu'il conserve toujours cette erreur; de mon côté, j'ai promis sur ce point le plus inviolable secret, et vous êtes bien certain que je serai fidèle à ma parole. — Ce secret est de la plus haute importance pour l'honneur de la famille de Dormeuil, et pour le repos de la mienne. Et pour votre réputation, ajouta Melvil indigné; mais soyez sans inquiétude, poursuivit-il en se levant, Mélanie a reçu ma parole d'honneur, et je vous la donne.... Il suffit, dit le duc, j'y compte.... Je vous amene-

rai demain matin le jeune homme, reprit Melvil.... — Demain?... — Vous le verrez, j'en suis sûr, avec émotion.... — Ah! sans doute.... — Ainsi, à demain, à dix heures précises. En disant ces paroles, Melvil, sans attendre de réponse, se hâta de sortir du cabinet, laissant le duc outré de se trouver engagé, aussi directement, à se charger de cet enfant illégitime, pour lequel son âme ardente, mais dépravée, n'éprouvoit aucun sentiment; et l'idée qu'un homme tel que Melvil, connoissoit l'une des plus mauvaises actions de sa vie, mettoit le comble à son chagrin.

Le duc d'Olmène, corrompu dès sa première jeunesse, avoit cette vivacité de sensations, cette ardeur dans le sang, que tant de gens prennent pour une grande sensibilité. Il étoit susceptible d'engouement, d'enthousiasme et de sentimens très-passionnés, mais dont la source n'étoit pas dans son coeur; la vanité seule pouvoit enflammer son imagination. Il joignoit, depuis quinze ans, à tous ces vices la plus odieuse de toutes les faussetés; un intérêt puissant l'avoit jeté dans une horrible hypocrisie. Il avoit eu un frère aîné, possesseur d'une grande fortune, homme vertueux, d'une extrême dévotion, qui, devenu veuf de bonne heure, et portant toute son affec-

tion sur une fille unique, avoit montré hautement la ferme décision de n'accepter pour gendre qu'un jeune homme élevé dans ses principes. Le duc, qui dans son coeur dévoroit l'immense héritage de son frère, affecta, dès l'enfance de la jeune Herminie (c'étoit le nom de sa nièce), une austère réforme dans ses moeurs et dans sa conduite. Il avoit un fils unique, plus jeune de deux ans qu'Herminie; le duc s'embarrassa fort peu de lui donner les principes qui forment la base d'une véritable piété, mais il le fit élever dans l'observance exacte de toutes les pratiques religieuses. Ce fut ainsi que le duc séduisit son frère, qui, en mourant, lui confia la tutelle de sa fille, et sans prescrire le mariage avec le jeune d'Olmène, témoigna dans son testament le désir de cette alliance. Cependant il exhortoit sa fille à n'épouser son cousin que lorsque ce dernier auroit atteint l'âge de vingt et un ou vingt-deux ans, afin qu'elle fût en état de juger si sa conduite dans le monde répondoit à l'éducation qu'il recevoit. Ce jeune homme, quand son oncle mourut, n'avoit que quatorze ans. Herminie venoit d'atteindre sa seizième année. D'après le testament de son père, elle se remit entre les mains du duc d'Olmène, son oncle et son tuteur. Elle y étoit depuis cinq ans, et elle

avoit vingt et un ans lorsqu'Alphonse arriva à Paris. Le lendemain matin, Alphonse, prévenu qu'un grand seigneur, prêt à partir pour Vienne, alloit l'attacher à cette ambassade, se laissa conduire par Melvil, et fut présenté au duc d'Olmène. Ce dernier, s'apercevant que Melvil l'examinoit avec curiosité, feignit une sorte d'attendrissement, mais de manière cependant à ne pas étonner Alphonse. Au fond, en voyant ce beau jeune homme d'une figure si noble et si intéressante, il eut un mouvement de vanité qu'il prit pour un sentiment paternel: il parla à Alphonse de la manière la plus obligeante; Alphonse répondit d'un ton glacial, mais modeste et respectueux; et il fut convenu qu'Alphonse viendroit, sous trois jours, s'établir chez le duc. Lorsqu'Alphonse et Melvil se retrouvèrent en voiture, Melvil demanda à son ami s'il étoit content du duc. Il m'a bien traité, répondit Alphonse; mais il a une physionomie repoussante; son regard a quelque chose de faux et de sinistre. — Il a beaucoup de mérite: quand vous le connoîtrez, vous vous attacherez à lui. — Je ne le crois pas, et je vous avoue que c'est avec une répugnance extrême que je vous quitterai pour aller m'établir dans cette maison étrangère, dont tous les habitans me sont inconnus. — J'ai obtenu pour vous

ce que le duc ne feroit pour aucun autre jeune homme: vous aurez le titre de secrétaire attaché à l'ambassade, vous serez logé chez lui, vous mangerez à sa table, quoiqu'il ait dans sa maison deux jeunes personnes qui devroient naturellement en écarter (du moins de l'intimité) un homme de votre âge. J'ai répondu non-seulement de vos moeurs, mais de votre parfaite réserve. — Vous pouvez être assuré que je ne jetterai pas les yeux sur ces jeunes personnes, et que je n'approcherai pas d'elles. Qui sont-elles? — L'une est la nièce et la pupille du duc, destinée à épouser le jeune comte d'Olmène. Elle a vingt et un ans; sans être belle, elle a une figure agréable et une taille élégante et noble. Elle a beaucoup d'esprit, un caractère tout à fait formé et très-décidé: on l'appelle Herminie. L'autre, nommée Zoé, est une parente à un degré très-éloigné de la duchesse: elle n'a que quinze ans; elle est naïve et jolie; la duchesse l'a recueillie et l'élève par bienfaisance. — Et le fils du duc, le comte d'Olmène, quel caractère a-t-il? — Je le connois peu. On vante la décence de sa conduite; d'ailleurs il a une belle figure, un ton parfait et des manières fort distinguées. Enfin vous trouverez encore là le gouverneur du jeune d'Olmène, un homme de lettres très-instruit. Voilà

l'intérieur de la maison.... — Je prévois que je ne me plairai point avec tous ces gens-là; mais n'importe, j'y ferai mon devoir.

CHAPITRE XV.

Alphonse, conduit par son ami, fut enfin installé chez le duc. Melvil, à une heure après-midi, le laissa tête à tête avec le duc. Alphonse se sentit embarrassé: le duc lui fit signe de s'asseoir, et ensuite il le questionna sur son éducation. On m'a dit, poursuivit-il, que vous savez parfaitement le grec; l'abbé, gouverneur de mon fils, est un homme très-savant; voulez-vous en ma présence expliquer quelque chose avec lui? Volontiers, répondit Alphonse. A ces mots, le duc sonne, l'abbé est demandé, avec un livre grec. Il arrive sans livre, en disant qu'il n'en a plus dans cette langue, depuis que M. le comte a fini ses études. Eh bien! dit en riant le duc à Alphonse, parlez-lui grec. Aussitôt Alphonse se met à parler grec avec une extrême facilité. L'abbé ne peut répondre, ni même comprendre: il soutient qu'il est fort inutile de parler une langue morte, et que d'ailleurs Alphonse prononce mal.

Voilà de quoi vous ne pouvez juger, dit le duc, puisque vous ne parlez point cette langue. Mais, Alphonse, poursuivit-il, savez-vous écrire le grec? Pour toute réponse, Alphonse s'approche du bureau du duc, prend une plume, un morceau de papier, et il écrit rapidement quelques lignes; ensuite il les présente à l'abbé, et lui dit: Voilà des vers d'Homère; j'imagine, Monsieur, ajouta-t-il en souriant malignement, que vous ne les trouverez pas lisibles. Non certainement, s'écria l'abbé outré de dépit, non, ils ne le sont pas; il m'est impossible d'en lire un seul mot. Je m'en doutois, repartit froidement Alphonse. Mais, poursuivit-il en s'adressant au duc, je vous supplie, Monsieur, de montrer ces vers à quelqu'un qui sache le grec; on vous dira que les caractères en sont très-régulièrement formés. C'étoit en effet ce que pensoit l'abbé lui-même; mais n'étant pas sûr de les bien expliquer, il aima mieux dire qu'il ne pouvoit les lire. La réponse d'Alphonse mit le comble à sa colère; le duc prit une grande admiration pour la science de ce jeune homme, qui confondoit un grave instituteur. En même temps il étoit un peu piqué de voir ainsi déjoué celui dont il avoit tant vanté le profond savoir, et qui avoit eu l'honneur d'élever et de former l'héritier de sa maison.

Enfin, en voyant que l'abbé n'étoit rien moins qu'un bon *helléniste*, il avoit aussi le chagrin de découvrir que le comte d'Olmène ne savoit sûrement pas le grec. Néanmoins il se rappeloit avec assez de complaisance dans ce moment qu'il étoit le père de ce jeune homme qui paroissoit avoir fait de si bonnes études. Allons, l'abbé, dit-il en souriant, vous voilà battu par un écolier. L'abbé répondit avec aigreur en niant la victoire d'Alphonse; et ce fut ainsi que ce dernier, en débutant dans cette maison, s'y fit un ennemi irréconciliable; car un pédant humilié ne pardonne jamais. Un quart d'heure avant le dîner, le duc se rendit chez la duchesse, et lui présenta Alphonse. Elle en étoit prévenue, et de l'intérêt extrême que prenoit à lui Melvil. Comme elle n'avoit pas approuvé que le duc attachât à l'ambassade un aussi jeune homme, elle l'accueillit très-froidement, c'est-à-dire qu'elle se contenta de soulever la tête, et elle se remit à faire de la tapisserie. Cependant, quoiqu'elle l'eût à peine regardé, elle avoit fort bien remarqué sa bonne mine et sa jolie figure: c'est une chose que les femmes averçoivent toujours en un clin-d'oeil. La duchesse fut très-scandalisée de voir s'établir chez elle un jeune homme d'une tournure aussi noble et aussi élégante que celle

de son fils ; elle se piquoit d'austérité, et elle se promit bien de défendre à Herminie et à Zoé de parler à cet étranger. En attendant la défense, les deux jeunes personnes, assises auprès de la duchesse, regardoient Alphonse avec curiosité, et avec une sorte d'étonnement. Elles trouvoient fort surprenant que ce provincial n'eût rien de gauche, ni dans sa manière de se mettre, ni dans son maintien. Alphonse, toujours préoccupé, avoit cette espèce d'insouciance qui préserve de l'embarras et de la timidité, et qui, lorsqu'elle ne ressemble point au dédain et qu'elle ne va pas jusqu'à l'impolitesse, plaît toujours ; parce qu'elle donne à tout ce qu'on fait le charme du naturel et de la simplicité, et qu'elle annonce un dénûment total de prétentions. Le comte d'Olmène ne vint point : Alphonse entendit dire qu'il étoit à Versailles ; il en fut fâché ; il avoit quelqu'envie d'examiner un homme de la cour, presqu'aussi jeune que lui. Après le dîner, Alphonse ne rentra point dans le salon, il fut se renfermer dans sa chambre.

CHAPITRE XVI.

La duchesse d'Olmène avoit épuisé toutes les prétentions, et pris et quitté tous les caractères comme des modes. Dans sa jeunesse, paroissant enivrée de la dissipation et des plaisirs bruyans, elle se fatiguoit, s'excédoit par air, et ruinoit sa santé pour se montrer partout, ne s'amusant nulle part, pour se trouver à toutes les fêtes, et pour rester la dernière à tous les bals; elle trouvoit une grande gloire à être citée pour avoir prolongé jusqu'au jour les contredanses d'un bal brillant, et pour avoir proposé *un réveillon* à huit heures du matin. A trente ans, elle eut la manie du bel esprit; elle voulut rassembler chez elle l'élite des gens de lettres; mais pour attirer ceux-là, il faut toujours une sorte de mérite du moins apparent, et la duchesse étoit ennuyeuse et ignorante: on fit chez elle quelques lectures, et l'on n'y revint point d'habitude; les vrais littérateurs ne savent point supporter l'ennui, ce qui du moins préserve de beaucoup de bassesses. En approchant de sa quarantième année, la duchesse voulut avoir de la considération; alors elle redoubla de po-

litesse avec ses égaux, et de hauteur avec ses inférieurs ou avec ceux qui n'avoient aucun crédit à la cour : exigeante et sans indulgence avec eux, elle se plaignoit aigrement de leurs plus légers torts, mais elle passoit tout aux gens en place ; et comme il falloit toujours avoir l'air d'être bien avec eux, quand ils la négligeoient, c'est elle seule qu'elle accusoit, en se vantant de petits torts imaginaires qui donnent toujours dans ce cas une sorte de bonne grâce, parce qu'ils font supposer qu'on est au-dessus de l'intrigue et de l'ambition. Elle se conduisoit en ceci avec un art infini ; car, dans le monde, les personnes les plus bornées connoissent particulièrement toutes ces petites finesses de vanité. D'ailleurs la duchesse avoit une sorte d'esprit naturel ; elle étoit violente et étourdie, défauts que les femmes conservent presque toujours, parce que l'habitude des affaires peut seule en corriger. Depuis quelques années, la duchesse ajoutoit à ces diverses prétentions celles de la bienfaisance et de la dévotion ; elle aimoit trop le faste et la magnificence pour être charitable ; cependant elle étoit née avec un bon coeur : de premier mouvement, elle s'engageoit facilement à faire une bonne action, et même sans ostentation ; mais ensuite elle se refroidissoit, se ré-

tractoit, et les infortunés qui recouroient à sa générosité, n'en obtenoient qu'une compassion passagère et de fausses promesses faites de bonne foi. Au fond elle n'aimoit point son mari, quoiqu'elle ne connût ni son caractère ni ses vices; elle lui trouvoit une extrême médiocrité dans la société; mais elle le croyoit un saint, parce que, depuis quinze ans, il avoit une chapelle dans sa maison à Paris, et se faisoit dire la messe tous les jours; et elle le croyoit un habile homme, parce qu'il avoit fait une grande fortune. Elle adoroit son fils, qu'elle regardoit comme un prodige d'esprit, d'instruction, de grâces et de vertus. Elle prit Alphonse en aversion, parce qu'elle ne put se dissimuler que sa figure étoit au moins aussi jolie que celle du comte; d'ailleurs le duc lui avoit conté la scène qui s'étoit passée entre l'abbé et lui, et la duchesse ne pouvoit supporter l'idée que ce jeune homme *subalterne* sût le grec mieux que son fils. Elle se consola, en pensant qu'en le tenant à une extrême distance d'elle et de son fils, personne de la société ne prendroit garde à lui. Elle connut avec un dépit inexprimable qu'elle se trompoit. Dès le lendemain, plusieurs personnes vinrent dîner, et Alphonse fut très-remarqué: on questionna beaucoup la duchesse

sur ce charmant jeune homme. Elle répondit sèchement que c'étoit un secrétaire du duc, ce qui ne diminua point l'intérêt qu'il inspiroit. A table, il se trouva placé à côté du prudent et flegmatique baron de Jussy. C'étoit l'homme le plus froid et le moins susceptible d'enthousiasme que la France eût vu naître. Il avoit un esprit observateur et capable de méditation; mais ayant été employé pendant quinze ans dans les négociations, il n'avoit étudié les hommes que dans les affaires; et de cette manière, les gens les plus indulgens et les plus pénétrans les verront en noir, et les jugeront mal. On attribue trop souvent aux individus des torts qui, tenant aux *professions*, aux *emplois*, sont produits par les circonstances et ne viennent point des caractères: rien n'autorise le mal, on le sait; la plus utile, la plus sublime politique seroit sans doute à la longue le constant usage d'une parfaite droiture. Mais lorsqu'on entame une affaire, on est communément si pressé de la terminer, on est si tenté d'employer tous les moyens expéditifs; et ceux-là surtout sont en général si peu honnêtes!.... C'est pourquoi les hommes patiens ou qui ont assez de force d'âme pour savoir attendre, sont ordinairement ceux qui se conduisent avec le plus d'intégrité. Le baron étoit de ce nombre:

son expérience et ses observations lui avoient inspiré tant de mépris pour les gens vifs et passionnés, que l'enthousiasme, quel qu'en fût le motif, lui paroissoit toujours extravagant, ou du moins ridicule. Il n'estimoit pas les hommes, mais sa froideur le préservoit du tourment de les haïr : comme tous les ambitieux mécontens et désabusés, il étoit devenu égoïste et frondeur. C'est la misanthropie de ce siècle, et ce fut toujours celle de tous les courtisans déçus de leurs espérances. Son égoïsme venoit surtout de l'isolement de sa situation : il avoit eu de la sensibilité; son coeur étoit reserré, et non endurci : il étoit difficile d'y pénétrer, mais on pouvoit le toucher encore. Pour achever de peindre le baron, il faut ajouter que, quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, il n'étoit point du tout *éloquent* dans la conversation; il s'exprimoit toujours d'une manière très-vulgaire, avec le plus grand laconisme. Il aimoit les lieux communs; il les appeloit des sentences consacrées par l'expérience; il avoit le talent particulier d'en tirer quelquefois des résultats frappans. Les beaux parleurs et les gens qui aiment les phrases, le prenoient souvent pour un sot : les penseurs qui le voyoient un peu de suite, s'apercevoient bientôt qu'il n'étoit point un homme ordinaire. L'air froid et un peu dis-

trait d'Alphonse lui plut : il lui fit quelques questions, et fut content de ses réponses. En sortant de table, Herminie, dont le baron (proche parent de sa mère) possédoit toute la confiance, lui parla d'Alphonse. Vous causiez avec lui, dit-elle, comment le trouvez-vous? Il a, répondit le baron, quelque chose de naturel et d'original qui intéresse; qu'en pensez-vous? Cette question fit rougir Herminie; le baron sourit et parla d'autre chose.

On devoit partir sous deux jours pour une terre à douze lieues de Paris, et l'on avoit l'intention d'y rester jusqu'au départ pour Vienne, fixé au quinze novembre. Alphonse alla faire ses adieux à Melvil, et lui conta en riant la petite scène qui s'étoit passée entre lui et l'abbé. Mon cher Alphonse, dit Melvil, avez-vous trouvé un très-grand plaisir à humilier cet homme, en lui prouvant devant le duc qu'il ne sait pas le grec? — Moi! point du tout... — Eh bien! vous vous êtes fait là un ennemi de gaîté de coeur : c'est une maladresse et une imprudence. Si vous aviez beaucoup d'amour-propre, je vous dirois : Par cette raison même, ménagez celui des autres. Quand vous blesserez les prétentions les plus mal fondées, on vous disputera vos droits les plus évidens. Si vous n'avez point de vanité, que

vous importe celle des ignorans et des sots, et leurs petits succès passagers? N'ameutez point contre vous cette classe si nombreuse, si agissante pour cabaler et pour nuire, ennemie naturelle de l'esprit et des vrais talens, et qui dans le grand monde ne sait cacher sa nullité que par le persiflage et par la médisance. Eh quoi! reprit Alphonse, il faut flatter de telles gens?.... — Non, les *flatter*, jamais; il faut seulement savoir les ménager et se taire. — C'est un art délicat, je l'apprendrai difficilement. — Vous connoîtrez par la suite qu'il n'en est point de plus utile.

CHAPITRE XVII.

On partit pour la campagne; Melvil y fut invité, y passa plusieurs jours pour y guider et y protéger Alphonse, dont il fut content, quoiqu'il lui trouvât trop de sécheresse. Il faut beaucoup de délicatesse et de sensibilité, pour faire valoir ceux qu'on présente dans le monde, sans jouer le rôle fastueux de protecteur, ou sans avoir l'air d'une aveugle partialité. Melvil possédoit toutes les qualités solides et aimables qui rendent un mentor parfait: il établit dans la so-

ciété, qu'Alphonse étoit rempli d'esprit, qu'il avoit un grand caractère, et l'âme la plus noble et la plus pure. Au bout de quatre jours, Melvil retourna à Paris, mais en promettant de revenir. Le jour même, parut enfin chez ses parens le jeune et brillant comte d'Olmène: il avoit une belle figure, un visage régulier, mais dépourvu d'agrémens, et que gâtoit surtout un sourire toujours ironique et moqueur: il se présentoit bien dans un salon, il y avoit dans sa personne toute la noblesse que l'éducation et le meilleur maître à danser peuvent donner, et cette sorte d'élégance qui vient d'un bon tailleur et de l'exacte observance de la dernière mode. On sentoit qu'il tenoit tout de l'art, et qu'il ne devoit rien à la nature: son esprit ainsi que son extérieur manquoient de grâce et de naturel; il parloit bien et avec facilité, mais sans charme; il avoit, à dix-neuf ans, autant d'usage du monde qu'on en peut avoir à trente; toutes les formules de cérémonies et de complimens dans tous les genres lui étoient familières, il les employoit avec aisance et toutes les nuances convenables: cette science, dont on avoit fait la base de son éducation, lui donnoit une politesse remarquable, et qui le distinguoit honorablement de tous les jeunes gens de son âge. Sa

politesse, aimable avec ses égaux, délicate, ingénieuse quand les femmes en étoient l'objet, et prenant pour les vieillards les formes du respect, devenoit glaciale et repoussante avec ses inférieurs: il avoit de la dissimulation et de la cupidité dans le caractère, son coeur étoit froid et dur. Il se trouvoit dans une situation très-embarrassante: destiné à devenir l'époux de sa cousine Herminie, il désiroit avec ardeur s'unir à la plus riche héritière de la cour; mais il ne l'aimoit point, et pour obtenir sa main, il étoit obligé de cacher des penchans vicieux, et de montrer des principes austères. Hypocrite par un vil motif d'intérêt dans l'âge de la franchise et de l'imprudence, il avoit acquis déjà toute la maturité du vice; car l'hypocrisie soutenue en est le dernier degré. Il cachoit sans efforts de honteux écarts, mais il auroit bien voulu pouvoir afficher de brillantes bonnes fortunes; et c'étoit pour un fat un supplice cruel et d'un nouveau genre, de séduire des femmes sans oser s'en vanter, et d'en être adoré sans les déshonorer et sans les perdre. Le duc pressoit en vain Herminie d'avancer le bonheur de son fils. Herminie répondit constamment qu'elle vouloit obéir au testament de son père, qui lui enjoignoit de n'épouser son cousin que lorsqu'il

auroit atteint l'âge de vingt et un ou vingt-deux ans, et dans le cas où sa conduite s'accorderoit parfaitement avec l'éducation qu'on lui avoit donnée. Le duc insistoit vainement, en disant que son fils étoit depuis deux ans dans le monde, et qu'on pouvoit le proposer comme le modèle de tous les jeunes gens de son âge. Herminie étoit inébranlable dans une résolution que son coeur ne combattoit nullement. D'ailleurs, cette jeune personne avoit dans le caractère une décision et une fermeté qui dégénéroient quelquefois en obstination. C'est le défaut ordinaire de toutes les personnes qui, depuis leur enfance, ont une véritable piété, parce qu'elles sont accoutumées à persévérer dans toutes les résolutions vertueuses, ou qu'elles croient raisonnables. Pour conserver avec la jeunesse et dans le monde une dévotion sincère, il faut avoir pris l'habitude de résister à tant de séductions qui en détournent! Il faut savoir *persister* avec une volonté inébranlable: la vie entière alors n'est qu'un combat avec les autres et avec soi-même: il en résulte une force de caractère qui va souvent jusqu'à l'opiniâtreté.

Alphonse fut présenté par le duc au comte d'Olmène. Ce dernier, sans dire un mot, examina Alphonse de la tête aux pieds d'un air à la

fois indolent et dédaigneux, et ensuite s'éloigna de lui. Alphonse, qui remarquoit à peine l'impertinence de la duchesse avec lui, fut très-choqué de celle d'un jeune homme. De ce moment il prit le comte en aversion, et se promit bien de le lui laisser voir autant que le lui permettroient la politesse et sa situation. Alphonse, depuis qu'il étoit dans le monde, n'avoit rien observé, parce que rien encore n'avoit pu l'intéresser. Il eut enfin le désir de connoître si Herminie aimoit le comte d'Olmène. Il les examina l'un et l'autre avec curiosité; il ne comprit rien à l'espèce de galanterie du comte, mais il vit clairement qu'Herminie n'avoit pour lui que de l'éloignement, et il lui en sut gré. Herminie prenoit avec le comte le ton de la gaité, et sous le voile de la plaisanterie, elle lui disoit souvent des vérités piquantes, et l'on démêloit en elle une disposition naturelle à le contredire.

On venoit d'achever de poser un billard, et après le souper, le comte qui mettoit une grande prétention à jouer au billard, voulant arranger une partie à quatre, fut obligé, faute de joueurs, d'y admettre Alphonse, qui s'arrangea de manière à jouer contre lui. On questionna Alphonse sur sa force, il répondit modestement, et la partie commença. La duchesse et toutes les

autres femmes s'établirent sur les banquettes, et tous les voeux d'Herminie et de Zoé furent pour Alphonse. Il est un avis important qu'on n'a jamais donnée aux jeunes personnes, c'est celui de s'observer avec soin en voyant jouer au billard les hommes de leur société. En général, les femmes sont à cet égard d'une extrême imprudence. Quand la jalousie ou la malignité épient leurs premiers mouvemens pendant une partie de billard, dans laquelle se trouve engagé l'homme qui les intéresse, on découvre sans peine leur secret le plus intime. On voit successivement se peindre sur leurs visages, la crainte, l'espérance, le dépit, le chagrin et la joie du triomphe. Une bille faite ou manquée a décelé mille fois un sentiment jusqu'alors parfaitement caché. Alphonse étonna d'autant plus tout le monde par sa manière de jouer, qu'il ne s'étoit annoncé que comme un joueur ordinaire. Herminie le suivoit de l'oeil avec l'air du plus vif intérêt; quand il mesuroit son coup, elle retenoit sa respiration, tout en elle exprimoit l'inquiétude; et lorsque le coup étoit heureux, elle respiroit, sa physionomie s'épanouissoit, et elle s'écrioit : *Comme c'est joué!*... Une joie un peu plus retenue, mais très-sensible, brilloit aussi dans ses yeux quand les adversaires d'Alphonse faisoient une faute,

ou perdoient des points. Ces divers mouvemens n'échappèrent point au comte; sans y attacher une grande importance, il en fut outré, et il en conçut contre Alphonse une haine implacable. Alphonse gagna la première partie; à la seconde, il offrit des points, que le comte refusa dédaigneusement, en disant qu'il n'avoit fait que *des billes de hasard.* Alphonse ne répondit rien, mais il gagna la seconde et la troisième partie. Et Herminie dit au comte: Convenez que *le hasard* le sert bien. A ces mots le comte regarda fixement Herminie d'une manière insultante, mais en gardant le silence. Herminie rougit d'embarras et de colère; ce regard insolent et scrutateur venoit de l'éclairer sur ses propres sentimens.... Elle fut distraite et préoccupée le reste de la soirée.

Alphonse, certain qu'Herminie n'aimoit, ni n'estimoit le comte, prit de l'amitié pour elle; il trouva le moyen de le lui témoigner, quoiqu'il se tînt toujours à une distance aussi respectueuse. Le comte ne resta que trois jours à la campagne; il partit pour le voyage de Fontainebleau, à la grande satisfaction d'Alphonse, d'Hermine et de la jeune Zoé.

Le duc, témoin du succès universel d'Alphonse, entrevit qu'il seroit facile de faire la

fortune de ce jeune homme, et par vanité il s'attachoit à lui. D'ailleurs, Alphonse se rendoit utile par un travail assidu; il ne paroissoit que des momens dans le salon; il se promenoit seul, et passoit le reste du temps dans sa chambre, à lire, à copier des mémoires pour le duc, et à écrire à Mélanie.

Un jour que le duc étoit à la chasse, que la duchesse, accablée d'une violente migraine, reposoit dans son lit, Alphonse, revenant de la promenade et tout seul à son ordinaire, passa dans un bosquet où se trouvoient assis le baron de Jussy, Herminie et Zoé: c'étoit précisément les seules personnes de la société qui lui fussent agréables. Il montra, en les voyant, une surprise naïve qui exprimoit la joie. On le fit asseoir, et il se mit à causer avec cette aisance et cette franchise qui prouvent l'estime et la confiance. On s'oublia jusqu'à la nuit; tout à coup on entendit un bruit de chevaux, de voitures, qui fit penser que le duc revenoit de la chasse. Sans se rien dire, on se leva tous à la fois, et l'on se hâta de se séparer d'Alphonse, qui prit un chemin détourné pour rentrer au château. Le lendemain, le duc chassa encore; la duchesse toujours souffrante resta au lit, et les mêmes personnes, sans s'être donné rendez-vous, se retrouvèrent le soir dans

le même bosquet. On se parla plus confidemment encore. L'entretien tomba sur le comte d'Olmène, et Herminie dit nettement qu'elle ne l'épouseroit jamais; le baron parut surpris et un peu fâché qu'elle s'exprimât ainsi devant Alphonse, et ce dernier qui remarqua ce mouvement, fut d'autant plus flatté de la confiance d'Herminie. Le baron changea de conversation, et s'adressant à Alphonse, il lui donna quelques conseils sur la manière dont il devoit se conduire avec le duc: Je le connois, poursuivit-il, et je vois avec plaisir qu'il a du penchant pour vous; il faut en profiter et vous attacher à lui: vous avez des talens, vous êtes bien né, il lui sera facile de faire votre fortune, et entr'autres choses de vous marier d'une manière avantageuse. Monsieur le baron, interrompit Alphonse, oserois-je vous demander ce que vous entendez par un *homme bien né?* Je voulois, répondit le baron, parler de votre naissance; le duc nous a dit qu'elle étoit parfaitement honnête, que vous étiez le fils du créole le plus distingué de Saint-Domingue, par ses alliances et la fortune qu'il avoit possédée.... Le duc, reprit Alphonse, vous a trompé par bonté pour moi; j'ai voulu, en entrant chez lui, qu'il connût le malheur de ma naissance, et je veux que ceux qui me témoi-

gnent de l'intérêt et de l'estime, le connoissent aussi. Je ne m'abaisserai jamais à le nier, et je m'empresserai d'en instruire mes amis. Je n'ai point d'état, point de nom; je suis un enfant illégitime.... Il prononça ces mots d'un ton ferme; mais il se troubla, en voyant le visage d'Herminie se couvrir d'une vive rougeur, et ses yeux se remplir de larmes.... Le baron attendri lui serra la main, en disant: Jeune homme, la noblesse de l'âme vaut mieux que celle du sang; la vôtre a de la fierté, de la grandeur, j'en réponds... Et moi aussi, s'écria Herminie; mais, Alphonse, ajouta-t-elle, ne dites cela ni à la duchesse, ni à son fils; ils ne sont pas dignes d'une si noble confiance. S'ils m'interrogeoient, répondit Alphonse, rien ne pourroit m'empêcher de leur dire la vérité; mais comme il est vraisemblable que nous n'aurons jamais ensemble de conversation, il ne m'en coûtera rien de me taire.

Cet entretien fit la plus profonde impression sur un coeur qui n'étoit déjà que trop prévenu en faveur d'Alphonse. La sage et sensible Herminie ne s'abusa point sur le penchant qu'elle éprouvoit. Elle employa tout son esprit à réfléchir sur sa situation. Nous verrons bientôt le fruit de ces réflexions.

CHAPITRE XVIII.

Alphonse, toujours aussi réservé, ne s'approchoit jamais d'Herminie ; mais il s'établit entr'elle et lui une espèce d'intelligence qui pouvoit suppléer à la conversation : quand on disoit une chose ridicule, ils se regardoient et sourioient en même temps ; si l'on contoit un trait agréable ou touchant, leurs regards se rencontroient encore ; ils blâmoient, se moquoient, approuvoient et s'attendrissoient ensemble avec un accord toujours également parfait ; c'étoit se parler. Dans ce langage muet et si expressif, Herminie trouvoit le moyen d'instruire Alphonse de tous les secrets de la société ; elle lui faisoit connoître tous les caractères. Il se défioit de ceux qu'elle paroissoit repousser ; il se sentoit attiré vers les gens qu'elle traitoit bien, elle disposoit de ses opinions ; il croyoit n'accorder cet empire qu'à l'estime, à la confiance ; il se disoit : *Je vois, je pense, je sens comme elle!* mais cette douce harmonie n'est-elle pas ce que l'amour même a de plus touchant?

Alphonse étoit depuis six semaines à la campagne ; il connoissoit parfaitement l'intérieur du

duc ; il voyoit que, passant pour un bon mari, pour un bon père, il n'étoit au fond ni l'un ni l'autre : il avoit pour sa femme des égards et de la considération, non par estime, mais parce qu'elle avoit l'honneur de porter son nom ; il ne voyoit dans son fils que l'héritier de ses dignités et de sa maison ; d'ailleurs, ce fils unique servoit de prétexte à son insatiable ambition : c'étoit pour lui qu'on désiroit, qu'on sollicitoit tant de grâces. Personne n'est la dupe de cette espèce *d'amour filial ;* mais ceux qui l'affectent, se persuadent que ce langage en impose et rend intéressante leur cupidité. Alphonse connoissoit aussi tous les travers de la duchesse, son impertinence, son inégalité d'humeur : les femmes de ministres ou de gens en faveur, sont en général beaucoup plus impérieuses, elles ont beaucoup moins de politesse que leurs maris, parce qu'on les gâte davantage ; on les flatte avec moins de pudeur, car la flatterie paroît toujours moins basse et moins choquante, lorsqu'elle s'adresse à une femme ; la galanterie peut couvrir ce qu'elle a de plus odieux. Alphonse voyoit enfin que le duc et la duchesse au fond n'aimoient pas Herminie, dont la franchise et la fermeté les blessoient souvent, mais sans qu'ils osassent s'en plaindre. Au contraire, ils

avoient pour elle les plus grands égards, et les ménagemens les plus délicats. (Il falloit obtenir son consentement pour ce mariage si désiré.) La duchesse grondoit sans cesse avec aigreur la jeune Zoé en butte à tous ses caprices, elle osoit à peine bouder quelquefois Herminie. Une chose étonnoit extrêmement Alphonse: c'étoit la générosité du duc et de la duchesse pour cette même Zoé, que d'ailleurs on traitoit si mal dans l'intérieur intime: on n'épargnoit rien pour son éducation, on annonçoit même qu'on lui donneroit une dot considérable. Cette conduite faisoit dans le monde beaucoup d'honneur au caractère du duc, et Alphonse qui savoit combien le duc étoit peu sensible, ne pouvoit l'expliquer qu'en l'attribuant à son excessive vanité.

Le comte revenoit souvent voir ses parens, mais il ne restoit jamais avec eux que deux ou trois jours. Il traitoit toujours Alphonse avec une sécheresse extrême, ayant à peine l'air de le remarquer, et ne lui adressant jamais la parole. Un soir, une jeune femme proposa de danser: il y avoit beaucoup de monde et de femmes. Mais il ne fut possible d'arranger une contredanse qu'en proposant à Alphonse de faire le quatrième danseur. Alphonse s'en défendit modestement, en disant qu'il gâteroit la contredanse. Le comte qu

ansoit parfaitement, se flatta qu'il alloit se venger de ses revers au billard, et il fit presser Alphonse si vivement par plusieurs femmes, qu'Alphonse enfin céda. Herminie, dans ce moment, ntra dans le salon; et en apprenant ce qui venoit le se passer, elle ne put cacher le déplaisir que lui ausoit la complaisance d'Alphonse; car, ignorant qu'il avoit pris à Paris des leçons de meilleurs naîtres, elle imagina qu'il dansoit d'une manière provinciale, qui alloit faire triompher le comte l'Olmène; elle fit tous ses efforts pour rompre cette partie de danse, et surtout pour empêcher Alphonse d'en être. Elle offrit même de figurer à sa place: tout fut inutile. L'humeur d'Herminie devint si visible, que la duchesse et son fils en devinèrent facilement le motif; mais la contredanse se forma. Herminie se trouva forcée de danser avec le comte qui se plaça vis-à-vis Alphonse, et la jeune Zoé avec laquelle dansoit Alphonse. Quelle fut l'agréable surprise d'Herminie, en voyant danser Alphonse de la manière la plus gracieuse! Il ne faisoit point de pas difficiles; mais sa danse étoit remplie de noblesse, de souplesse et de charme; elle avoit une aisance et une négligence aimable qui déjouoient complètement la régularité et les efforts pénibles de celle du comte. On voyoit dans ces deux danseurs la différence

extrême de la *bonne grâce* et de la *grâce*. L'un étaloit avec un orgueil ridicule le résultat de l'étude sérieuse du plus frivole de tous les arts; l'autre déployoit, sans prétentions et sans y penser, toutes les grâces de la jeunesse et d'une taille élégante et légère. Lorsqu'il s'agit des agrémens extérieurs, tous les éloges sont donnés à la nouveauté. Ainsi, dans cette soirée, Alphonse les recueillit tous: Herminie reprit sa bonne humeur, et voulut prolonger le bal; mais la duchesse se plaignit d'une violente migraine. Outrée de fureur, ainsi que son fils, elle fut à minuit se renfermer dans sa chambre, et tout le monde se retira.

CHAPITRE XIX.

La duchesse étoit sortie du salon avec la comtesse de Mersac, son amie intime. La comtesse, âgée de quarante-deux ans, veuve depuis plusieurs années et sans fortune, avoit une de ces existences avilies, non par des vices scandaleux, mais par le manque absolu d'élévation dans les sentimens et de dignité dans la conduite. Envieuse, intrigante et tracassière, elle n'avoit n

bonté, ni sensibilité; et néanmoins, dans beaucoup d'occasions, elle étoit obligeante par commérage et par vanité. Tour à tour flatteuse avec les personnes qui pouvoient lui être utiles ou qu'elle craignoit, dédaigneuse avec ceux qu'on peut impunément offenser, elle passoit sa vie à faire des bassesses et des impertinences, et à mettre une égale ardeur dans l'art d'obliger et de nuire. Elle connoissoit non-seulement tous les ministres, tous les gens en place, mais tous les amis et les parens de leurs commis et de leurs valets de chambre. Dépourvue de tout agrément personnel et avec un esprit très-borné, elle réussissoit souvent dans des entreprises difficiles, par la puissance infinie des petits moyens, et par celle d'une infatigable importunité. La délicatesse et la fierté formeroient des obstacles invincibles aux succès de ce genre : dans le sentier tortueux de l'intrigue, il faut savoir braver le mépris, dissimuler, dévorer les affronts, supporter les refus et l'ennui, poursuivre, s'insinuer et ramper avec une patience, une activité que rien ne rebute et ne ralentisse. Mais quand l'intrigue ne produit ni des honneurs, ni de la fortune, on n'est qu'un intrigant subalterne; le nom plus noble d'ambitieux n'est donné qu'à ceux qui réussissent. Ici, plus qu'en aucune autre chose, le bonheur est nécessaire à la consi-

dération. Aussi la comtesse étoit-elle en général froidement reçue dans le monde; on ne l'accueilloit parfaitement que chez la duchesse dont elle étoit la confidente, le conseil et le guide. Aussitôt que ces deux personnes se trouvèrent tête à tête, la duchesse éclata contre Herminie. Jusqu'à ce moment, l'orgueil de mère et celui du rang l'avoient forcée de cacher ses soupçons, même à son amie; mais la colère est indiscrète, la duchesse sentit le besoin irrésistible de se plaindre et de faire partager son ressentiment. Concevez-vous, s'écrioit-elle, cette bassesse de sentimens? Elle l'aime!... Le *secrétaire* de son oncle, un secrétaire!.... Quelle folie! répondoit la comtesse; ne croyez donc pas cela; il est impossible qu'elle puisse préférer à votre fils cet inconnu, ce créole, un jeune homme subalterne, d'une assez jolie tournure, mais si inférieure à celle du comte, et qui d'ailleurs n'a de remarquable qu'un ton sec et un maintien impertinent. — Il est d'une insolence inouïe!... Je suis sûre qu'il est amoureux d'Herminie, qu'il a eu l'audace de le lui déclarer, et qu'elle en est touchée.— Il est certain qu'elle le protége d'une manière ridicule. En tout elle a, je crois, un dangereux caractère, décidé, indépendant et romanesque; tout cela peut mener loin une femme... — Ah! quand elle sera mariée, nous saurons réprimer ce caractère

là! Je ne la choisirois certainement pas pour ma belle-fille, si elle n'étoit pas la plus riche héritière de la cour. Mon fils la voit sans illusion; il ne l'a jamais aimée, mais il se sacrifie à l'intérêt de sa maison. Il a une raison fort au-dessus de son âge. — Il faut chasser ce petit secrétaire. — Cela sera difficile; M. d'Olmène, qui tient fort peu à ses amis, se pique de soutenir ses protégés. — Cela se conçoit: les amis ne s'occupent que de leurs propres intérêts (du moins en général); les protégés sont dévoués et doivent l'être pour leur avancement même. Des protégés du genre de celui-ci ne deviennent point des rivaux, et peuvent faire honneur au crédit d'un homme en place. — Cela est bien pensé; car il est vrai qu'à la cour, on risque beaucoup en servant ses égaux.

La comtesse qui venoit étourdiment de parler d'abondance de coeur, se repentit d'avoir donné lieu à cette réflexion, que la duchesse avoit faite naïvement sans songer à elle. C'est une plaisante chose qu'un entretien de confiance entre deux personnes vaines et ambitieuses: les réflexions et les maximes en sont souvent des traits piquans, des épigrammes sans dessein, ou des aveux indiscrets que l'on s'étoit bien promis de ne jamais faire, et qui échappent dans la chaleur de la conversation. On s'en repent, et l'on a tort; on s'étoit deviné

mutuellement. Les intrigans se connoissent toujours bien, quels que soient leur langage et leur dissimulation. En se dévoilant réciproquement, ils ne se refroidissent point; les mêmes prétentions peuvent seules les brouiller. Après un moment de silence, la comtesse, reprenant la parole, dit qu'il falloit absolument éclairer le duc sur la témérité d'Alphonse et la folie d'Herminie. Nous en viendrons difficilement à bout, répondit la duchesse. Vous connoissez l'amour-propre de M. d'Olmène; il a surtout la prétention, très-peu fondée, d'être le plus pénétrant des hommes. Il est toujours prêt à révoquer en doute les choses les plus avérées, quand il n'en a pas fait la découverte. Il lui faudroit des preuves positives; et comment les donner? — En surveillant Herminie et ce jeune homme. Il faudroit charger l'abbé de ce soin... — L'abbé n'aime pas Alphonse qui a été impertinent avec lui, mais l'abbé est un sot et un pédant. Si je lui donne cette commission, il refusera de s'en charger, il appellera cela de l'espionnage... — Les gens bornés ne sont bons à rien. Mais, de grâce, dites-moi d'où vient le grand intérêt que Melvil prend à ce jeune homme? — Je l'ignore absolument. Tout ce que j'en sais, c'est que Melvil a connu son père, un créole retiré dans une petite terre auprès de Besançon... — Il y a du mystère

dans cette liaison si tendre.... on gagne toujours quelque chose à découvrir ce que veulent cacher les gens qu'on n'aime pas. J'ai une amie à Besançon, la marquise de ***. Je vais lui écrire, nous saurons tout, et cela peut servir. Mais vous, ne pourriez-vous pas parler au baron de Jussy? Parent d'Herminie, il auroit le droit de lui faire des représentations sur l'extravagance de sa conduite.... — C'est un pauvre homme que ce baron; une espèce de philosophe, un fou.... — Il est sournois et caustique; au reste, qu'importe dans cette occasion.... — Mon fils a sur lui une singulière idée, il prétend qu'il est amoureux d'Herminie...— Quelle folie!... — Mais néanmoins je ne m'éloigne pas de le croire... — Tant mieux si cela est, l'insolent amour d'Alphonse l'irritera davantage.... — Vous avez raison, je lui parlerai.

En effet, la duchesse eut à ce sujet avec le baron un long entretien. Le baron reçut cette confidence avec un flegme qui confondit la duchesse. Quoi, Monsieur, lui dit-elle, vous n'êtes pas stupéfait d'étonnement? — Moi! point du tout, Madame; à mon âge, on ne s'étonne pas pour si peu de chose.... — Comment, si peu de chose!.... — Premièrement, je ne crois point à cette prétendue passion; et quand j'y croirois, je n'en serois pas

du tout surpris.... — Vous avez une jolie opinion d'Herminie!.... — La meilleure, Madame. Herminie a toutes les vertus, toutes les qualités qui peuvent embellir une femme, mais le caractère le plus parfait ne met pas à l'abri d'une passion; ce jeune homme est fort joli, fort bien élevé; si elle l'aimoit, je ne trouverois rien de miraculeux à cela.... — Au moins y trouveriez-vous de quoi vous indigner?.... — Le vice seul peut exciter l'indignation; encore même, dans ce cas, un sentiment plus modéré vaudroit-il mieux, et ce seroit le mien. Ainsi, dans la supposition de cet amour, je n'approuverois pas Herminie, mais je n'aurois assurément nulle raison de la mépriser, elle est libre..... — Elle est libre!..... s'écria la duchesse avec emportement, Herminie est libre!..... et le testament, et la volonté de son père, et ses engagemens avec mon fils!.... Il ne faut répondre de rien, dit froidement le baron; car dans ce moment je suis très-étonné. Eh quoi! Madame, vous oubliez qu'Herminie jusqu'ici n'a jamais voulu *s'engager*, et que le testament de son père l'y autorise; que, de plus, la volonté expresse de son père est qu'elle ne *s'engage* qu'après un long examen dont le terme fixé est loin encore, et qu'enfin, en désignant monsieur votre fils, il n'a exprimé qu'un désir

et non une volonté expresse. — Il n'en est pas moins certain que, si Herminie n'épousoit pas mon fils, elle seroit déshonorée aux yeux de tout le monde, même en faisant un mariage convenable...... — Et moi, je pense, Madame, qu'Herminie ne se déshonoreroit point en faisant même un mauvais mariage, si elle s'unissoit à un homme irréprochable dans sa conduite et dans ses moeurs, et d'une condition honnête. — Sont-ce là, Monsieur, les conseils que vous lui donnez? — Je parle seulement de l'indulgence que j'aurois. — Il suffit, cet entretien me donne de grandes lumières, j'en profiterai. — Il est bien flatteur pour moi, Madame, de pouvoir vous éclairer. En disant ces paroles, le baron se leva, fit une profonde révérence et se retira, laissant la duchesse outrée de colère.

Le baron fut sur-le champ trouver Herminie, et lui rendit un compte exact de toute cette conversation. Pendant ce récit, Herminie garda un profond silence, qu'elle ne rompit que quand le baron eut cessé de parler. Le baron la considéroit attentivement, et reprenant la parole: Eh bien! lui dit-il, que pensez-vous des conjectures de la duchesse? A cette question, Herminie rougit, et, après un moment de réflexion: Soyez sûr de deux choses, lui dit-elle: l'une,

que je n'épouserai point le comte d'Olmène, parce que je le méprise; l'autre, que je respecterai toute ma vie les convenances sociales, et que je ne ferai jamais un mariage que les auteurs de mes jours auroient pu désapprouver, si j'avois eu le bonheur de les conserver. Souvenez-vous, Herminie, reprit le baron d'un ton un peu sévère, que les préjugés de rang et de naissance sont respectables, ils ont force de loi, et ils élèvent l'âme. Un législateur qui auroit trouvé le moyen de donner plus de prix à un titre qu'à la richesse, auroit fait une belle chose, et c'est ce qu'a fait la vanité des nobles. Une magnifique généalogie, qui remonte aux temps les plus reculés, n'est rien moins que méprisable, il s'y trouve toujours quelques grands personnages dont on peut justement s'enorgueillir de descendre; et si l'on doit s'honorer d'avoir toujours vécu en bonne compagnie, pourquoi ne s'honoreroit-on pas d'être issu de parens qui, depuis des siècles jusqu'à nous, ont fait la plus brillante partie de ce cercle privilégié? En vérité, dit Herminie, avec un sourire amer et forcé, il n'est pas nécessaire d'employer toute votre éloquence pour me prouver l'utilité d'une opinion qui est aussi la mienne. Soyez tranquille, mon cher baron, mes amis ne rou-

giront jamais de ma conduite. Ces paroles ne *tranquillisèrent* pas tout à fait le baron, mais Herminie changea d'entretien, et il n'osa rien dire de plus sur un sujet qui embarrassoit si visiblement sa jeune amie.

CHAPITRE XX.

La duchesse, furieuse, convint avec la comtesse qu'elle dénonceroit au duc le baron, comme un homme qui corrompoit l'esprit et les principes d'Herminie; mais il falloit attendre, le duc étoit à Fontainebleau, et n'en devoit revenir que sous cinq ou six jours. La duchesse eut toute la journée de l'humeur contre tout le monde, et surtout contre Alphonse, avec lequel elle fut beaucoup plus impertinente que de coutume. Herminie l'en vengea à dîner, en l'invitant de se placer à côté d'elle, ce qu'elle n'avoit jamais fait. La colère suffoquoit la duchesse, elle vouloit la dissimuler à cause des domestiques et de quelques personnes étrangères, mais il lui fut impossible de conserver un maintien raisonnable; elle répondoit à ce qu'on lui disoit avec une invincible distraction, ou avec une brusquerie et une sécheresse cho-

quante; elle saisissoit le moindre prétexte pour gronder ses gens et la pauvre Zoé; son visage enflammé, sa voix aigre et tremblante, causoient un étonnement extrême à tous ceux qui ignoroient le sujet de cette violente agitation, et ce qui achevoit de la mettre hors d'elle-même, étoit la contenance simple et calme d'Alphonse et d'Herminie, qui causoient gaîment ensemble, sans avoir l'air de remarquer ce trouble et ce ressentiment si visible. En rentrant dans le salon, la duchesse auroit fait une scène, sans la comtesse, qui l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre, et qui lui remit un peu la tête, en paroissant partager toute son indignation, et en l'assurant qu'il étoit heureux que les choses fussent poussées à ce point, parce qu'on auroit un meilleur compte à rendre au duc. Laissez-les faire, poursuivit-elle, et soyez sûre que lorsque vous aurez tout conté à M. d'Olmène, cet insolent petit fat sera chassé sans délai. Ce raisonnement calma la duchesse, qui se décida à se contenir jusqu'au retour du duc. En attendant, la comtesse, dans le cours de la journée, laissa entendre en confidence à deux ou trois personnes, que la duchesse avoit les plus fortes raisons de se plaindre d'Herminie, ce qui produisit beaucoup de déclamations sur l'ingrati-

tude de cette jeune personne; car on assuroit, contre toute vérité, que son père, quoique dévot, ayant laissé des affaires fort délabrées, le duc avoit toutes les peines du monde à les mettre en ordre; que cette grande succession, par la prodigue charité du défunt, se trouveroit réduite à une fortune ordinaire, et que, sans les soins du duc, l'héritière eût été totalement ruinée. Comme il est difficile de croire qu'un homme sage, économe, qui avoit passé pour un saint et pour le meilleur des pères, se fût ruiné en faisant l'aumône, on ajoutoit peu de foi à de tels discours; mais les amies de la duchesse, et surtout les femmes envieuses de l'esprit et des agrémens d'Herminie, avoient l'air de croire parfaitement à leur sincérité.

Sur le soir il survint plusieurs visites de Paris et de Fontainebleau, entr'autres la baronne d'Olberg, soeur de la duchesse, et le commandeur de Jarson. Ce commandeur, vieux chevalier de Malte, âgé de soixante-huit ans, étoit un parasite de bonne compagnie, c'est-à-dire, un homme qui alloit constamment chercher son dîner chez les autres, par avarice, et non par nécessité. Comme il n'est pas honteux de faire des dettes et de ne rien payer, quand on ne manque que de bonne volonté et non d'argent,

on peut de même fort noblement aller quêter ses dîners, quand on pourroit en avoir et en donner de très-bons chez soi; seulement la dignité de cette espèce relevée de parasites exige qu'on soit difficile sur la bonne chère, et grand connoisseur en ce genre. Aussi le commandeur avoit-il à cet égard toutes les qualités requises; sa mémoire sur ce point étoit surprenante. Il avoit dans la tête une prodigieuse chronologie de tous les excellens vins de l'univers; il savoit par coeur toutes les bonnes années des vins de Bordeaux, de Bourgogne et de Sillery, qui s'étoient vendus depuis cinquante ans; et lorsqu'il jugeoit un vin précieux, il avoit un air si recueilli, si profond, qu'il captivoit l'attention d'une table entière. Au reste, le commandeur, avec soixante-dix mille livres de rentes, n'ayant aucun état de maison, pouvoit, en plaçant chaque année trente mille francs sur son revenu, paroître dans le monde avec une sorte de magnificence, il avoit de beaux chevaux, une petite loge à l'opéra qu'il prêtoit quelquefois; il jouoit gros jeu au wisk et au trictrac: c'en est assez pour être bien reçu dans les grandes maisons. D'ailleurs, il ramenoit avec obligeance les femmes qui logeoient dans son quartier; il avoit cette politesse méthodique, exacte et minutieuse

qui ne plaît à personne, mais qui donne toujours de la considération à un vieillard, parce qu'on est convenu de l'appeler, dans un homme du grand monde qui a passé soixante ans, des *manières de la vieille cour*, quelque gauche qu'elle puisse être. Enfin le commandeur, pédant et ennuyeux, n'étoit attaché qu'aux formes; il n'avoit d'estime que pour la naissance et pour ceux qui connoissoient parfaitement l'étiquette et tous les usages du monde. Il ne méprisoit que les roturiers, les provinciaux et le mauvais ton. La bienséance étoit pour lui la vertu.

La baronne d'Olberg (soeur de la duchesse), veuve depuis plusieurs années, et sans enfans, étoit une personne douce, sérieuse, sensible, d'une grande dévotion, vivant dans une profonde retraite, dont elle ne sortoit que pour aller chez sa soeur. Les deux soeurs avoient des goûts et des caractères si différens, que l'on s'étonnoit de la constance et de l'intimité de leur liaison. On concevoit bien que l'on ménageoit, en la baronne, une riche succession pour le comte d'Olmène; mais on ne comprenoit pas que la baronne pût se plaire autant dans une maison si bruyante et si mondaine; et d'autant plus que l'on voyoit clairement que la duchesse ne l'aimoit pas, et qu'elle n'avoit aucune confiance en

elle. Herminie et Zoé, toujours traitées par la baronne avec la bonté la plus aimable, avoient pour elle une véritable amitié.

Cependant, au bout de quelques jours, la comtesse de Mersac reçut de Besançon la réponse de la marquise de ***, à ses questions sur Alphonse. On pense bien que la marquise, devenue comme on l'a vu, l'ennemie de Melvil et de Mélanie, ne perdit pas une si bonne occasion de calomnier impunément. La comtesse lut sa lettre avec avidité, et la porta en triomphe à la duchesse. En entrant dans son cabinet, elle ne put contenir sa joie. Je vous apporte de charmantes nouvelles, s'écria-t-elle; ce jeune homme *si bien né*, nous disoit le duc, trompé sans doute par Melvil, ce jeune homme d'une famille *si distinguée dans les colonies*, savez-vous quelle est sa naissance?.... C'est un bâtard. — Un bâtard? — Oui, un bâtard de ce créole, ce Dormeuil qui a eu cet enfant d'une négresse.... Ce dernier embellissement à l'histoire d'Alphonse, échappa sans réflexion à la comtesse, et ne se trouvoit point dans la lettre de la marquise; car, comme Alphonse avoit le plus beau teint du monde, il étoit difficile d'en faire un mulâtre. Aussi la duchesse craignant, d'après ce trait, que toute l'histoire ne fût une fable grossière, reprit

avec humeur: *Une négresse!* cela est impossible.... Eh! non, non, repartit la comtesse, je me trompe, une esclave blanche, une servante.... c'est ce que je voulois dire. Ecoutez, voici le passage de la lettre. A ces mots, elle lut ce qui suit, en appuyant sur toutes les expressions qui devoient satisfaire la haine de la duchesse:

« Ce petit *Dormeuil* dont vous me parlez, » Madame, n'est ni un jeune homme *bien né*, » ni même un *Dormeuil;* c'est tout simplement un bâtard de ce vieux créole, qui n'a » jamais été marié. L'histoire de ces gens-là est » très-plaisante: Premièrement le véritable Dormeuil est venu ici avec sa maîtresse, une fille » assez jolie qu'il a eu l'idée de faire passer pour » sa nièce, ce qui n'a pas pris; personne n'a » voulu voir mademoiselle Mélanie Dormeuil, » malgré la *célébrité* du nom qu'elle usurpe. » Mais sachant qu'elle avoit un voisin jeune et » riche, elle a fait beaucoup d'avances à ce voisin qui étoit M. de Melvil; et ce qui est incroyable, c'est que ce pauvre Melvil est devenu sérieusement amoureux de cette fille. » Pour gagner *l'oncle* prétendu qui aime passionnément la chasse, Melvil a eu *l'équité* » de lui permettre de chasser sur ses terres, et » le vieux Dormeuil a volontiers fermé les yeux

» sur cette intrigue. Mais un beau soir, en rentrant chez lui, il a découvert un autre rival dans » monsieur son fils, qu'il a trouvé dans les bras » de mademoiselle Mélanie. Il a fait éclater toute » la colère d'un père irrité et d'un amant trahi; » cependant, pour conserver les bonnes grâces » de Melvil, il a donné à cette aventure une » tournure très-ingénieuse: il a confié à Melvil, » qu'Alphonse avoit pour Mélanie une passion » *malheureuse* qui le consumoit, et le bon » Melvil, pour arracher ce jeune homme aux » tourmens d'un amour sans espoir, s'est chargé » de l'emmener à Paris et de lui procurer une » place ».

Quelles bassesses! et quel tissu d'horreurs! s'écria la duchesse; cette lettre est un trésor! M. d'Olmène revient demain, quel plaisir j'aurai à lui montrer cet écrit!.... Concevez-vous qu'il ait admis à sa table une telle espèce?... un bâtard sans moeurs..... — Et ajoutez, un imposteur, car il est de moitié dans tous les mensonges qu'on a faits à son sujet... — Le duc sera furieux contre Melvil.... — Melvil, à certains égards, a pu être de bonne foi, mais il s'est conduit en ceci avec une légèreté inexcusable.... — Je veux garder cette lettre, Herminie la verra..... — Quelle leçon pour elle! — Je crois qu'il n'y a

dans sa conduite qu'une sotte coquetterie; mais quand elle en connoîtra l'objet, quelle sera sa confusion! J'avoue que j'aurai un grand plaisir à la voir profondément humiliée. — Elle est avec vous d'une ingratitude et d'une impertinence qui révoltent tout le monde. — Cette lettre me vengera.

CHAPITRE XXI.

Tandis que la duchesse et son amie se promettoient de si doux succès, le baron, depuis deux jours à Fontainebleau, voyoit le duc, et l'instruisoit de la conversation qu'il avoit eue avec la duchesse. Le baron connoissoit parfaitement les prétentions, l'orgueil, le caractère du duc, et son peu d'estime pour sa femme; d'ailleurs, le baron savoit que, dans les tracasseries comme dans les affaires, il y a toujours un grand avantage à parler le premier, surtout quand on s'adresse à des gens d'un esprit très-médiocre; de tels esprits sont communément paresseux, ils n'ont ni la volonté, ni la force de revenir d'une prévention. Le duc écouta avec

assez d'émotion le récit du baron, ce dernier n'eut pas l'air de s'en apercevoir : toutes ces rêveries, poursuivit-il, viennent de madame de Mersac, elles sont sans aucune espèce de fondement, et assurément, si elles en eussent eu le moindre, vous vous en seriez aperçu le premier. Oui, dit le duc, flatté de l'idée qu'on lui montroit de sa pénétration, je crois ce jeune homme incapable d'une telle extravagance, et surtout Herminie.... C'est un commérage de madame de Mersac.... Une fable ridicule, reprit le baron, dont j'étois bien sûr que vous sentiriez toute l'absurdité. Je connois Herminie, elle n'est pas susceptible d'éprouver une passion. — C'est ce que j'ai toujours dit. — Elle n'a point d'amour pour monsieur votre fils, parce que c'est un sentiment qu'elle ne connoîtra jamais. Elle est froide, fière, raisonnable; depuis qu'elle est à la campagne, je ne l'ai pas quittée un moment, et j'ai vu qu'elle ne faisoit pas la moindre attention à ce jeune homme, qui, de son côté, ne songe nullement à elle. Que reproche-t-on donc à Herminie? qu'elle craignoit qu'Alphonse ne gâtât la contredanse, qu'elle vouloit l'empêcher d'en être, et que lorsqu'elle a vu qu'il dansoit bien, et que la contredanse alloit parfaitement, elle n'a plus montré de répugnance à danser

avec lui. Voilà ce que ces dames appellent une preuve d'amour. Elles sont folles, s'écria le duc, et je leur en dirai mon avis. Il résulte de ceci, reprit le baron, que madame de Mersac ayant déjà fait beaucoup de petites indiscrétions et de *chuchotages* sur cette belle découverte, si l'on maltraitoit ce jeune homme, si vous le bannissiez de chez vous, on ne manqueroit pas de dire et de croire dans le monde, que vous avez découvert une intrigue positive et criminelle entre lui et votre nièce..... Soyez tranquille, interrompit le duc, je ne suis pas homme à souffrir de semblables inepties.

Telle fut la tournure ridicule que le baron sut adroitement donner à l'aventure du bal; et c'est ainsi que dans le monde il est souvent nécessaire de servir ses amis. Il faut toujours, pour les bien défendre, un peu d'artifice et de ruse, depuis qu'on a si savamment perfectionné l'art de calomnier et de nuire.

Le duc fut d'autant plus persuadé de tout ce qu'on venoit de lui dire, qu'il avoit effectivement pénétré, avec l'aide de son fils, que le baron aimoit beaucoup plus Herminie qu'il ne le croyoit lui-même, quoique ce fût sans espérance et sans projet; ainsi le duc avoit toute confiance en la surveillance d'un homme d'esprit,

qui, comme proche parent, devoit prendre un vif intérêt à la conduite d'Herminie, et qui d'ailleurs étoit animé par l'amour. Aussi le duc se promit bien de faire la plus sèche réprimande, non à la comtesse, qu'il ménageoit comme une intrigante utile quelquefois, mais à sa femme. D'ailleurs le duc avoit de l'humeur, il n'alloit point à Vienne; un autre venoit d'être nommé ambassadeur, et de la manière la plus inopinée. A la vérité, on donnoit au duc un gouvernement, mais ce foible dédommagement étoit en même temps une retraite. Le duc ne seroit plus employé, il avoit perdu sa faveur; ce coup terrible avoit été préparé et porté avec une discrétion et une promptitude inouïes: combien le duc haïssoit celui qui le supplantoit, mais combien en secret il l'estimoit! Il y avoit eu, dans la conduite de cette intrigue, une finesse de perfidie qui subjuguoit toute son admiration. Un tel sentiment, très-naturel dans un ambitieux, droit rendre à la cour les réconciliations moins difficiles qu'ailleurs: en effet, les courtisans, ennemis et rivaux, après les trahisons mutuelles les plus insignes, se réconcilient quelquefois avec plus de sincérité qu'on ne le croit communément, ils ne se sont jamais méprisés; au contraire, les procédés qui indigneroient le

vulgaire, leur paroissent toujours (quand ils réussissent) des traits de génie.

Cependant le duc, voulant conserver la considération que donne la faveur, se garda bien de paroître mécontent; on ne se plaint hautement de la cour que lorsqu'on se croit nécessaire, et qu'on a la certitude de faire révoquer l'injustice qu'on éprouve, ou d'en obtenir un magnifique dédommagement. Le duc n'avoit aucun espoir de ce genre; ainsi il prit le parti de montrer une extrême satisfaction de ne point aller à Vienne, et d'affecter dans le monde une grande gaîté, réservant toute sa mauvaise humeur pour l'intérieur de sa famille. Il partit de Fontainebleau, et retourna dans sa terre. Aussitôt qu'il fut arrivé, la duchesse s'empressa de le mener dans son cabinet, et là, malgré son air sec et sévère, elle lui conta avec emphase tout ce qui s'étoit passé en son absence. Le duc ne l'interrompit point; mais lorsqu'elle eut cessé de parler, il haussa les épaules, en disant: Tout cela n'a pas le sens commun: j'estime et j'aime ce jeune Alphonse; je suis sûr de lui, ainsi que d'Herminie, et je veux qu'il soit bien traité chez moi... A ces mots, la duchesse, tremblante de colère, resta un moment interdite; mais tout à coup tirant de sa poche la lettre de Besançon: En vérité, dit-elle, votre prévention est

étrange: apprenez que Melvil a été abusé, ou vous a trompé sur ce jeune homme qui n'auroit jamais dû être admis chez vous. Tenez, lisez cette lettre écrite par une femme très-respectable à tous égards, et l'amie de madame de Mersac. En disant ces paroles, elle lui présenta la lettre, en lui indiquant le passage qu'il devoit lire. Le duc prit le papier, et l'on peut juger de l'effet que produisirent ces calomnies sur le père d'Alphonse.... Après avoir lu, il déchira la lettre: Vous pouvez assurer madame de Mersac, dit-il, que cette marquise de ***, sa *respectable amie*, est une infâme calomniatrice; cette lettre ne contient que les plus odieuses absurdités.... Cependant, répondit la duchesse confondue, cette personne doit savoir... Un mot doit vous suffire, interrompit le duc; j'ai les preuves les plus positives de la fausseté de cette indigne dénonciation. Je vous le répète, quoique je n'aille point à Vienne, je veux garder auprès de moi ce jeune homme, du moins jusqu'à ce que je puisse lui procurer une place honorable et convenable à son éducation, à sa naissance..... — Sa naissance!... — Et j'exige, Madame, qu'il soit traité par vous avec les égards que vous devez avoir pour ceux que je protége. Et moi, Monsieur, s'écria la duchesse outrée de fureur, je vous prédis qu'il sé-

duira votre nièce, et qu'il mettra la désunion et le déshonneur dans votre maison. Ces paroles excitèrent une violente querelle dans laquelle on se dit mutuellement les vérités les plus piquantes : le duc finit par imposer silence à sa femme avec tout le despotisme d'un mari impérieux et irrité. Cette scène acheva d'envenimer la haine de la duchesse contre Alphonse, mais néanmoins elle résolut de la dissimuler.

CHAPITRE XXII.

Alphonse ignoroit la plus grande partie de ces tracasseries, et par conséquent Melvil n'en étoit pas instruit ; mais quand l'un et l'autre en eussent appris tout le détail, ils se seroient bien gardés de le mander à Mélanie. Melvil lui rendoit compte des succès d'Alphonse et de sa parfaite conduite. Alphonse, de son côté, écrivoit tous les jours à Mélanie ; il avoit trouvé un plaisir extrême à lui mander qu'il étoit amoureux d'Herminie ; il lui sembloit que ce nouvel attachement le purifioit aux yeux de Mélanie, et lui donnoit le droit de lui parler sans contrainte de sa tendresse filiale, le premier sentiment de son coeur. Il ajoutoit

que, comme il aimoit Herminie sans aucune espérance, sa raison réprimeroit toujours cette inclination, et que jamais l'aveu ne lui en échapperoit. D'après ces lettres, Mélanie ne vit pas sans inquiétude qu'Alphonse se trouvoit le rival de son frère; elle écrivit à ce sujet à Melvil qui la rassura, en lui mandant que ce sentiment étoit plutôt une tendre estime que de l'amour, et qu'Alphonse avoit trop de probité, qu'il respectoit trop les droits de l'hospitalité, non-seulement pour oser le laisser voir, mais pour s'y livrer en secret. „Croyez même, ajoutoit-il, qu'il „s'est plu à vous exagérer ce penchant, pour „vous ôter le souvenir terrible de sa *première* „*passion.* Soyez tranquille, il est vertueux, il „est sage, il est même austère; il conservera, „n'en doutez pas, tous les principes qu'une ins„titutrice si chère a gravés ineffaçablement dans „son âme.“

Ces assurances données par un ami parfait, rendirent à Mélanie toute sa tranquillité. Elle n'existoit que pour Alphonse, et son absence ne la rendoit point malheureuse. Les grands attachemens causent sans doute les peines les plus amères et les plus déchirantes que l'on puisse éprouver dans cette vie, et néanmoins ils mettent à l'abri d'une infinité de petits chagrins in-

séparables des amitiés communes. Alors, du moins, on n'est plus tourmenté par l'égoïsme, et par les dépits de l'amour-propre. On n'a qu'un seul intérêt, celui de ce qu'on aime; qu'un seul bonheur, celui de le savoir heureux.

Cependant le duc et la duchesse étant retournés à Paris, Alphonse, voyant l'affaire de Vienne manquée, pensa qu'il devoit quitter le duc; car sa fierté ne supportoit pas l'idée de rester chez lui comme son secrétaire: mais Melvil, pensant comme lui, avoit eu à ce sujet une explication avec le duc. Ce dernier parla d'Alphonse avec beaucoup d'amitié; il dit qu'il vouloit le garder chez lui jusqu'à ce qu'il lui eût trouvé une bonne place qui le fît entrer dans la carrière de la fortune. Le duc répéta les mêmes choses à Alphonse, en présence de sa famille rassemblée. Il ajouta obligeamment qu'il le prioit en attendant de rester avec lui *comme ami,* parce qu'il lui étoit aussi utile qu'agréable. Alphonse en effet, par son intelligence, son esprit et la facilité de son travail, s'étoit rendu fort nécessaire au duc, qui avoit la manie des mémoires. Il avoit depuis très-long-temps l'habitude d'en présenter aux ministres sept ou huit tous les ans, tantôt politiques, tantôt militaires. Ces écrits lui prenoient un temps pro-

digieux, car il ne travailloit qu'à force de *brouillons*; ses manuscrits étoient remplis de ratures et de renvois comme ceux de tous les gens qui travaillent non-seulement sans facilité, mais sans méthode, sans plan et sans imagination. Peu de copistes avoient assez d'intelligence pour débrouiller un tel fatras. Au reste, les personnes qui n'ont que des vues communes, ne choquant point en général les idées des autres, passent toujours pour avoir de la raison et un grand sens. Aussi le duc jouissoit-il de cette réputation. C'est un des avantages de la médiocrité, elle a presque toujours un faux air de sagesse.

Alphonse, en se décidant à rester encore quelque temps chez le duc, prit aussi la résolution de sortir tous les jours après son travail du matin. Repoussé par l'inimitié de la duchesse, par la sécheresse dédaigneuse du comte, et par la froideur vindicative de l'abbé, il n'étoit en même temps que trop attiré par la grâce et la sensibilité d'Herminie; mais c'étoit une raison de plus pour lui de s'éloigner d'elle. Durant tout l'hiver, il ne parut que deux ou trois fois chez la duchesse; il passoit toutes ses journées avec Melvil. Quoique la société où le menoit Melvil fût l'une des plus brillantes de Paris, Alphonse n'y trou-

voit aucun charme. Quand on a le coeur vivement occupé, on ne se plaît dans un salon, que lorsqu'on y rencontre l'objet qu'on aime, ou qu'on a l'espoir de le voir arriver chaque fois que les portes s'entr'ouvrent, ou qu'on entend arrêter une voiture. Rien dans la société, aux yeux d'Alphonse, ne paroissoit comparable à Herminie, et rien dans l'univers entier ne pouvoit auprès de lui remplacer Mélanie, ou le consoler de son absence. Néanmoins il plaisoit généralement, et surtout aux femmes: de l'indifférence avec de l'esprit, et des manières douces, ont pour elles un attrait piquant; le moyen le plus sûr de les attirer, c'est d'avoir l'air de rendre justice à leurs agrémens, sans les rechercher et sans montrer la prétention de leur plaire.

La conduite irréprochable et si réservée d'Alphonse acheva de déjouer tous les efforts de la duchesse et de la comtesse pour lui nuire. Le duc en triomphoit pour l'honneur de sa pénétration; Herminie, au fond de l'âme, trouvoit cette conduite un peu trop parfaite: elle ne voyoit plus du tout Alphonse, mais elle entendoit parler de lui avec éloge par les personnes qui le rencontroient dans le monde, et c'étoit un dédommagement. La comtesse qui avoit con-

fié à plusieurs personnes, entr'autres à son ami intime le commandeur de Jarson, que ce jeune Alphonse *avoit l'insolence* d'être amoureux d'Herminie, étoit traitée de visionnaire; mais, par dépit et par obstination, elle soutenoit toujours qu'elle ne s'étoit point trompée. Elle ajoutoit qu'Alphonse ne se conduisoit avec tant de retenue, que parce qu'il étoit d'accord avec Herminie; et elle ne craignoit point de prédire que l'on verroit tôt ou tard éclater cette intrigue. L'hiver se passa de la sorte; Melvis pressoit sans cesse le duc de s'occuper du sort d'Alphonse, et lui indiquoit même les démarches qu'il devoit faire. Le duc qui n'avoit d'activité que pour ses propres intérêts, promettoit et ne tenoit rien. Cependant, au commencement du printemps, il présenta Alphonse au ministre des affaires étrangères, en lui demandant une place qui devoit être vacante sous huit ou neuf mois, Le ministre la promit, et Alphonse et Melvil y comptèrent.

Sur la fin du mois de mai, Melvil emmena Alphonse à la campagne et l'y garda six semaines. Au bout de ce temps, Alphonse, rappelé vivement par le duc, se disposa à l'aller rejoindre dans son château.

CHAPITRE XXIII.

La veille du jour de l'arrivée d'Alphonse, il y eut dans le château une grande agitation : le duc, après le dîner, emmena Herminie dans son cabinet ; et après quelque préambule, il lui parla de son mariage avec son fils, en observant que le temps indiqué par le testament du père d'Herminie étoit presqu'écoulé; le duc ajouta d'un ton solennel qu'il falloit enfin terminer cette importante affaire, et en fixer l'époque au commencement de l'hiver prochain. Après ce discours, le duc attendit une réponse ; mais Herminie gardant toujours le silence : Pourquoi, ma nièce, dit-il, paroissez-vous interdite ? Je n'éprouve aucun embarras, reprit Herminie. — Eh bien ! répondez donc. — Avant tout, mon oncle, il est nécessaire que je connoisse au juste l'état de ma fortune. Je suis certaine qu'en vous en confiant l'administration, mon père ne pouvoit la déposer en de plus dignes mains. Mais vous m'avez toujours dit que mon père avoit laissé des affaires fort dérangées, et que ses biens ne se trouvoient pas à beaucoup près aussi considérables qu'on le supposoit, et voilà ce que je veux connoître avec précision: avant de songer à me

marier, je veux savoir si celui que je choisirai trouvera de grands avantages en s'unissant à moi, ou s'il pourroit prétendre à un meilleur parti. Dans un tel lien, il est bon de savoir ce qu'on se doit l'un à l'autre.

Ces paroles suprirent étrangement le duc, et lui déplurent davantage encore. Il étoit hors d'état, sans mettre un désordre affreux dans ses affaires, de rendre un compte exact d'une succession qu'il avoit regardée comme la sienne, et qu'il s'étoit flatté, dès la première année de la mort de son frère, de fondre dans sa fortune, sous deux ans, par le mariage de son fils. Cependant il dissimula son trouble et son mécontentement; et regardant fixement Herminie: Une telle idée, lui dit-il, n'est point de vous; elle vous a été inspirée, je suis sûr qu'un moment de réflexion vous fera sentir combien elle est peu convenable. Je vous promets de vous garder le secret sur une proposition si ridicule, qui vous donneroit aux yeux du monde toutes les apparences de la plus inconcevable ingratitude. Non, mon oncle, reprit Herminie, je suis remplie de respect pour vous; mais je suis d'âge à me mêler de mes affaires, et je persisterai certainement à vouloir les connoître. D'ailleurs, je vous avoue que je n'ai pas cru vous demander

une chose extraordinaire; car je pensois que de vous-même vous auriez le projet, avant de rien conclure, de me donner toutes les lumières que je désire acquérir. Eh bien! Mademoiselle, dit le duc avec un sourire amer: Je vous *rendrai mes comptes.*

Le duc se flattoit qu'Herminie se contenteroit du compte que lui rendroient ses gens d'affaires, et qu'elle y croiroit sans un grand examen. Mais, le jour même, il fut tiré d'erreur par le baron, qui lui dit qu'Herminie l'avoit chargé de vérifier ces comptes, parce que, quoiqu'elle eût toute confiance en son oncle, elle n'en avoit aucune en son intendant et en ses gens d'affaires. Le duc vit alors qu'Herminie étoit décidée à ne point épouser son cousin, et à recouvrer sa fortune. Il n'attribua qu'aux conseils du baron ces résolutions si funestes pour lui; il se persuada que le baron n'avoit profité de son ascendant sur elle, que pour l'engager à l'épouser. Ce n'étoit pas le premier exemple qu'une jeune personne se laissât séduire par un homme de cet âge: d'ailleurs le baron étoit riche, il avoit un beau nom, ce mariage de raison étoit convenable à tous égards. Néanmoins le duc imagina qu'en gagnant un peu de temps, il pourroit rompre cette intrigue, puisqu'il étoit impossible que

sa nièce eût de l'amour pour le baron. Il résolut de dissimuler ses soupçons et sa colère, de montrer au contraire de la confiance, de la générosité, et une parfaite sécurité sur le mariage, objet de tous ses voeux, et en même temps de consulter ses gens d'affaires sur la manière d'embrouiller les comptes, de manière à se mettre à l'abri de toute importune chicane. C'est un art si connu et perfectionné depuis si long-temps, qu'un homme de mauvaise foi a bien le droit d'en tout espérer. Le duc garda un profond secret sur tout ce qui venoit de se passer, et la duchesse n'en eut pas la moindre connoissance.

La jeune Zoé, dans cette même journée, éprouva un grand chagrin; la duchesse lui annonça que l'on avoit arrangé un mariage pour elle avec un homme riche, jeune encore, et qui avoit une place honorable et lucrative: mais, à cette proposition, Zoé montra autant de douleur que de surprise. La duchesse ne vit dans ces démonstrations que de l'enfantillage, et elle la renvoya sèchement, en lui disant que, lorsqu'elle réfléchiroit aux avantages de cette alliance, elle n'éprouveroit que de la reconnoissance et de la joie. Zoé fut déposer ses peines dans le sein d'Herminie qui l'écouta avec émotion et attendrissement. Ma chère Zoé, dit Herminie,

achevez de m'ouvrir votre coeur: ce mariage en effet seroit avantageux; pourquoi donc vous afflige-t-il autant? A cette question Zoé rougit, elle voulut répondre, la parole expira sur ses lèvres tremblantes, et ses pleurs redoublèrent. Votre jeune coeur a-t-il déjà fait un choix? poursuivit Herminie. Hélas! oui, et sans espérance! répondit Zoé. *Sans espérance!* repeit Herminie en soupirant; que vous devez souffrir et que je vous plains!.... A ces mots elle s'arrêta, et ses larmes coulèrent.... Au bout de quelques minutes, reprenant la parole: J'avois déjà deviné votre secret, dit-elle, mais je vous sais gré de me l'avoir confié; vous ne vous en repentirez pas. Quoi! dit Zoé, vous saviez que c'est *lui* que j'aime? Oui, répondit Herminie en souriant; j'avois sans efforts, comme sans surprise, pénétré vos sentimens pour Alphonse...... Ma chère Zoé, remettez vos intérêts entre mes mains; on ne veut vous marier que dans cinq ou six mois, je romprai ce mariage. En attendant, ne faites nul éclat, aucun refus positif, mais aucune promesse, et gardez bien votre secret. Pour toute réponse, Zoé consolée jeta ses deux bras autour du cou d'Herminie, et lui prodigua les plus tendres caresses.

Alphonse arriva: Herminie, en le revoyant,

éprouva une émotion qui n'échappa point à la duchesse; toute la soirée, elle fut plus animée que de coutume, et montra plus de bienveillance à tous ceux qu'elle aimoit. Elle fut contente de tout le monde: elle rioit naturellement, souvent sans comprendre, et même sans écouter ce qu'on disoit; elle avoit besoin de prétextes, et elle les saisissoit tous pour autoriser une surabondance de bonne humeur et de gaité. Alphonse ne s'approcha d'elle qu'un instant; mais, contre sa coutume, il lui fut impossible de s'arracher du salon, il y resta jusqu'à l'heure où la duchesse se retira dans son appartement.

Quels amans ne sont pas imprudens après une longue absence? Alphonse et Herminie le furent tellement les jours suivans, que tout le monde le remarqua, et surtout les personnes prévenues en secret par la comtesse, entr'autres le commandeur, qui ne concevoit pas qu'un jeune homme sans naissance et sans fortune fût aimé d'une riche héritière, et qu'il eût l'audace d'en être amoureux. Le commandeur n'admettoit qu'un motif raisonnable de confiance, celui qui se fonde sur la possibilité d'avoir une bonne maison et de donner d'excellens dîners: c'étoit là pour lui la meilleure excuse d'une grande témérité. Il avoit un respect de principes

pour la naissance, mais il en avoit un de sentiment pour la richesse; il étoit rempli d'estime et de déférence pour les grands seigneurs, tandis que l'inclination et la sympathie l'entraînoient vers tous les financiers millionnaires. En découvrant le penchant mutuel d'Alphonse et d'Herminie, il fut donc aussi surpris que scandalisé. Il se creusoit en vain la tête pour deviner comment ce petit provincial avoit pu charmer Herminie; la comtesse avoit beau lui dire qu'il plaisoit parce qu'il étoit jeune, aimable et joli, le commandeur répétoit toujours: Cela est inconcevable! cela est inouï!

La duchesse se couchoit de bonne heure, et la comtesse qui aimoit à veiller, rentroit dans sa chambre avec le commandeur, et causoit ou plutôt s'amusoit à médire jusqu'à deux ou trois heures du matin. On admit à ces entretiens deux personnes nouvellement arrivées, la vicomtesse de Nelmur et le chevalier de Normin. La vicomtesse, jeune encore et d'une jolie figure, quoiqu'un peu passée, avoit cette espèce de grâce qui tient plus aux manières qu'à l'esprit, et qui passe toujours avec la jeunesse: personne ne se mettoit avec plus de recherche et d'élégance; aussi avoit-elle un souverain mépris pour toutes les femmes qui n'étoient pas coiffées par Léonard;

et dont les robes n'étoient pas garnies par mademoiselle Bertin. L'on ne pouvoit la tromper à cet égard ; un coup d'oeil lui suffisoit pour juger la parure d'une femme, et ce coup d'oeil exprimoit le plus froid dédain, quand il ne découvroit qu'une économique simplicité : au reste, elle avoit bien quelque raison d'attacher tant de prix à la magnificence extérieure ; car, dans le monde, celles qui s'en piquent jouissent de deux avantages, elles sont enviées et traitées avec plus de politesse et de considération, surtout par les autres femmes, et même par les plus modestes et les plus sages. La vicomtesse avoit dans son langage ce mélange de pruderie et de légèreté, qui presque toujours décèle une femme galante, tantôt emportée par l'habitude, et tantôt craignant qu'on ne manque au respect qu'elle veut encore qu'on lui montre en public. Une femme sensible rétracte quelquefois, avec un art délicat, un mot trop tendre qui lui échappe ; une femme sans moeurs se repent en vain d'un mot trop libre, elle ne sait plus donner à la décence un ton aimable et naturel. La vicomtesse, avec une extrême malignité, avoit à cet égard une finesse dont les bonnes gens sont la dupe. Souvent elle paroissoit ignorer, ou même elle contestoit l'histoire la plus avérée et qu'elle savoit le mieux, afin

de la faire conter avec tous ses détails. D'autres fois elle avoit l'air, sur un mot très-innocent, d'entendre une malice, ce qui amenoit une explication qui apprenoit toujours une anecdote scandaleuse dont elle instruisoit celui qu'elle avoit accusé d'y faire allusion. Avec cette petite ruse on n'est pas obligé de médire crûment, et de conter sans à propos et de gaîté de coeur un trait malin. Cet art ingénieux de déchirer et de calomnier ceux qu'on n'aime pas, se conservera éternellement. La chute des trônes et les révolutions des empires ne l'anéantiroient pas; il subsistera toujours dans la bonne compagnie de tous les temps.

Le chevalier de Normin n'étoit pas méchant; curieux et désoeuvré, il ne faisoit point de tracasseries, mais il en aimoit le récit: tout ce qui fournissoit à la conversation l'amusoit. Une paresse invincible, une ignorance volontaire le préservoient de toute ambition, et même de la prétention de plaire, quoiqu'il eût de l'esprit, et souvent des saillies heureuses. Il avoit besoin d'être excité, il ne produisoit rien de lui-même; incapable de s'occuper et de réfléchir, la solitude étoit pour lui le néant. Il ne faisoit ombrage à personne, il étoit généralement aimé. Les gens dont la tête est aussi vide prennent part avec un

air d'intérêt à tout ce qui occupe dans la société; rien ne les distrait des bagatelles, la nouvelle du jour est un évènement dans leur vie. D'ailleurs, le chevalier s'oublioit volontiers en causant, et souvent sans aucun plaisir; ce qui lui coûtoit le plus au monde, étoit de s'arracher d'un bon fauteuil, d'où l'on pouvoit entendre l'entretien, non d'un cercle où l'on est en représentation, mais de quelques personnes qui n'imposent ni gêne, ni cérémonial.

L'arrivée de ces deux personnes enchanta la comtesse, c'étoit une bonne recrue pour ses veillées particulières. Ce soir-là, le petit comité n'eut pas lieu, parce que la vicomtesse voulut danser, ce qui fit veiller plus tard que de coutume. Le comte d'Olmène, très-occupé d'une nouvelle conquête, étoit à Paris; il avoit eu, l'année précédente, une fantaisie pour la vicomtesse; cette intrigue qui dura peu, finit mal; la vicomtesse rompit brusquement; le comte n'en fut nullement affligé, mais la rupture se fit d'une manière qui blessa son amour-propre, et c'est ce qu'il ne pardonnoit jamais. La vicomtesse avoit déjà vu plusieurs fois Alphonse, elle le trouvoit charmant; et comme elle devoit passer trois semaines avec lui à la campagne,

elle forma quelques projets vagues, dont on verra le succès.

Le lendemain la comtesse, à onze heures du soir, emmena chez elle la vicomtesse, le commandeur et le chevalier. On s'enferma dans sa chambre; le chevalier s'y établit sur un énorme canapé, il s'entoura d'oreillers, comme pour y passer la nuit entière, se préparant à écouter comme on se dispose à dormir. La vicomtesse entama la conversation, en se récriant sur le bonheur de quitter un grand cercle pour se trouver environné d'un petit nombre d'amis avec lesquels on *peut penser tout haut*. Cette phrase, si souvent répétée par les gens qui ont le moins d'envie que l'on pénètre leurs pensées, n'est au fond qu'une adroite préparation pour dire sans scrupule beaucoup de méchancetés; let mot *entre nous* est aussi d'un grand secours dans ces occasions, il autorise toutes les conjectures hasardées, tous les rapports malins, et même les calomnies les plus grossières. La vicomtesse épuisa tous les lieux communs sur l'amitié, la liberté et le charme d'une confiance intime; pendant ce temps, le chevalier, enfoncé dans ses coussins, ne prit aucune part à la conversation; mais tout à coup, la vicomtesse quittant le ton sentimental, et s'adressant à son amie:

A propos, dit-elle, apprenez-moi donc ce qui se passe ici; j'arrive, je ne sais rien, mais il me semble qu'il y a d'étonnans changemens; l'indifférente Herminie me paroît bien sémillante, ce jeune Alphonse a une tournure très-remarquable, et la duchesse a bien de l'humeur: qu'est-ce que tout cela signifie? A ces questions, le chevalier se réveilla pour écouter les réponses. Le commandeur, en homme instruit, et indigné, haussa les épaules, et la comtesse se mit à rire: En effet, dit-elle, il *se passe ici* d'étranges choses, je vous en avois déjà parlé cet hiver..... — Oui, dit la vicomtesse avec indolence, mais tout cela est sorti de ma tête..... Eh bien! reprit la comtesse, *le fait* est confirmé, avéré. — Réellement? — Oh! ce n'est plus un mystère..... Mais quoi donc, quoi donc! interrompit le chevalier tout à fait ranimé; je vous déclare, mesdames, que je veux tout savoir, et que je ne suis pas venu pour deviner des énigmes. Eh! mon dieu! chevalier, s'écria la vicomtesse, qui pourroit se défier de vous, qui ne connoît pas la sûreté de votre caractère? Oui, oui, dit la comtesse, on peut tout dire devant lui. — Eh bien? — Eh bien! Alphonse a tourné cette tête si froide...... — Herminie aime ce jeune homme? — Une passion la plus

violente, la plus romanesque, la plus extravagante..... — *Romanesque!*.... reprit la vicomtesse en riant, mais pas trop; si ce qu'on dit est vrai, les *rigueurs* n'ont pas été tout à fait aussi prolongées qu'elles le sont dans les romans..... — Il est vrai qu'il n'y auroit pas de quoi former un volume...... — Et le mariage, et la nôce? On dit, dans le monde, que le comte d'Olmène épouse Herminie cet hiver. Pourquoi pas? répondit la vicomtesse, qu'est-ce que cet amour a de commun avec le désir de faire un grand établissement? — Fort bien. Mais je vous prédis qu'Herminie ne voudra pas l'épouser. Ah! par exemple, s'écria le commandeur, ceci seroit trop fort, vous la supposez donc folle à mettre aux Petites-Maisons?..... — Je ne *suppose* rien. Je vous dirai plus, mais bien entre nous..... (Ici, tout le monde fit un mouvement pour se rapprocher de la comtesse.) C'est que je suis fondée à croire qu'il y a une promesse de mariage faite par Herminie..... — Allons donc, quel conte!..... — Je vous étonnerois donc bien, si j'ajoutois qu'au fond de l'âme je suis persuadée qu'ils sont mariés en secret. A ces mots, le commandeur, hors de lui, fit la plus bruyante exclamation, et se levant en pied: Mais à quoi pense donc madame d'Olmène? dit-il; elle a l'air

de voir cette intrigue, et elle se tait..... — Elle y est forcée, le duc ne veut rien croire. Sa sécurité à cet égard est incompréhensible. *Entre nous*, dit la vicomtesse, il est bien bête, avec son air capable et son ton tranchant? Je ne suis pas de cet avis, reprit le commandeur, il a de la dignité, de la représentation, personne ne fait mieux les honneurs d'une grande maison..... Et ne fait meilleure chère, ajouta en souriant le chevalier; mais revenons à nos amans, ils sont mariés!... — Oh! quoi qu'en dise la comtesse, *pas tout à fait*, je crois..... — Quel âge a ce jeune homme? — Près de dix-neuf ans. — Un enfant! — A peine arrivé du fond d'une province! voilà bien un choix de prude. — Est-il bien amoureux, bien passionné? — Point du tout. Il trouve fort simple que la plus riche héritière de la cour se jette à sa tête et le préfère au comte d'Olmène. Apparemment que ces évènemens-là sont communs en Franche-Comté. — Herminie ne fera jamais de passion, sa figure est si médiocre! — Elle a un visage fort agréable..... — Nulle régularité..... — Mais tant de fraîcheur et de grâce, et une si belle tournure!.... Je n'en reviens pas, avec cet air raisonnable, une mauvaise tête!..... et se prendre de passion pour un jeune homme de dix-huit ans! — Un écolier!.....

A ces mots, le chevalier se mit à chanter la chanson à la mode: *l'Amour est un enfant trompeur*..... et la vicomtesse acheva le couplet en duo avec lui. Ensuite, prenant un air sérieux: Au vrai, dit-elle, toute cette ridicule aventure est fort affligeante, quel bruit cela va faire dans le monde! le comte d'Olmène supplanté d'une manière si choquante! cette jeune personne déshonorée..... Déshonorée! reprit le chevalier, pourquoi donc, c'est une folie, et voilà tout!..., — Mais savez-vous que ce jeune homme est un bâtard? — L'amour lui-même en est un. — Plaisanterie à part, reprit la vicomtesse, cette histoire est affreuse. Assurément, dit la comtesse, et l'ingratitude d'Herminie et de ce jeune homme a quelque chose de si monstrueux! L'un, protégé par le duc, admis chez lui; l'autre, ayant trouvé, dans son oncle, un tuteur, un second père, un bienfaiteur..... — *C'est le sort d'un tuteur d'être persécuté!*.... — Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il sera fort difficile de prendre dans le monde le parti de M. et madame d'Olmène, leur imprudence et leur aveuglement n'ont point d'excuses; ils ont beaucoup d'ennemis, on les couvrira de ridicules..... — Ils sauront bien se défendre. — C'est-à-dire, qu'ils sont accoutumés à ce genre de combat? Ah!

chevalier, c'est méchant, ce que vous venez de dire là! — La malice ne seroit-elle pas dans l'interprétation? — Point du tout. J'ai toujours aimé madame d'Olmène, la comtesse le sait, et je ne dis pas cela pour me vanter d'une grande solidité de sentiment, car elle change et varie tellement de caractère, qu'il faut une extrême légèreté pour l'aimer constamment.

Cette touchante protestation d'amitié excita un éclat de rire général, et la vicomtesse, s'adressant à la comtesse: Mon coeur, dit-elle, qu'est-ce qu'elle est à présent, dévote, bel esprit, mélancolique, romanesque, quoi?.... — Mais.... elle est *bonne ménagère*, s'occupant de sa maison, comptant avec son maître d'hôtel, faisant de la tapisserie pour meubler son château..... — *Filant le lin?* — Non, mais cela revient au même; car, lorsqu'elle est à son métier, elle croit être la femme forte de Salomon.

On s'égaya encore un moment aux dépens de la duchesse; ensuite, le chevalier revenant aux questions: Et quel rôle, dit-il, joue au milieu de tout cela, le guide, le conseil, l'oracle d'Herminie, le sage baron de Jussy? — Avec tout son esprit, le rôle d'un sot. Il est jaloux, il est trompé; enfin c'est un amant parfait, il croit ce qu'on lui dit, et non ce qu'il voit..... — Mais

ses visions le tourmentent? — Oui, voilà l'état des choses. — Ne seroit-ce pas un bon sujet de comédie? *une pupille* qui trompe à la fois un oncle, une tante, un prétendu, un vieil amant..... — Tout cela, jeux d'enfant, pour une femme..... Comme le chevalier disoit ces mots, les deux bougies expirantes s'enfoncèrent tout à coup dans leurs bobèches, et l'on s'aperçut qu'il faisoit grand jour. Ah! bon dieu! s'écria la vicomtesse, comme on s'oublie, quand on cause à coeur ouvert; séparons-nous, il est quatre heures..... Non, dit le chevalier, en se renversant sur ses oreillers, il y auroit maintenant de la lâcheté à s'aller coucher, attendons ici le déjeûner.

On n'accepta point cette proposition, mais on eut beaucoup de peine à tirer le chevalier de la place où il se trouvoit si bien. Enfin, on l'entraîna, et chacun fut se mettre au lit.

CHAPITRE XXIV.

Lorsqu'au moment du dîner, tout le monde fut réuni dans le salon, la vicomtesse, avec cet art si connu des coquettes, n'eut pas l'air de s'occuper d'Alphonse, mais elle trouva le moyen

de l'occuper toujours d'elle; après le dîner, à l'heure de la promenade, lorsque les calèches furent prêtes, la vicomtesse déclara qu'elle monteroit à cheval avec le chevalier, dit-elle, mais elle savoit qu'Alphonse y monteroit aussi; et la politesse obligeoit ce dernier à la suivre ainsi que le chevalier, d'autant plus que lorsqu'elle fut à cheval, elle dit à tous les deux: Je connois tous ces environs, laissez-moi passer devant, je vous guiderai. Mais, dit le chevalier en riant, j'ai peur que vous ne nous meniez trop loin. Voilà un mot de caractère, reprit la vicomtesse, on y reconnoît toute votre paresse. En parlant ainsi du ton le plus gai, et avec cet air étourdi et léger qui cache si bien un dessein secret, elle poussa son cheval au grand galop, et ses deux écuyers la suivirent. Alphonse soupira en retournant la tête, il n'apercevoit plus que dans le lointain la calèche d'Herminie, il la perdit bientôt entièrement de vue; la vicomtesse se jeta dans un bois, malgré les représentations du chevalier, qui lui crioit que ce n'étoit pas là le chemin, et qu'on ne rencontreroit plus les calèches. C'étoit bien ce que vouloit la vicomtesse, qui continua de galoper avec une extrême rapidité. Ne pouvant plus voir Herminie, Alphonse porta ses regards et les fixa sur la vicomtesse, il la

trouvoit charmante, et elle l'étoit véritablement à cheval. Alphonse avoit remarqué qu'Herminie ne l'aimoit pas, mais il soupçonnoit que, pour cette fois, Herminie ne jugeoit pas avec sa justesse ordinaire. La vicomtesse, qu'il croyoit beaucoup plus jeune qu'elle ne l'étoit en effet, lui paroissoit être la personne du monde la plus dépourvue de coquetterie; il lui trouvoit une gaîté enfantine et piquante, et autant de naturel et de naïveté que de grâce. Et voilà comme on juge à dix-huit ans, et même avec beaucoup d'esprit.

Au bout d'une heure, on sortit du bois; le jour commençoit à baisser. On n'étoit suivi que par un postillon du chevalier, qui ne connoissoit pas le pays. On se trouvoit dans une vaste plaine. J'espère, dit la vicomtesse, que nous sommes tout à fait perdus! J'en suis charmée, poursuivit-elle, en regardant Alphonse, si M. Dormeuil n'est pas fâché contre moi. Alphonse répondit avec grâce; la vicomtesse mit son cheval au pas; la conversation s'engagea; la vicomtesse dit mille folies, mais toutes du genre le plus innocent et le plus ingénu. Le chevalier se plaignant de sa mauvaise tête, qui les forceroit peut-être à souper avec l'herbe des champs et à passer la nuit au pied d'un arbre: Oui, dit la vicomtesse, j'ai une

très-mauvaise tête, mais seulement quand je monte à cheval, et voilà les choses qui font dire du mal de moi: je sens qu'il seroit temps de se corriger de l'étourderie et de l'enfantillage! Elle dit ces paroles d'un ton si naïf, qu'Alphonse en fut attendri. Le chevalier sourit: Je fais des voeux, dit-il, pour votre prompte conversion, parce qu'elle pourroit nous ramener au château, et nous rendre ce soir un excellent souper et un bon lit. Non, non, s'écria la vicomtesse, je ne me jetterai dans la réforme que demain. En disant ces mots, elle se remit au galop. Alphonse rioit, mais le chevalier tomba dans la tristesse; car les promenades qui dégénéroient en courses fatigantes n'étoient nullement de son goût. Il aperçut de loin un paysan; il ordonna à son postillon d'aller lui demander le chemin du château que le paysan indiqua avec détail, en disant qu'on en étoit à trois lieues. La vicomtesse se désoloit d'y retourner sans avoir eu d'*avéntures*, ou fait une rencontre extraordinaire. Allons, dit-elle en soupirant, prenons la bonne route; cela est bien froid!.... Vous trouvez? reprit le chevalier, cela m'étonne. — Pourquoi? — C'est que la nouveauté a toujours quelque chose d'agréable. La vicomtesse, en présence d'Alphonse, se garda bien d'avoir l'air de sentir combien ce trait étoit

piquant; elle parut ne l'appliquer qu'aux folies de la soirée, et elle convint gaîment qu'elle méritoit cette épigramme.

Il étoit près de neuf heures du soir: au bout d'un quart d'heure, le ciel tout à coup se couvrit de nuages, et il survint une grosse pluie qui força de se réfugier dans une chaumière. On y trouva une jeune paysanne entourée de trois jolis petits enfans qui, en chemise et à genoux, achevoient de dire tout haut leurs prières avant de s'aller coucher. Ce tableau parut intéresser vivement la vicomtesse. *L'usage du monde* du dix-huitième siècle apprenoit parfaitement tout ce qu'on peut dire de touchant dans les occasions de ce genre. La vicomtesse caressa beaucoup les enfans, elle dit des choses charmantes sur le bonheur de la vie obscure et champêtre. Le chevalier bâilloit pendant ces dissertations, dont il savoit par coeur toutes les phrases. Mais Alphonse s'étonnoit qu'une personne, en apparence si légère, eût une sensibilité si profonde.

La vicomtesse se passionna tellement pour la jeune fermière, qu'elle lui promit de revenir le lendemain matin, à huit heures, déjeûner avec de la crême dans sa chaumière. Le chevalier, d'assez mauvaise grâce, et Alphonse, de très-bon coeur, prirent l'engagement d'être de la par-

tie. Quand la pluie fut appaisée, on se remit en route: il étoit neuf heures trois quarts, et l'on n'arriva qu'à dix et demie au château. La vicomtesse, avec des habits mouillés, des cheveux défrisés et tombant sur ses épaules, entra sans nul embarras dans le salon; elle savoit que ce désordre alloit bien à sa figure. On l'attendoit pour souper, et la duchesse, toujours attentive à tous les mouvemens d'Herminie, avoit très-bien remarqué en elle plusieurs mouvemens d'impatience, d'inquiétude et d'humeur. D'ailleurs, la comtesse étoit là pour fortifier ses soupçons, et pour l'aider dans son espionnage: on pensa qu'outre l'inquiétude causée par ce retard, la vicomtesse donnoit une jalousie qu'on se promit de porter au comble. La vicomtesse fut reçue à bras ouverts; tout ce qu'elle conta fut trouvé charmant: on se récria sur sa grâce, sa gentillesse, sa gaîté; on ne parut occupé que d'elle: on fit allumer un fagot pour sécher ses habits; car on la trouvoit si jolie avec ce vêtement, qu'on ne voulut pas lui permettre d'en aller changer. Quand les femmes, par quelqu'intérêt particulier, veulent faire valoir une d'entr'elles, il faut convenir qu'elles s'y entendent beaucoup mieux que ne le pourroient faire la galanterie ou l'amour; elles ont le secret des louanges qui leur plaisent,

et ces éloges dans leur bouche n'ont rien de suspect.

La vicomtesse n'oublia pas, dans ses récits, de parler de la chaumière et de la partie du lendemain matin. A table, elle se plaça entre le chevalier et Alphonse. Elle fut, à souper, vive, aimable et brillante, comme l'est toujours une coquette, quand tout le monde s'occupe d'elle, et qu'elle croit en même temps désespérer une rivale. Le chevalier, en retrouvant du repos, de la conversation et un bon souper, avoit repris toute sa bonne humeur; il entrevoyoit les desseins de la vicomtesse, et il les seconda de son mieux.

Alphonse, séduit par les succès de la vicomtesse, et surtout par ses agaceries, laissoit enflammer son imagination, et se livroit au plaisir d'intéresser une personne si charmante et si à la mode. Malgré son enivrement que chaque instant redoubloit, Herminie, placée au bout de la table vis-à-vis de lui, le gênoit beaucoup: ce regard que jusqu'alors il n'avoit jamais rencontré sans éprouver une douce émotion, maintenant l'importunoit; il étoit devenu si froid et si sévère! En même temps Alphonse n'étoit pas fâché qu'Herminie fût témoin de l'impression qu'il produisoit sur la vicomtesse;

Alphonse n'avoit aucune fatuité, mais il n'existe point de jeune homme de cet âge, dont la vanité ne puisse un instant égarer la raison. Herminie, sombre et préoccupée, tâchoit néanmoins de cacher sa tristesse et son dépit; mais le naturel manquoit à tout ce qu'elle disoit, elle le sentoit elle-même, et son embarras s'en augmentoit.

Après le souper, la vicomtesse, s'approchant d'Herminie, lui demanda, avec une hypocrite douceur, si elle n'étoit pas malade, en ajoutant qu'elle lui trouvoit *l'air souffrant*. Herminie rougit, et répondit qu'elle ne pouvoit avoir que l'air endormi, parce qu'il étoit excessivement tard. A cette réponse peu polie et faite du ton le plus sec, la vicomtesse affecta un grand étonnement, en regardant fixement Herminie, comme pour tâcher de deviner ce qui lui donnoit tant d'humeur; ensuite elle se tourna du côté de la comtesse, en faisant le sourire le plus moqueur et le plus impertinent. Alphonse qui, dans ce moment, parloit au chevalier, ne vit point cette petite scène. Herminie presqu'aussitôt s'échappa du salon, et disparut. On veilla encore trois quarts d'heure; la duchesse, contre sa coutume, fut obligeante pour Alphonse, et ce dernier, encouragé par une bienveillance et une appro-

bation générale, se livra tout entier à la conversation; il auroit pu s'y oublier toute la nuit, mais la vicomtesse rappela la partie du lendemain. Le chevalier demanda vainement que l'heure du départ fût retardée, la vicomtesse répondit qu'elle avoit promis à la fermière de partir du château à huit heures, et qu'elle seroit fidèle à sa promesse. Elle se leva pour s'aller coucher: Alphonse la suivit, et la conduisit, en lui donnant le bras, jusqu'à la porte de sa chambre. Alors la vicomtesse lui demanda s'il seroit bien exact le lendemain; Alphonse répondit avec cette galanterie qui, dans la première jeunesse, ressemble toujours au sentiment. Songez bien, reprit la vicomtesse, que sans vous, Alphonse, cette partie n'auroit aucun charme pour moi, car le tête à tête du chevalier de Normin ne me seroit nullement agréable. A ces mots, la vicomtesse se hâta d'ouvrir sa porte pour se séparer d'Alphonse, comme si elle eût craint d'en avoir trop dit; mais en fermant sa porte, elle dit encore: A demain matin, Alphonse, à huit heures précises. Alphonse, plein d'émotion et d'agitation, sortit du corridor, et regagna son appartement. Là, se jetant dans un fauteuil, il resta un instant immobile, troublé de se retrouver seul avec lui-même, et craignant de réfléchir sur tout ce qui

s'étoit passé dans cette journée. On lui avoit donné les principes les plus austères, son cœur et sa raison les avoient adoptés tous. Un jeune homme, élevé à Paris d'une manière bien brillante, n'auroit eu à sa place que des pensées agréables, mais Alphonse n'en eut que de tristes. Dans tout ce qui lui arrivoit de remarquable, il avoit l'habitude de supposer Mélanie témoin de ses discours et de sa conduite, et de se représenter, d'après la connoissance parfaite qu'il avoit de son caractère, ce qu'elle en pourroit penser. Mais, dans cette occasion, il craignoit son jugement; il ne voyoit toujours dans la vicomtesse qu'une personne franche, étourdie, sensible; il ne pouvoit se dissimuler qu'il avoit voulu lui plaire, et qu'il y réussissoit: et cette femme étoit mariée!..... Alphonse se regardoit presque comme un séducteur, surtout en pensant que, malgré toute la vivacité de cette impression nouvelle, il n'avoit point au fond d'amour pour la vicomtesse, puisqu'il en aimoit une autre. Alors Herminie s'offroit à son imagination, et il sentoit son trouble et ses remords s'augmenter. Je ne puis, se disoit-il, supporter l'idée d'Herminie mécontente de moi: son amitié, j'en suis sûr, est solide et tendre; mais qu'elle est sévère! Elle me blâmoit ce soir, je l'ai vu, et j'avois la folie d'en être flatté,

comme si ce blâme eût été de la jalousie!.... Insensé! que dis-je! voudrois-je qu'elle partageât mes sentimens... Ah! du moins je suis certain de respecter toujours son repos, sa gloire et les droits sacrés de l'hospitalité!.... Non, non, je ne troublerai point sa noble destinée! quand je serois certain d'être aimé, je saurois tout sacrifier à son honneur, au mien; oui tout, jusqu'à son amour même. Nos coeurs peuvent s'entendre, ils ne doivent jamais s'expliquer.... Malheur à moi, si jamais je formois le projet de flétrir le sort de ce que j'aime!.... Herminie, je le sais, vous soupçonnez mes sentimens, mais vous n'en recevrez jamais l'aveu.

Ces tristes pensées plongèrent Alphonse dans le plus profond abattement et dans les plus douloureuses réflexions sur le malheur de sa naissance. L'éclat du grand jour le tira de sa rêverie; il se jeta tout habillé sur son lit, après avoir donné l'ordre à Narcisse de l'appeler à sept heures trois quarts.

CHAPITRE XXV.

Narcisse vint réveiller Aphonse, qui se hâta de se lever. Les pensées tristes se dissipent et s'effacent aisément à cet âge; Alphonse, après quatre heures de sommeil, ne sentit plus qu'un vif empressement de revoir la vicomtesse. Cette course faite avec elle n'offroit plus à son imagination que l'idée d'un grand plaisir et d'une matinée charmante. Sa toilette fut faite en un clin d'oeil, et huit heures sonnoient comme il sortoit de sa chambre, pour aller lui-même à l'écurie faire seller son cheval. Il étoit botté; il avoit son fouet à la main; il ne rencontra personne sur l'escalier. Mais, pour se rendre à l'écurie, il falloit traverser une cour sur laquelle donnoient les fenêtres de l'entresol occupé par Herminie... Et le trouble d'Alphonse fut extrême en voyant Herminie à sa fenêtre!.... Il rougit, et s'arrêta pour la saluer. Herminie le regarda un moment en silence, ensuite d'un ton à la fois solennel, triste et sevére, elle lui dit: Adieu, Alphonse, adieu!.... Que de choses dans cet adieu! que de reproches il contenoit, et combien il exprimoit de tendresse!... Aussitôt Herminie se re-

tira et ferma la fenêtre.... Alphonse resté pétrifié; tout l'enchantement de cette partie matinale est détruit; Alphonse, les yeux attachés sur les vitres de la fenêtre, n'éprouvoit plus qu'un désir, celui de voir reparoître Herminie. Qu'auroit-il à lui dire, il n'en sait rien; il ne voudroit même pas lui parler; mais que ne donneroit-il pas pour obtenir d'elle encore un regard!.... Il se flatte que, sans être aperçu, elle le voit, et il joint les mains d'un air suppliant.... Au bout de deux ou trois minutes, la fenêtre s'entr'ouvre doucement; un joli bras s'étend au-delà du balcon, et lance dans la cour un petit billet. Alphonse se précipite sur cet écrit, le ramasse, le met dans son sein, et retournant sur ses pas, reprend précipitamment le chemin de sa chambre. Quel fut son embarras et sa désagréable surprise, lorsqu'en entrant dans son corridor, il aperçut la vicomtesse vêtue en amazone, qui, d'un air leste, s'avançoit gaîment à sa rencontre! Ah! s'écria-t-elle, voilà une exactitude sympathique! au même instant tous deux prêts à partir! en vérité, Alphonse, vous êtes charmant!.... Elle veut prendre Alphonse par le bras pour l'emmener; il recule, il bégaye.... La vicomtesse qui croyoit lui tourner la tête, se méprend à la cause de son trouble; elle rit en

disant: Qu'avez-vous donc? Elle s'attendoit à une déclaration; mais Alphonse, s'armant de toute sa fermeté, dit enfin intelligiblement, qu'il est au désespoir.... que son cheval est déferré... est malade.... Eh bien? Monsieur.... reprit la vicomtesse d'un ton plein d'impatience... — Eh bien! Madame, je suis privé de l'honneur de vous suivre, et forcé de rester au château. Fort bien! dit froidement la vicomtesse avec le sourire le plus amer et le plus dédaigneux; et sans proférer un mot de plus, elle s'éloigne, et Alphonse vole à sa chambre, s'enferme, ouvre le billet d'Herminie, écrit avec du crayon, et y trouve ces mots: „Rompez cette partie; c'est „l'amitié la plus tendre et la plus pure qui vous „demande ce sacrifice...“. Ah! s'écrie Alphonse, grâce au ciel, il est fait, et avant d'avoir lu ce touchant écrit! Ah! n'avois-je pas deviné ce qu'il contenoit!.... Herminie! avez-vous besoin de me parler, pour être entendue, et pour être obéie?... Mélanie! Herminie! disposez de mon sort; je ne veux vivre que pour honorer votre tendresse. L'amour filial et la sainte amitié élèveront mon âme, et purifieront tous mes sentimens. Ah! dois-je me plaindre de ma destinée? je suis aimé!.... Mais, hélas! je ne puis avouer ni l'affection filiale, ni l'amour! tout est mystère dans ma bizarre

existence!.... En parlant ainsi, de douces larmes inondoient son visage ; tandis qu'il se livroit au plus profond attendrissement, la haine formoit contre lui de redoutables complots. La vicomtesse, outrée en le quittant, s'étoit rendue chez la comtesse, dans l'intention de la réveiller, pour lui conter cette aventure et ses conjectures à ce sujet ; mais, à son grand étonnement, elle la trouva levée, et tête à tête avec le commandeur. Eh bien! s'écria la comtesse en la voyant entrer, Alphonse *nous reste!*.... Et comment savez-vous cela? répondit la vicomtesse, en affectant l'air le plus dégagé. Je venois, poursuivit-elle, vous conter une petite scène vraiment très-plaisante et en rire avec vous.... *Un ordre supérieur* (donné apparemment dans le cours de la nuit) force le pauvre enfant de rester bien malgré lui, je vous assure ; il en est affligé jusqu'aux larmes, il n'eût tenu qu'à moi de le porter à la révolte, il y étoit assurément bien disposé : mais je ne suis pas venue ici pour troubler la paix des bons ménages. Dites-moi donc maintenant comment vous avez su qu'on le retient? Alors la comtesse avoua que, s'étant doutée de quelque chose de semblable, elle s'étoit levée de bonne heure, pour *observer*, derrière une jalousie placée vis-à-vis les fenêtres d'Herminie, ce qui se passeroit dans

la matinée, et qu'elle avoit vu Herminie arrêter Alphonse prêt à partir et lui jeter un billet.... Ici le commandeur interrompit ce récit, pour s'écrier que cela devenoit trop scandaleux, trop révoltant, et qu'il falloit se réunir pour avertir le duc et la duchesse. Dans ce moment le chevalier entra; il étoit neuf heures. Le chevalier, encore endormi, et d'assez mauvaise humeur, se réveilla pour écouter la nouvelle du jour. Et tout à coup le commandeur dit d'un ton solennel: Il ne faut pas souffrir une telle indécence. Je me charge de faire sentir à ce jeune homme que, lorsque Madame lui fait l'honneur de l'inviter à la suivre et qu'il s'y est engagé, rien ne peut l'autoriser à manquer à cet engagement. Eh non! commandeur, interrompit la vicomtesse; vous imaginez bien que je ne suis pas *piquée*. Je vous assure que toute cette petite intrigue m'amuse et me charme.... Mais, reprit le commandeur, quel prétexte a-t-il pris! — Il dit que son cheval est malade.... Parfait, parfait! s'écria le commandeur; je vais lui offrir le mien, et soyez sûre que dans dix minutes je vous l'amenerai. A ces mots il sort précipitamment; il se rend chez Alphonse et frappe à sa porte. On ouvre, il entre gravement et trouve Alphonse assis devant une petite table, sur la-

quelle étoient posés une écritoire et des livres. Monsieur Dorneuil, lui dit-il, je viens d'apprendre que, faute de cheval, vous ne pouvez profiter des bontés de madame la vicomtesse de Nelmur, qui vous admet à ses promenades avec tant de grâce (faveur dont sûrement vous sentez tout le prix). J'ai un très-bon cheval, je vous le prête avec grand plaisir; j'ai donné l'ordre de le seller promptement: allons toujours rejoindre madame de Nelmur qui veut bien vous attendre. Venez. Quoique le commandeur se fût promis de parler avec une adroite bonhomie, et comme ignorant entièrement le fond des choses, il y avoit dans son ton, dans ses expressions et dans sa physionomie, une sécheresse, un dédain, une autorité, qui montroient clairement que cette obligeance prétendue n'étoit au vrai qu'une leçon sévère, et par conséquent impertinente, puisque le commandeur n'avoit d'aucune manière le droit d'en donner de telles. Alphonse, trop choqué pour éprouver de l'embarras, répondit froidement au commandeur qu'il le remercioit de sa bonté, mais qu'il n'en pouvoit profiter, parce qu'il avoit un travail à faire qui emploieroit toute sa matinée. A ces mots prononcés avec une extrême décision, le commandeur resta stupéfait; mais bientôt re-

prenant la parole du ton le plus hautain: Songez-y bien, monsieur Dormeuil, dit-il, songez-y bien!...: Alphonse sourit: Je me flatte, reprit-il, que monsieur le commandeur voudra bien me dispenser de réfléchir *profondément* à une chose aussi peu importante.... Peu importante! s'écria le commandeur avec une colère qu'il contenoit à peine; peu importante à *Besançon* peut-être, mais apprenez, monsieur Dormeuil, que, dans ce pays-ci, on ne traite point de la sorte les dames de la cour.... une dame du palais.... — Et monsieur le commandeur doit savoir aussi que je ne suis plus d'âge à recommencer mon éducation, et que les soins qu'il daigne me prodiguer dans ce moment, sont par conséquent tout à fait inutiles. Cette réponse irrita tellement le commandeur, que, craignant d'éclater, il prit le parti de s'en aller brusquement, mais en murmurant, depuis la porte d'Alphonse jusqu'à celle de la comtesse.

CHAPITRE XXVI.

La colère et l'indignation du commandeur furent sincèrement partagées par la comtesse et par la vicomtesse ; la dernière surtout étoit outrée au fond de l'âme, quoiqu'elle affectât une gaîté folle ; mais toute cette tracasserie amusa véritablement le chevalier : indifférent à tout ce qui ce passoit, et connoissant les caractères, les desseins et les intérêts de toutes ces personnes, il jouissoit en observateur curieux et malin, et de ce qu'on lui confioit, et mieux encore de ce qu'on vouloit vainement lui cacher. Le monde n'étoit pour lui qu'un spectacle, il ne s'y amusoit que lorsque les scènes en étoient variées, et que le jeu des acteurs lui paroissoit piquant. Il emmena la vicomtesse, en l'assurant qu'il seroit aimable *pour deux*. Ils montèrent l'un et l'autre à cheval et partirent. Ils revinrent à l'heure du diner, qui fut bien différent du souper de la veille. La duchesse, instruite de tout par la comtesse, étoit furieuse, et lançoit des regards foudroyans à Herminie et à Alphonse, qui tous deux, calmes et sereins, bravoient sans effort la tempête, parce qu'ils étoient satisfaits

l'un de l'autre. Pendant tout le dîner, la comtesse parla bas au commandeur, qui plus d'une fois haussa les épaules avec l'expression de l'indignation, sentiment qui toujours en lui s'augmentoit à table, quand il avoit pour motif l'intérêt des maîtres de la maison; et comme ce jour-là, le dîner étoit particulièrement bon, chaque plat nouveau animoit ce convive reconnoissant contre Alphonse, de sorte qu'il étoit hors de lui au dernier service. La vicomtesse qui vouloit montrer une grande insouciance et la plus grande gaîté, parloit toujours; elle attaqua même en riant plusieurs fois Alphonse, mais ses plaisanteries étoient forcées, on y découvroit facilement une ironie amère et piquante. Comme toutes les coquettes déçues, elle avoit perdu toutes ses grâces.

Le dépit de la sensibilité se trahit par la tristesse; celui de la coquetterie frustrée de ses espérances, se décèle par l'aigreur et l'animosité. Elle fut alors entièrement démasquée aux yeux d'Alphonse, qui se félicitoit en secret d'avoir su échapper à ses piéges. Au milieu de tous ces divers intérêts, le chevalier seul fut aimable: comme il avoit au fond un bon naturel, il protégea ceux contre lesquels tout le monde étoit conjuré; il causoit avec eux avec douceur

et bienveillance, ce qui donne un maintien quand on est entouré d'ennemis, et c'est un véritable bienfait. Herminie ainsi qu'Alphonse ignoroit qu'elle eût été épiée, et qu'on eût découvert la démarche en effet très-hasardée qu'elle s'étoit permise, et dont la pureté même du motif ne pouvoit être l'excuse. Mais elle n'étoit pas surprise de l'humeur de la duchesse, et surtout de celle de la vicomtesse; la conduite d'Alphonse lui paroissoit à cet égard une raison suffisante. Aussitôt après le dîner, Alphonse remonta dans sa chambre. Herminie resta encore une heure et demie dans le salon; on ne lui proposa point de promenade particulière, on dit devant elle qu'on iroit se promener en calèche, le chevalier annonça qu'il monteroit à cheval; Herminie descendit dans le parc: un instant après, elle entendit le bruit de la calèche, elle étoit seule, la duchesse avoit emmené Zoé. Herminie se rapprocha machinalement du château, avec une espérance confuse, un projet vague et secret..... Les fenêtres d'Alphonse donnoient sur le parterre; Herminie se trouva fixée là par un pouvoir qu'elle combattoit, mais qui presque toujours entraîne quand on n'en triomphe pas entièrement. Au bout de quelques minutes, Alphonse parût et rejoignit Herminie. Elle voulut

rester dans le parterre par un sentiment de délicatesse et de fierté; il lui sembloit que, dans un lieu découvert à la face du château, elle n'étoit pas tête à tête avec Alphonse, et qu'en ne mettant nul mystère dans cette rencontre, personne n'auroit le droit de la blâmer. Alphonse, lui dit-elle, je désirois vous parler, et je profite avec plaisir d'une occasion qui vraisemblablement ne se retrouvera plus. Mon amitié a voulu vous préserver d'une séduction d'autant plus dangereuse, que la personne qui vous entraînoit, a un caractère plein d'artifice et de fausseté; et je vous demande de questionner sur elle M. de Melvil..... Moi! reprit Alphonse, désirer un autre témoignage que le vôtre!..... Souffrez que je vous dise qu'avant même d'avoir lu votre billet, j'avois renoncé à cette liaison..... Un seul de vos regards suffit pour m'éclairer et pour me décider..... — Alphonse!.... J'espère que vous êtes bien certain qu'un *sentiment de soeur* a pu seul m'inspirer une telle démarche, sa témérité même en est la preuve..... Eh! quel autre attachement nous seroit permis?..... Si nous avions les idées que nos ennemis nous supposent, vous passeriez à jamais dans l'opinion générale pour un homme sans délicatesse et sans honneur; la protection et l'asile que vous accorde

le duc, sont des liens sacrés pour vous: et moi-même, pourrois-je sans flétrir mon caractère, refuser, comme j'y suis décidée, la main de son fils, non par des motifs raisonnables, mais par la séduction d'un amour que tout devroit combattre?.... tout, jusqu'à votre âge; j'ai trois ans de plus que vous...... Pourquoi, interrompit Alphonse, rassembler tant de raisons contre une chimère? d'ailleurs, une seule suffit. Je vous ai révélé le secret malheureux de ma naissance..... — Eh bien! Alphonse, c'est depuis cette confidence, faite d'une manière si noble et si touchante, que je vous ai juré au fond de mon coeur une amitié qui ne finira qu'avec ma vie. — Il m'est donc permis d'oser prétendre à votre confiance? — Que voulez-vous savoir? parlez. — Etes-vous en effet irrévocablement décidée à ne point épouser le comte d'Olmène? — Oui. — Et..... vous n'avez point d'autre engagement? — Non. L'amitié me tiendra toujours lieu d'amour, elle suffit à mon coeur, et le remplit tout entier. — Telle eût été ma réponse, si vous m'eussiez fait la même question..... Ici, il y eut un moment de silence; on craignoit de trop parler.... on avoit eu mutuellement le vertueux projet de déguiser ses sentimens, et d'ôter même tout soupçon à cet égard, et l'on venoit au contraire

d'acquérir la certitude de l'amour mutuel le plus tendre..... Il n'y a point de passion réciproque qui ne se trahisse dans un entretien tête à tête un peu prolongé..... La vertu véritablement éclairée ne se fiera jamais à ses résolutions les plus sincères, elle emploiera tout son courage à éviter les occasions dangereuses.

Cependant Herminie cherchoit à se persuader qu'en découvrant entièrement les sentimens d'Alphonse, il n'avoit pas pénétré les siens. Alphonse, de son côté, se faisoit la même illusion. Herminie reprenant la parole: Alphonse, dit-elle, je suis certaine que la malveillance et la haine nous observent et nous épient. Au milieu des fausses conjectures de la méchanceté, jouissons du noble sentiment qui nous unit; promettons-nous que ni l'absence, ni le silence, ni l'impossibilité de l'exprimer, ne pourront l'affoiblir. A ces mots, Alphonse, emporté par un premier mouvement irrésistible, se jette aux pieds d'Herminie; elle tressaille et recule en pâlissant.... Tous les deux se regardent sans oser proférer un mot. Dans ce moment, on entend le bruit d'un cheval au grand galop; Aphonse éperdu se relève et veut fuir, Herminie l'appelle: Ah! dit-elle, la pureté de nos coeurs doit nous élever au-dessus de toute crainte: une amitié si peu commune n'a point

d'expression connue.... Vous venez d'en chercher une dans un sentiment vulgaire indigne de vous et de moi.... Désormais, Alphonse, aimons-nous sans démonstrations ; nous n'en trouverions point pour un tel attachement. C'étoit ainsi que la tremblante Herminie tâchoit de rassurer sa conscience agitée, par des phrases romanesque, dont elle ne sentoit que trop la fausseté. Alphonse, levant tristement sur elle des yeux mouillés de larmes, ne répondit rien. La femme la moins artificieuse sait toujours composer un langage imposant et ingénieux pour excuser ou pour colorer ses foiblesses. Les hommes ignorent cette langue-là, ou la parlent mal. Herminie se remit à marcher, Alphonse la suivoit en silence ; toute conversation entr'eux étoit devenue impossible. Ils entendirent un léger bruit derrière eux ; Herminie se retourna, et elle aperçut le chevalier de Normin, qui venoit à eux à pas précipités ; il avance, il les joint en disant : Notre promenade n'a pas été longue ; un mal de tête subit a forcé la duchesse de revenir sur-le-champ et à pied, parce que la voiture lui faisoit mal ; elle rentre par la petite porte du parc, vous la verrez dans dix ou douze minutes.... Herminie sentit parfaitement que ce récit n'étoit qu'un avertissement. Elle en sut gré au chevalier; mais trop fière pour en profiter,

elle sourit, en disant : Eh bien ! allons au-devant d'elle. Le chevalier fut confondu ; mais il trouva dans cette décision une mauvaise tête et une hardiesse qui le charmèrent.... Herminie, en effet, escortée d'Alphonse et du chevalier, prit le chemin qui conduisoit à la petite porte du parc. Après avoir traversé trois grandes allées, elle rencontra la duchesse et tout le reste de la société. La duchesse, en voyant Alphonse à côté d'Herminie, fit une mine si étrange que le chevalier prit un prétexte pour éclater de rire. Herminie, toujours supérieure quand elle étoit inspirée par l'élévation de son âme, parut si noble, si simple, elle en imposa tellement à la duchesse, qu'on n'osa pas lui dire un seul mot qui pût lui déplaire. On rentra au château. Une heure avant le souper, il survint beaucoup de monde, entr'autres le baron de Jussy. Herminie le revit avec embarras ; elle voyoit avec plus de peine encore la jeune et naïve Zoé. Elle se retira de bonne heure, et ce ne fut que pour se livrer aux plus douloureuses réflexions. O ciel ! se disoit-elle, il m'aime, je l'ai vu à mes pieds !.... Pauvre Zoé, qui se repose sur moi de l'intérêt le plus cher de son coeur.... Et j'ai trahi le secret du mien. Ah ! je n'aurois jamais dû m'exposer à lui parler !.... Non, je ne serai ni perfide, ni inconséquente ;

nul sacrifice ne me coûtera.... Et toutes les consolations, tous les dédommagemens ne se trouvent-ils pas dans la générosité !....

CHAPITRE XXVII.

Alphonse n'étoit pas dans un état plus tranquille ; il ne put calmer le trouble de sa conscience, qu'en se promettant de quitter incessamment la maison du duc, et jusque-là de se conduire avec la plus grande réserve. Tandis que ces deux personnes unies par les mêmes sentimens, séparées par les mêmes principes et par tant de barrières insurmontables, souffroient en secret toutes les peines causées par de justes scrupules et par une passion malheureuse, une haine active autant qu'envenimée travailloit sourdement contr'eux. Les habitans du château mettoient leurs lettres dans une boîte dont la duchesse avoit la clef ; le désir de la vengeance osa violer le secret le plus sacré. La comtesse donna le conseil, et deux lettres d'Alphonse, adressées à Melvil, furent interceptées. On ne trouva rien dans la première ; on découvrit dans la seconde tout ce qu'on cherchoit.... La certitude complète

de cet amour mutuel transporta de fureur la duchesse ; cependant elle trouvoit une grande consolation dans l'idée d'humilier, de confondre Herminie et de perdre Alphonse. Il fut convenu que l'on dissimuleroit jusqu'à l'arrivée du duc qui devoit revenir le surlendemain. Mais, de cet instant, la duchesse prit avec Herminie un ton impérieux qu'elle n'avoit jamais eu, et la comtesse et la vicomtesse furent avec elle d'une impertinence qui frappa tout le monde. Herminie n'opposa à ce déchaînement qu'une froideur dédaigneuse. En même temps la comtesse instruisit en secret toutes les personnes qui arrivoient, de *cette intrigue*, peinte sous les plus noires couleurs. On murmuroit, on s'indignoit et on jugeoit avec la plus grande rigueur, sur de faux rapports faits par une femme que personne n'estimoit. C'est ainsi que, dans tous les temps, les choses se sont passées dans le monde. On croit toujours plus facilement le mal que le bien, non-seulement par malignité, mais parce que le mal est plus commun et plus vraisemblable. Il y a toujours malheureusement de la singularité dans la vertu parfaite ; l'expérience n'autorise que trop à cet égard l'incrédulité des plus grandes âmes ; d'ailleurs, l'admiration prête beaucoup moins aux belles phrases que l'indignation. On ne tarit

point quand il s'agit de blâmer, on est toujours stérile quand il faut louer. On ne supporteroit pas dans la conversation la fadeur d'un éloge prolongé.

Alphonse, le soir même de ce jour, reçut un courrier de Melvil, qui lui mandoit qu'un ordre du roi l'obligeoit à partir sans aucun délai pour Londres, qu'il étoit chargé d'une mission secrète, mais qu'il seroit sûrement de retour sous trois semaines. Melvil n'avoit pu prévoir cet évènement, n'en ayant point été prévenu d'avance: il devoit cette nomination à ses liaisons avec un nouveau ministre, son parent et son ami intime. Alphonse fut affligé de ce prompt départ; car il vouloit confier à Melvil sa résolution inébranlable de quitter promptement le duc, et ce retard de trois semaines lui fit une peine extrême. Cependant il se détermina à ne prendre ce parti décisif qu'au retour de Melvil. La duchesse reçut aussi un courrier du duc, et elle annonça publiquement que le duc, retenu et fixé à Paris par des affaires, ne reviendroit point à la campagne, et qu'elle étoit forcée de l'aller rejoindre le lendemain: ainsi tout le monde se disposa à partir. Alphonse prit les devans, et partit après souper avec le chevalier de Normin, qui, au grand mécontentement de la duchesse, de ses amies et du

commandeur, lui proposa de le mener. Beaucoup d'autres personnes partirent en même temps; il ne resta dans le salon que la société intime de la duchesse et Herminie. Alors la duchesse adressant tout haut la parole à la comtesse: Le chevalier de Normin, dit-elle, est étonnant! Comment trouvez-vous cette fantaisie de se charger de M. Dormeuil, de lui proposer *de le mener?*.... Cela est de bon goût! ajouta-t-elle en haussant les épaules..... Mon Dieu! reprit la vicomtesse, vous connoissez sa distraction et son *laisser aller;* il aime à veiller, à causer; il lui falloit un compagnon de voyage, il a pris sans réflexion le premier qui s'est trouvé sous sa main. Il devoit, repartit la duchesse, prendre quelqu'un de la société: mais choisir, dans tout ce qui est ici, M. Dormeuil! cela est étrange!.... Pourquoi donc, Madame, dit Herminie, si M. Dormeuil lui est plus agréable qu'un autre? Herminie, reprit la duchesse, est-ce le parti du chevalier ou de M. Dormeuil que vous prenez? — De tous les deux, Madame. — Et d'où vient ce vif intérêt que vous inspire M. Dormeuil? — Une âme généreuse s'intéresse naturellement à l'objet qu'on voit en butte aux plus injustes dédains. — Je vous conseille de vous défier de votre *générosité;* il est souvent dange-

reux de la pousser trop loin.... A ces mots de la duchesse, ses deux amies se mirent à rire sourdement, comme si la bienséance les empêchoit d'éclater. La duchesse crut avoir dit un bon mot, ce qui la rendit plus impertinente encore. Herminie se leva, et prit un bougeoir pour s'en aller. Zoé se disposant à la suivre comme de coutume: Restez, Zoé, dit la duchesse, je ne veux plus que vous me quittiez; depuis quelque temps vous n'avez reçu que trop d'exemples corrupteurs... Oh! jamais, jamais!... s'écria Zoé en pleurant. Taisez-vous, et restez, interrompit la duchesse avec l'accent d'une violente colère..... Les témoins de cette scène, par une discrétion affectée, firent un mouvement pour se retirer; la duchesse les retint. Herminie revenant sur ses pas, son bougeoir à la main, et s'avançant vers la duchesse: J'ai l'honneur de vous prévenir, Madame, lui dit-elle, que je n'aurai point celui de vous accompagner demain à Paris; je m'y rendrai de mon côté; j'enverrai chercher des chevaux de poste, et je partirai seule à la pointe du jour. Songez-vous, Mademoiselle, reprit la duchesse, à l'étrange indécence de cette résolution? et dans quelle voiture partiriez-vous? — Dans la mienne; celle de mon père est ici depuis trois ans. — Je ne souffrirai point cette ab-

surde folie. — Permettez-moi, Madame, de vous représenter que vous n'avez ni le droit, ni le pouvoir de l'empêcher. Vous n'êtes ni ma tante, ni ma tutrice.... — Je pourrois d'un seul mot confondre tant d'audace.... Allez, Mademoiselle, je vous parlerai demain en présence de votre oncle. Herminie, sans répondre un seul mot, sortit. Alors la duchesse ordonna à l'affligée Zoé de s'aller coucher dans son cabinet, et non dans sa chambre ordinaire, situé à côté de celle d'Herminie. Zoé fondit en larmes, ce qui lui attira le sermon le plus sévère et le plus rude; ensuite on la renvoya. Quand on fut débarrassé d'elle, la comtesse, la vicomtesse et le commandeur se récrièrent à l'envi sur *l'extravagante impertinence* d'Herminie, et sur la manière *pleine d'esprit et de dignité*, avec laquelle la duchesse lui avoit parlé. La vicomtesse assura gravement que la duchesse avoit, dans cette occasion, été sublime. Peut-être le pensoit-elle; les méchans trouvent toujours de l'esprit et de la justice dans tout ce qui attaque ou rabaisse l'objet de leur haine. Après les louanges, on tint conseil, et on décida qu'il falloit que la duchesse partît avant Herminie: on fit mettre les chevaux qui devoient conduire à la première poste, on fut chercher la pauvre Zoé qui n'étoit pas encore couchée; et l'on partit.

*

CHAPITRE XXVIII.

La duchesse, en arrivant à Paris, ne trouva ni le duc ni son fils, ils étoient à Versailles, et le duc ne devoit revenir que pour le dîner. Herminie n'arriva que trois heures après la duchesse. Elle ne s'attendoit guère à la scène étrange qu'on alloit lui faire, quoiqu'elle eût été extrêmement surprise de l'emportement de la duchesse, et qu'elle imaginât bien que la duchesse n'auroit jamais osé la traiter avec si peu de ménagement, si elle ne croyoit pas avoir quelqu'avantage sur elle. A midi, on fut l'avertir pour le déjeûner: elle descendit, elle ne trouva que la duchesse seule avec Zoé, qui, aussitôt qu'elle aperçut Herminie, fut se jeter dans ses bras en fondant en larmes: la duchesse ne vit, dans cette action franche et touchante, qu'une bravade offensante pour elle, et elle ordonna à Zoé d'aller dans sa chambre. Zoé obéit en sanglotant, et après avoir encore une fois embrassé Herminie, avec l'expression de la plus vive tendresse. Quand elle fut sortie: Oserois-je, Madame, dit Herminie, vous demander les raisons de ces indignes traitemens? Pouvez-vous, répondit la

duchesse, avoir l'audace de m'interroger? — Parlez, parlez, Madame, je ne crains rien. A ces mots, la duchesse, emportée par son ressentiment et par sa violence naturelle, tire de sa poche la lettre interceptée: Voilà, dit-elle, une lettre de M. Dormeuil, que le hasard a fait tomber entre mes mains, et qui contient tout le mystère de votre vile intrigue..... Rougissez, rougissez d'un tel abaissement..... — Oui, Madame, je rougis, mais pour vous..... Quoi! Madame, violer ainsi, sur d'indignes soupçons, tous les devoirs de la probité et de l'hospitalité! quoi! chez vous, intercepter, ouvrir les lettres déposées sous votre garde..... — La bassesse de votre conduite autorisoit cette action. Ecoutez, et justifiez-vous, s'il est possible. En disant ces paroles, la duchesse déploie la lettre, et lit tout haut ce qui suit:

„Ah! mon ami, que j'aurois besoin de vos „conseils!... je l'aime éperdûment, elle le sait... „nos coeurs, hélas! ne s'entendent que trop!... „Ah! que dois-je faire, quel parti prendre! „guidez-moi, venez, venez. Dans la situation „extraordinaire où je suis, entouré d'espions „et de malveillans, j'ai formé un grand projet „que je veux vous communiquer; mais je dois „vous déclarer d'avance que vous tâcheriez

„ vainement de m'en dissuader. Venez, je vous „ en conjure, et sans délai".

Herminie, après avoir entendu la lecture de cette lettre, dit froidement: Je n'ai de compte à rendre qu'à mon oncle, Madame. Je lui parlerai, et je veux bien que ce soit en votre présence; d'ici là, je me tairai. Après cette réponse, elle se leva, et retourna dans sa chambre.

Le duc arriva plutôt qu'on ne l'attendoit; la duchesse aussitôt s'enferma avec lui, et dès qu'ils furent seuls: Je puis enfin vous prouver, lui dit-elle, que je ne suis ni *absurde* dans mes soupçons, ni visionnaire. Ce début choqua beaucoup le duc, qui en demanda brusquement l'explication. Alors la duchesse lui montra la lettre d'Alphonse; le duc ne fut nullement révolté de la manière dont on s'étoit emparé de cette lettre; un intérêt, quel qu'il fût, excusoit tout à ses yeux. Il lut la lettre, et, après un moment de réflexion: J'avoue, dit-il, que voilà une preuve certaine de leur intelligence, j'en suis de toute manière très-irrité; mais après tout, il vaut mieux qu'Herminie ait une fantaisie pour ce jeune homme qu'elle ne peut épouser, que d'avoir l'intention que je lui supposois de donner sa main au baron de Jussy. Qu'elle ait un amant, n'est pas un grand mal,

pourvu qu'elle épouse votre fils. Il faut donc en ceci se conduire prudemment, fermer les yeux, lui persuader qu'on ne soupçonne rien, et presser le mariage. Il faut surtout la brouiller avec le baron, qui la conseille sur ses affaires, et pour cela, instruire sous le sceau du secret le baron de cette intrigue; il sera furieux, car elle le trompe; il cessera de la voir, et alors nous disposerons d'elle à notre gré. Ce discours embarrassa cruellement la duchesse, car il falloit avouer qu'elle avoit tout dit à Herminie, ce qui causa au duc la plus violente colère, puisque cette indiscrétion rendoit inutile un plan si noble et si bien combiné. Vos emportemens et votre inconcevable étourderie, lui dit-il, feront manquer à votre fils le plus grand mariage de France..... — Je m'en consolerai, j'aime mieux que mon fils épouse une personne moins riche et plus honnête. — Cette lettre même prouve qu'il n'y a rien de criminel dans cette intrigue, et d'ailleurs vous savez que votre fils n'a rien moins que des moeurs austères; que lui importe qu'elle ait un amant, elle a cent mille livres de rente. — Un amant aussi subalterne!.... — Tant mieux, ceux-là font moins de bruit..... Enfin, savez-vous, Madame, que si ce mariage ne se fait pas, il faudra rendre un compte de tutelle, et

que je serai ruiné? Comme le duc disoit ces mots, un valet de chambre vint lui dire qu'Herminie demandoit à lui parler. Le duc se recueillit un moment, et ensuite ordonna qu'on la fît entrer. La duchesse voulut rester; Herminie parut, avec le maintien le plus tranquille et le plus fier. Elle s'assit; le duc tenoit toujours la lettre, il la lui montra en disant: Vous savez ce que contient cette lettre, on y voit que ce jeune insensé a osé vous faire une déclaration d'amour, et qu'il se croit aimé... Non, mon oncle, dit Herminie, cette lettre ne contient rien de tout cela.... Comment, interrompit la duchesse, pouvez-vous nier!.... Madame, reprit Herminie, je parle à mon oncle; et quand il s'agit de me justifier, je ne veux répondre qu'à lui. Elle a raison, dit le duc, et je vous prie de nous laisser seuls, ou de ne plus nous interrompre.... Parlez, Herminie. — Mon oncle, je n'ai qu'un mot à dire; ce n'est pas moi qu'on a voulu désigner dans cette lettre.... A ces mots, la duchesse haussa les épaules, et le duc, d'un air peu crédule, demanda quelle étoit cette autre personne. C'est Zoé, répondit Herminie. Zoé! s'écria la duchesse, quelle fable!.... Oui, dit Herminie, Zoé aime Alphonse, elle m'a confié ses sentimens, et j'ai promis de les protéger.....

Mais, interrompit le duc, cette protection seroit une folie; Alphonse n'a rien, et vous n'ignorez pas qu'un excellent parti se présente pour Zoé... Eh! mon Dieu, interrompit la duchesse, soyez persuadé qu'à cet égard mademoiselle écoutera la voix de la raison, et qu'elle cessera bientôt de *protéger* les prétendues amours de Zoé. Herminie ne daigna pas répondre à la duchesse; et s'adressant toujours à son oncle: J'ai pour Zoé, poursuivit-elle, la plus vive tendresse; et pour l'unir à celui qu'elle aime, je suis décidée à lui donner la moitié de ma fortune. A cette étonnante déclaration, le duc et la duchesse restèrent pétrifiés; la vérité a un caractère si frappant, que, malgré le peu d'élévation de leurs âmes, leur premier mouvement fut de croire à la parfaite sincérité d'Herminie; mais, après un moment de réflexion, ils pensèrent que cette résolution romanesque cachoit quelqu'artifice, ou que du moins il seroit facile d'en empêcher l'effet. Le duc reprenant la parole: Herminie, dit-il, en y pensant un peu, vous sentirez toute l'extravagance de cette idée; d'ailleurs, vous n'êtes point encore en âge de disposer de votre bien. — Je sais qu'étant orpheline, les lois pourroient m'en donner les moyens; au reste; j'ai vingt-deux ans, j'attendrai trois ans. — Mais

Zoé ne dépend que de nous, et nous refuserons ce don. — Je ne crois nullement qu'un parent éloigné, quoique bienfaiteur, ait le droit de rejeter pour sa pupille une fortune légitime. — Mais j'aurai le droit de marier Zoé à mon gré, et elle le sera dans huit jours. — Vous ferez une action injuste, tyrannique, et j'espère que Zoé aura le courage de vous résister.... — Ecoutez, Herminie, il est un moyen de tout concilier: épousez sans délai mon fils, et nous unirons ensemble Alphonse et Zoé ; j'obtiendrai pour Alphonse une place honorable et lucrative ; vous pourrez ajouter à la dot que je destine à Zoé, un don raisonnable, mais magnifique et digne de vous, et de cette manière vous ferez le bonheur de votre amie et celui de votre famille. La duchesse applaudit beaucoup à cette idée, et prenant subitement le ton le plus caressant, elle joignit ses instances à celles du duc. Herminie, les yeux baissés, gardoit tristement le silence ; enfin, vivement pressée de le rompre: Il m'en coûte, dit-elle, de vous déclarer formellement une chose à laquelle néanmoins vous devez vous attendre, c'est que je suis décidée à conserver ma liberté, et par conséquent à ne point épouser le comte d'Olmène. — En rompant un mariage fixé par la

dernière volonté d'un père, et arrêté dès votre enfance, il faudroit au moins donner une raison. — Je le pourrois facilement, mais je vous affligerois.... — Parlez sans déguisement, je l'exige. — Eh bien! la conduite et les moeurs de M. d'Olmène lui ont ôté sans retour mon estime. — Sa conduite est irréprochable, vous avez cru légèrement d'indignes calomnies. — Non, Madame, je n'ai cru réellement que ce que j'ai découvert et ce que j'ai vu... — Qu'avez-vous pu voir? — Mon respect pour vous me l'a fait taire jusqu'ici... M. d'Olmène, il y a deux ans, a tout tenté pour corrompre une enfant, votre parente, votre élève, Madame; enfin, Zoé âgée alors de quatorze ans..... Un jour, me croyant sortie, et sachant que Zoé étoit dans mon cabinet, il y vint: j'étois dans ma chambre, j'accourus aux cris de Zoé, et je la trouvai se débattant dans les bras de M. d'Olmène.... — Il n'avoit pas dix-huit ans, une erreur de jeunesse autorise-t-elle à manquer à des engagemens si sacrés? — Je n'ai jamais pris d'engagemens; mais quand j'en aurois contractés, une telle action me les eût fait rompre sans retour. Le duc et la duchesse répliquèrent avec une extrême aigreur, Herminie répondit avec une fermeté inébranlable, et le duc, outré de colère, finit par dire que du moins il

étoit maître de Zoé, et qu'elle épouseroit, sous huit jours au plus tard, l'homme qui lui avoit demandé sa main.

CHAPITRE XXIX.

Herminie, toujours entraînée par sa sensibilité, et dominée par la fierté de son caractère, faisoit beaucoup de démarches hasardées qu'elle réparoit par de grands sacrifices, et de cette manière elle alloit en toutes choses toujours beaucoup plus loin qu'elle n'en avoit eu d'abord le projet. La grandeur de son âme donnoit à sa conduite tous les inconvéniens de la plus folle présomption ; elle s'étoit fait une si haute idée de la vertu, qu'elle en attendoit tout, sans avoir jamais réfléchi à la fatale influence que peuvent avoir sur nos actions et les passions et la foiblesse humaine. Son coeur, toujours sincèrement disposé à tout sacrifier, non-seulement à la vertu, mais à l'honneur, n'admettoit pas pour elle la possibilité d'une erreur coupable ou d'une inconséquence. Ce système de perfection étoit devenu en elle un sentiment profond, parce que, jusqu'à l'âge de vingt et un ans, c'est à-dire jusqu'à l'époque de l'arrivée d'Alphonse à Paris,

rien ne l'avoit combattu. Herminie ne bravoit point les dangers qu'une jeune personne doit éviter, elle ne les connoissoit pas; elle étoit également incapable de les prévoir, de s'y soustraire et de les craindre. La lettre interceptée d'Alphonse avoit excité en elle mille mouvemens divers, de la joie, de l'attendrissement, des remords, du dépit; elle jouissoit malgré elle de la certitude positive d'être passionnément aimée: en même temps elle se reprochoit d'avoir laissé connoître ses sentimens, et elle étoit blessée qu'Alphonse en eût parlé à Melvil. Décidée à sacrifier son penchant, et à tout nier au duc et à la duchesse, elle ne trouva pas d'autre expédient pour assurer son secret, que la supposition de l'amour mutuel d'Alphonse et de Zoé: mais il falloit prévenir Alphonse, elle n'hésita point à lui écrire un billet conçu en ces termes:

„On a eu l'indignité d'intercepter et de lire „votre dernière lettre à M. de Melvil. Je suis „cruellement compromise dans cette lettre!.... „et je n'avois d'autre moyen de dissuader de „l'idée qu'elle doit donner de mes sentimens, „qu'en disant que c'est Zoé que vous avez voulu „désigner. En effet, je vous jure, Alphonse, que „depuis long-temps le projet favori de mon „coeur est d'unir votre destinée à celle de ma

„jeune amie. Laissez-moi cette espérance, elle „est nécessaire à mon bonheur. Je vous conjure, si l'on ose vous parler de cette lettre, „de ne me point démentir“.

Herminie, avant d'entrer dans le cabinet du duc, avoit elle-même remis ce billet à Narcisse, avec ordre de le donner sur-le-champ à son maître. Après son entretien avec le duc, elle rentra dans son appartement, et elle y trouva le baron de Jussy qui l'attendoit: il avoit l'air chagrin. Depuis long-temps, lui dit-il, vous évitez de me parler en particulier; mais aujourd'hui vous ne m'échapperez pas. Il faut, Herminie, m'ouvrir votre coeur. Depuis votre enfance vous m'êtes chère, et je n'ai pas mérité de perdre votre confiance. Vous l'avez toujours, mon cher baron, répondit Herminie en rougissant, et je ne vous tromperai jamais. Ecoutez, Herminie, reprit le baron, je crois que vous vous êtes engagée dans une fausse route, et que peu d'accord avec vous-même, vous ne savez comment vous en tirer.... — Point du tout: je me suis mise, il est vrai, dans une position embarrassante; mais j'ai un plan et des principes invariables.... — On vous accuse, on vous calomnie, on vous suppose une passion extravagante.... — *Réelle*, oui; *extravagante*, non; car elle ne me fera rien faire

de condamnable.... — Réelle!.... vous aimez ce jeune homme?.... — Vous l'aviez pénétré, convenez-en? pourquoi cet air surpris?.... — Je vous croyois un goût, une sorte de penchant.... mais une passion!.... et l'avouer ainsi!... Herminie, vous vous perdrez, vous formerez une union indigne de vous.... — Jamais. — Vous ignorez l'empire terrible d'une passion.... — J'ai mis, entre celui que j'aime et moi, une barrière que je ne pourrois franchir sans perfidie et sans trahir tous les devoirs les plus sacrés de l'amitié; m'en croyez-vous capable? — Non certainement. Mais comment cela se peut-il? — Ecoutez-moi, vous allez tout savoir. Alors Herminie fit un récit sincère de tout ce qui s'étoit passé. Grand dieu! s'écria le baron, quand elle eut fini de parler, quel chemin les passions font faire en peu de mois aux esprits même les plus sages!.... Je conviens que vous vous êtes mise dans l'impossibilité absolue de faire un mariage qui vous dégraderoit; mais vous brouiller avec vos plus proches parens, vous dépouiller de la moitié de votre fortune!.... — J'ai de grandes fautes à réparer. J'aime Alphonse du premier moment où je l'ai vu; mais ce sentiment ne fut d'abord qu'un vif et tendre intérêt. Je m'aperçus promptement de l'impression profonde qu'il produisoit sur

le jeune coeur de Zoé; j'en aimai devantage cette enfant qui m'a toujours été chère, et qui a pour moi tant d'attachement. Je formai un projet raisonnable, celui d'ajouter à sa dot, et de l'unir à celui qu'elle aimoit: avec cette idée je lui parlois sans cesse d'Alphonse, et ces entretiens exaltèrent à la fois et ses sentimens et les miens. Néanmoins, je n'ai j'amais eu la moindre tentation de former une alliance qui eût flétri ma réputation, et même celle d'Alphonse. Zoé, avec un nom obscur, sans fortune et d'un âge assorti à celui d'Alphonse, pouvoit sans folie entrevoir de l'espérance dans l'avenir; et moi, à vingt-deux ans, je n'aurois pu sans me déshonorer rompre un mariage désiré par mon père, et préférer au comte d'Olmène mon cousin germain, un jeune homme de dix-neuf ans, fruit malheureux d'une union illégitime, un jeune homme enfin protégé par mon oncle, reçu, logé chez lui, et paroissant aux yeux du monde n'attendre un sort que de lui et n'exister que par ses bienfaits. L'amour lui-même, pour me retenir dans la route du devoir, joignoit sa voix impérieuse à celle de la raison et de l'honneur. Il me disoit qu'en sacrifiant à mon penchant les bienséances et ma réputation, je ne supporterois pas le malheur affreux de paroître aux yeux de celui

que j'aime, non-seulement dépouillée de toute considération, mais flétrie à jamais dans l'opinion publique. Que vous dirai-je, mon ami! enchaînée par mes réflexions, par mes projets, et par les confidences de Zoé; certaine de ne point céder à mon inclination, je n'ai jamais cru qu'il fût nécessaire de la combattre; je m'attachai à cet amour mystérieux, immolé par moi dès sa naissance; il me parut si pur et si désintéressé, que je le nourrissois en secret comme on cultive une vertu. Mon entretien avec Alphonse m'a fait connoître qu'on peut tout sur soi-même, à l'exception de dissimuler lorsqu'on est tête à tête avec ce qu'on aime.... Enfin, lorsque j'ai été forcée de dénoncer Zoé et de déclarer le secret de son amour, j'ai pensé que je devois tout faire pour assurer son union avec Alphonse, et d'abord pour rompre le mariage qui feroit le malheur de sa vie; l'homme qui se propose pour elle n'a que trente mille livres de rentes, j'en donne environ soixante à Zoé, à condition qu'elle se mariera suivant le voeu de son coeur, et je jouirai du double bonheur de faire la fortune de mon amie et celle du jeune homme infortuné que j'aime. Je sais que le duc s'opposera de tout son pouvoir à ce projet; mais j'aurai recours à la justice, s'il le faut. Zoé n'est qu'une parente

très-éloignée de la duchesse; je m'adresserai à ses proches parens qui vivent en province; j'aurai leur consentement avec un peu de temps, je déciderai sans peine Alphonse à épouser une personne charmante dont il est aimé; et moi, renonçant à l'hymen, je resterai libre, indépendante avec une fortune qui surpassera de beaucoup mes désirs. Maintenant, mon cher baron, vous savez tout. Le baron, profondément attendri, et honteux de l'être à quarante ans, pour une confidence d'amour, tâcha vainement de cacher sa sensibilité; tout la déceloit, même son ton caustique et chagrin. Enfin, dit-il, ne réparant des imprudences que par des sacrifices extravagans, ne vous garantissant d'une folie condamnable qu'en faisant mille folies romanesques, vous avez trouvé le moyen de gâter à vingt ans la destinée du monde la plus brillante et la plus belle. Un esprit supérieur n'a jamais servi au bonheur d'une femme; nulle ne s'avise de l'employer à se conduire avec prudence; toutes en abusent, et n'en font jamais qu'un usage coupable ou malheureux. Vous n'avez pas prévu tout ce qui peut arriver. Ce n'est pas Zoé, c'est vous qu'Alphonse aime.... — Oui, mais sans aucune espérance; du moins je ne lui en ai pas laissé l'ombre, et lui-même sent comme moi que

tout nous sépare. — Fort bien ! mais vous convenez vous-même qu'il vous faudra du temps pour le déterminer à épouser Zoé ? — Oui, car je connois assez la grandeur de son âme pour être persuadée que la fortune que je donne à Zoé, ne sera pour lui qu'une raison de plus de résister à mes instances, auxquelles il céderoit plus promptement, si Zoé ne tenoit pas de moi un tel sort.... — Quoique lui-même n'ait rien du tout, ce qui feroit alors un beau mariage, quel fonds de raison dans tout cela !.... Ah ! que les bonnes vieilles routes battues du bon sens et de l'honnêteté valent mieux que tous ces raffinemens de délicatesse si singuliers, si abstraits, qu'on ne sait si l'on doit les condamner, ou s'en moquer, ou les admirer. Dans ce siècle corrompu, les imaginations vives et les âmes passionnées ont cru nécessaire de refaire un code d'amour et d'amitié, et tout est subtilisé, tout est outré dans ce code ; il ne falloit que rétablir l'ancien. Dites-moi, Herminie, que deviendra votre secret, si le duc, pour débarrasser son fils de la crainte fondée ou non d'un rival, alloit proposer à Alphonse d'épouser tout de suite Zoé ?.... — J'ai prévu cela, et c'est pourquoi j'ai annoncé l'irrévocable résolution de donner, si ce mariage se fait, la moitié de ma fortune à Zoé.... Soyez sûr

que le duc n'a nulle envie de former cette union. D'ailleurs, quand, par artifice, il feroit cette proposition, Alphonse, d'après mon billet, trouveroit bien le moyen de l'éluder avec adresse; et enfin plutôt que de me compromettre et de me trahir, il accepteroit la main de Zoé; c'est au fond tout ce que je désire. Mais voici ce qui doit arriver: Zoé sera interrogée; incapable de mentir, elle avouera naïvement qu'elle aime Alphonse et qu'elle m'a fait l'aveu de ses sentimens, ce qui confirmera tout ce que j'ai dit. Dieu veuille, dit le baron en soupirant, que tout s'arrange à votre satisfaction! Au reste, vous avez un grand moyen de contenir le duc; ses gens d'affaires m'ont remis le compte de votre tutelle, je n'ai pas eu encore le temps de l'eaxminer à fond, mais j'ai vu déjà qu'il n'est rien moins que loyal. Laissez-moi conduire cette affaire; j'espère qu'en ceci du moins vous me permettrez de vous guider.

CHAPITRE XXX.

Pendant l'entretien d'Herminie et du baron, il se passoit d'étranges choses. Le duc et la duchesse, comme l'avoit prévu Herminie, questionnèrent avec détail Zoé, et cet interrogatoire persuada le duc qu'Herminie en effet protégeoit véritablement les amours d'Alphonse et de Zoé. Il imagina que le seul moyen d'empêcher Herminie de se dépouiller de la moitié de sa fortune, étoit de marier sans délai Zoé à l'homme qu'il avoit choisi. Il conservoit toujours l'espérance de ramener Herminie de ses préventions contre le comte d'Olmène; il pensa qu'il en viendroit à bout avec un peu de temps, s'il étoit vrai qu'Herminie n'eût aucun projet de mariage pour elle, et lorsque son amitié romanesque pour Zoé seroit refroidie, et même dénouée par un établissement contre lequel elle s'étoit déclarée, et qui éloigneroit Zoé d'elle; car celui qui se proposoit pour l'épouser devoit l'emmener passer sept ou huit mois à Bordeaux; enfin le duc avoit un intérêt puissant et particulier à marier promptement Zoé. La duchesse ne l'ignoroit pas, et tous les deux déclarèrent à Zoé qu'elle devoit se pré-

parer à recevoir, sous deux jours, la main de l'époux qu'on lui destinoit. Zoé pleura, on fut inflexible, et l'on ne songea plus qu'à se munir des dispenses nécessaires pour la marier sans éclat le surlendemain matin. En attendant, la pauvre Zoé fut renfermée dans l'appartement de la duchesse avec défense d'en sortir sans elle.

Le comte d'Olmène revint avant le dîner, la duchesse l'instruisit de tout; le comte qui haïssoit Alphonse, éprouva la plus violente colère, et persista à croire qu'Herminie trompoit Zoé et tout le monde, que ses offres n'étoient que des artifices, qu'elle avoit la tête tournée d'Alphonse. Il ajouta qu'au lieu de marier Zoé, ce qu'au fond désiroit Herminie, il falloit parler à Alphonse, lui offrir la main de Zoé avec une place en province, et une dot, et s'il avoit l'insolence de refuser, le chasser avec ignominie; et qu'alors on marieroit Zoé comme on le voudroit et sans résistance de sa part, puisque le refus d'Alphonse lui auroit fait connoître qu'elle n'en étoit point aimée. Nous avons pensé à tout cela, répondit la duchesse; mais songez-vous que, si ce mariage a lieu, Herminie donnera la moitié de son bien?... — Bon! quel conte!... On ne donne pas ainsi soixante ou quatre-vingt mille livres de rente. — Elle est bien romanesque, bien dé-

cidée... — Mon père auroit le droit de s'opposer à cette extravagance.... — Elle attendroit sa majorité. — Je ne crois nullement à cette donation. — Herminie est la personne la plus vaine qui existe ; elle aime les choses extraordinaires, et le rôle de bienfaitrice doit lui plaire ; d'ailleurs, elle compte pour beaucoup le plaisir de nous braver et de venger Zoé de vos folles entreprises.... Ici la duchesse, changeant la discussion en sermon, reprocha vivement à son fils l'imprudence de sa conduite, elle parla même de morale et de religion ; le comte d'abord répondit avec légèreté, ensuite il prit un ton sérieux, fit quelques caresses, obtint son pardon, assura même qu'il cédoit à l'opinion de ses parens sur cette affaire, et quitta la duchesse qui vouloit s'habiller, en disant qu'il iroit attendre dans le jardin l'heure du dîner : mais, au lieu de descendre dans le jardin, il fut droit à la chambre d'Alphonse qu'il trouva prêt à sortir. Il avoit l'intention de lui parler d'abord avec ménagement et politesse, de tâcher même de l'éblouir et de le gagner par de magnifiques promesses ; mais la haine, réunie à l'orgueil blessé et à l'arrogance naturelle, ne sauroit se contraindre : aussitôt que le comte aperçut Alphonse, il n'éprouva plus que de la colère et le désir de l'humilier. Alphonse, très-

surpris de le voir, lui demanda froidement ce qu'il désiroit. Vous allez le savoir, répondit le comte du ton le plus impertinent. En prononçant ces paroles, il tira une chaise, non pour s'asseoir, mais pour s'appuyer, car il trembloit de fureur.... M. Dormeuil, poursuivit-il, ma mère vient de me conter en gros une histoire excessivement ridicule, dont vous êtes le héros... Il est étrange que vous ayez osé élever vos voeux jusqu'à une personne alliée de ma mère.... Au reste, comme cette petite fille n'est pas au vrai parente de ma mère, et que sa naissance, quoiqu'honnête, est très-obscure, et son nom tout à fait inconnu, mon père, par une bonté qui doit assurément vous confondre, daigne consentir à vous donner sa main..... Zoé tient de la bienfaisance de mon père une dot de quatre-vingt mille francs; elle aura un trousseau de vingt: j'ajouterai à ces dons un présent de pierreries; enfin, sous trois mois, vous aurez une bonne place, mais il faut partir sur-le-champ (avec mon homme d'affaires) pour votre province, afin d'aller y chercher les papiers nécessaires pour vous marier. Je vais vous donner une chaise de poste, je ferai les frais du voyage; êtes-vous prêt? répondez. Quand le comte eut cessé de parler, Alphonse s'assit, ce qui parut très-insolent

au comte qui n'avoit posé qu'un genou sur le siége dont il s'étoit emparé, en appuyant sa main droite sur le dos de cette chaise qu'il tenoit en équilibre, de sorte qu'elle ne portoit que sur ses deux pieds de devant. Alphonse, jusqu'à ce moment, s'étoit tenu debout sans donner le moindre signe d'impatience ou d'émotion; mais voyant que l'entretien alloit se prolonger, et que le comte s'étoit établi à sa manière, il résolut de s'établir aussi à la sienne. Lorsqu'il fut assis: Ayez d'abord la bonté, Monsieur, répondit-il, de m'apprendre comment on a découvert cette *histoire ridicule* dont vous venez de parler... — Par une lettre de vous adressée à Melvil; vous parlez dans cette lettre *d'un amour mutuel*.... Il a été impossible de vous supposer une témérité plus extravagante que celle de vous déclarer amoureux de Zoé: en effet, cette enfant, questionnée à ce sujet, a confirmé cette idée..... — Ainsi, Monsieur, on a intercepté, ouvert une de mes lettres.... — Nous disserterons une autre fois sur le secret des lettres; nous verrons alors si de très-justes soupçons n'autorisent pas des bienfaiteurs et des maîtres à s'éclairer par cette voie... — Rien, Monsieur, rien au monde n'autorise une mauvaise action: d'ailleurs, je n'ai eu, dans cette maison, ni *maître*, ni *bien-*

faiteur. Je n'ai jamais été aux gages de M. le duc d'Olmène; il m'a promis sa protection, et depuis plus d'un an, je lui consacre le travail le plus assidu.... M. Dormeuil, interrompit le comte en élevant la voix, laissons, croyez-moi, cette discussion... Je suis venu, non pour vous demander des digressions morales, mais une réponse franche et positive. — La voici, Monsieur: Je ne rends compte de mes sentimens et de mes projets qu'à mes amis, et je ne puis songer à disposer de mon sort sans consulter mes parens. — Un vil bâtard n'a point de parens... A ce mot, Alphonse se leva en disant: Un bâtard a souvent plus de coeur qu'un enfant légitime; et si, après être venu m'insulter dans votre propre maison avec tant d'indignité, vous refusez de m'en faire raison, je publierai partout que vous êtes aussi lâche qu'insolent. *Vous faire raison!....* reprit le comte avec un sourire insultant; savez-vous, M. Dormeuil, qu'un homme comme moi ne doit mesurer son épée qu'avec un gentilhomme?.... *Un homme comme vous* commet donc la plus odieuse lâcheté, lorsqu'il insulte un roturier?... Dieu m'est témoin que, par respect pour les devoirs de l'hospitalité, je me suis contenu dans les bornes de la plus patiente modération, autant que me l'a permis l'honneur. Au reste, grâces au

ciel, je ne suis plus qu'un étranger dans cette maison: comme j'y étois sans titre et sans emploi pécuniaire, je pouvois la quitter à mon gré. J'ai eu l'honneur, il y a deux heures, d'écrire à M. le duc d'Olmène, pour lui annoncer que je me retirois; et j'allois partir, quand vous êtes entré. Ainsi, Monsieur, si vous ne réparez pas par une excuse formelle l'outrage que vous venez de me faire, et qu'en même temps vous persistiez dans le refus de m'en faire raison, je vous le répète, j'userai du droit de vous accuser de la plus honteuse poltronerie... — Vous voulez une leçon sévère, je vous la promets: comme je ne prétends pas qu'on essaie de *pacifier* ce différend, je suis obligé de passer ici la journée afin de prévenir tout soupçon; mais trouvez-vous demain, à la pointe du jour, derrière les Chartreux, j'y serai; je ne menerai avec moi que mon coureur, il ne tient qu'à vous de vous y rendre avec votre nègre. A ces mots, le comte sortit; Aphonse l'entendit siffler et chanter sur l'escalier: Misérable bravade! dit Alphonse, ou brutale férocité!... ah! je ne crains pas la mort, moi qui ne puis entrevoir dans l'avenir que des peines, de douloureux sacrifices et d'insupportables humiliations: mais, contre tous mes principes, me trouver forcé de proposer un duel! risquer de devenir homicide, et de tuer le fils

unique de l'homme qui m'a donné un asile! porter l'horreur et la désolation dans la famille où j'ai été admis, et par cette action, inexcusable aux yeux de la morale et de la religion, empoisonner la vie entière de celle qui m'a donné le jour!... Et vous, trop sensible Herminie, que deviendrez-vous, en apprenant ma mort ou celle de mon ennemi!... Cet évènement, conté, interprété de mille manières, flétrira peut-être votre réputation! O lois barbares d'un point d'honneur sanguinaire, dans quelles angoisses jetez-vous un coeur né pour la vertu!.... Mais, grand Dieu! j'aurois pu me soustraire à ce malheur irréparable; il falloit fuir ce jeune insensé, ivre d'orgueil et de colère; il falloit quitter plutôt cette maison funeste! Oui, j'aurois dû m'en arracher aussitôt que j'ai connu les sentimens d'Herminie..... J'avois promis à Melvil d'éviter avec un soin extrême un entretien particulier avec elle, et je l'ai cherché!.... Oh! que je me trouve coupable et malheureux!... Allons, c'en est fait! placé entre le crime et le déshonneur, et déjà gâté par le monde, je n'ai plus assez de courage pour immoler à la vertu un horrible préjugé; je n'ai plus de force que pour braver le cri de ma conscience et de l'humanité.... En disant ces paroles, Alphonse sortit impétueuse-

ment de sa chambre, il descendit avec précipitation un escalier dérobé, ensuite il traversa la cour, monta dans un fiacre, et se fit conduire aux Champs-Elysées chez Melvil. Ce dernier parti depuis peu de jours pour l'Angleterre, ne devoit revenir que sous trois semaines; Alphonse fut reçu par le concierge comme l'ami le plus intime du maître de la maison.

Dans cette même matinée, Alphonse éprouva un nouveau chagrin; il reçut une lettre de Mélanie qui lui mandoit que Dormeuil avoit eu une attaque d'apoplexie, et qu'on désespéroit de sa vie. Mélanie étoit plongée dans la douleur, et Alphonse ne pouvoit l'aller retrouver. Hélas! disoit Alphonse en versant des larmes amères, Mélanie, en perdant celui qu'elle chérit comme le meilleur des pères, attend de moi seul toutes ses consolations, et j'achèverai de lui percer le coeur et de l'accabler!... O Dieu! dans quelques heures, cette main, innocente encore, sera souillée de sang!... Ce fer que je ne puis employer au service de la patrie, sera demain l'arme d'un meurtrier! Ces réflexions terribles confondoient Alphonse, et le livroient aux plus cuisans remords; et cependant il ne pouvoit connoître toute l'horreur de ce duel, puisqu'il ne savoit pas qu'il s'apprêtoit à combattre son frère!....

Sans doute il est des malheurs inévitables; mais il n'y a point de fatalité dans nos fautes; nous avons toujours pu ne les pas commettre; une imprudence, une fausse démarche, une foiblesse en ont toujours été la cause. Ne les attribuons point à la destinée, n'en accusons que nous-mêmes.

CHAPITRE XXXI.

Laissons Alphonse gémissant sous le poids de la douleur, des regrets superflus et d'un remords accablant, et retournons à l'hôtel de duc d'Olmène. Comme Herminie descendoit pour aller prendre l'air dans le jardin, en attendant le dîner, elle rencontra Narcisse qui la guettoit, et qui lui remit à la dérobée un billet: Herminie remonta promptement dans sa chambre pour le lire, elle y trouva ces mots:

„Je ne puis ni vous démentir, ni m'abaisser à „feindre, ni même supporter les questions de „ceux que j'ai cessé d'estimer; mais comme je „n'ai aucun titre, aucun emploi dans cette mai- „son, il m'est permis de la quitter sans en pré- „venir d'avance, et je vais partir dans l'instant.

„Ainsi on ne pourra me parler, et je n'aurai „point à répondre.... Quant au projet bizarre „que vous daignez former pour mon établisse- „ment, il est tout à fait chimérique; je suis un „être isolé sur la terre, et je veux l'être tou- „jours... Adieu! oh! puissiez-vous trouver le „bonheur!... adieu! oubliez le malheureux Al- „phonse!....".

Herminie arrosa de larmes ce billet. Ce fut alors qu'elle sentit toutes les conséquences de son imprudente conduite. Juste ciel! s'écrioit-elle, je suis l'unique cause de tous ces évènemens qui privent cet infortuné jeune homme d'un puissant protecteur, et sans doute de la place qui lui étoit promise! Et où va-t-il? que va-t-il devenir? Melvil est absent!... Que ce billet laconique et sévère est touchant!... comme il exprime bien l'élévation de son âme et la pureté de ses principes!... Mais je ne le perdrai point de vue, je suivrai mon projet avec une infatigable persévérance: Melvil reviendra, je lui parlerai de ce mariage, il me secondera, nous en viendrons à bout; et, du moins, je réparerai les torts de la fortune envers lui!.... Cette idée seule pouvoit calmer la douleur d'Herminie; elle avoit bien envie de rester toute la journée dans sa chambre, mais le départ d'Alphonse fut pour elle une

raison de paroître; elle rassembla toutes ses forces pour se composer un maintien serein et tranquille... Cette dissimulation est affreuse avec les gens qu'on aime, mais elle coûte peu avec ceux dont on se défie et qu'on n'estime pas; leur vue seule resserre le coeur, et l'on trouve une sorte de consolation à les tromper sur ce qu'on éprouve; on sait qu'ils jouiroient du trouble qu'on leur cache.

Le duc avoit fait, plusieurs jours d'avance, un grand nombre d'invitations; il y eut beaucoup de monde à dîner. Zoé y parut avec un visage défait, les yeux rouges et une contenance abattue; mais surveillée par la duchesse, elle n'osa s'approcher d'Herminie. Un moment avant le dîner, les deux battans du salon s'ouvrirent, et l'on annonça la princesse de * * *. La duchesse se leva et fut au-devant d'elle: tandis qu'elle avoit le dos tourné, Zoé s'avança vers Herminie, et lui dit rapidement tout bas: Je suis perdue, sauvez-moi, on me marie après-demain; le contrat sera signé demain au soir.... Après avoir dit ces paroles, elle se hâta de retourner à sa place. Herminie se promit intérieurement de tout tenter et de tout faire pour soustraire Zoé à cette odieuse violence.

Cependant le comte d'Olmène, qui vouloit

sincèrement que personne ne pût soupçonner qu'il dût se battre le lendemain matin, dit à ses parens qu'il alloit passer quarante huit heures à la campagne, à dix lieues de Paris, chez un de ses amis qu'il nomma, ce qui parut fort simple. Il resta jusqu'à la nuit, ensuite il donna l'ordre tout haut de lui aller chercher des chevaux de poste, qu'on lui amena: en effet, on le vit monter en voiture, et tout le monde fut bien convaincu qu'il partoit pour la campagne; mais après avoir traversé deux rues, il fit arrêter la voiture pour se faire conduire chez un baigneur, dans le faubourg Saint-Germain, décidé à coucher là pour y attendre le jour, et se rendre ensuite au rendez-vous qu'il avoit donné à Alphonse, derrière les Chartreux.

CHAPITRE XXXII.

Herminie, depuis deux ans, avoit la permission de faire des visites, le matin, à quelques femmes de ses amies: on n'exigeoit d'elle que d'emmener dans sa voiture une vieille gouvernante qui l'avoit élevée, et de faire dire en sortant où elle alloit. Le lendemain matin, Hermi-

nie se leva à six heures, s'habilla à la hâte et sortit; mais à dessein, elle ne dit point où elle comptoit aller. Elle se rendit chez la baronne d'Olberg, soeur de la duchesse, l'une des femmes qu'elle aimoit le mieux, et qui lui avoit toujours montré ainsi qu'à Zoé la plus vive et la plus tendre amitié. La baronne qui, retirée du monde, menoit depuis long-temps la vie d'une recluse, venoit de se lever, lorsqu'Herminie entra dans sa chambre. Etonnée de la voir si matin, elle la questionna avec inquiétude: Herminie, sans préambule, lui répondit qu'elle venoit la supplier d'employer tout son crédit pour empêcher la duchesse de faire le malheur éternel de Zoé, en la mariant contre son inclination..... Je sais, reprit la baronne, que ce mariage doit se conclure demain, mais on ne m'a point dit que Zoé eût montré cette répugnance extrême dont vous parlez.... — Eh bien! Zoé est au désespoir. — C'est un enfantillage, ce mariage est très-avantageux, et le mari qu'on lui donne est jeune, d'une figure agréable... — Elle en aime un autre... — Ah! que me dites-vous! quoi, à son âge! elle n'a que seize ans.... — Elle aime passionnément M. Dormeuil.... — Ce jeune Alphonse, sans fortune, sans état..... — Je ne me marierai jamais, et je donne à Zoé, en faveur de ce mariage, la

moitié de ma fortune. J'ai deux terres d'une égale valeur, je lui donne celle de Languedoc, dont le château est magnifique: vous savez que cette terre rapporte plus de soixante mille livres de rente. J'ai fait le serment de la lui donner, si elle épouse Alphonse. Je l'ai déclaré au duc et à la duchesse; et voilà pourquoi on presse le mariage avec un autre; on se flatte encore de me déterminer à épouser le comte d'Olmène. Mais plutôt mourir! On veut me conserver ma fortune toute entière, dans le fol espoir d'en jouir un jour; on s'abuse.... Vous me connoissez, Madame; vous savez si je suis capable d'annoncer une résolution généreuse pour y manquer. Une telle lâcheté n'est certainement pas dans mon caractère.... Pendant ce discours, la baronne fondoit en larmes, et toute sa physionomie exprimoit la surprise, le saisissement et la plus profonde émotion. O ma chère Herminie! s'écria-t-elle, je vous crois; oui, ma généreuse amie, je vous crois, et tellement que je n'essaierai pas de combattre cette résolution extraordinaire d'une amitié sublime.... Mais, grand Dieu! quelle sera votre surprise en apprenant à qui vous déclarez ce dessein héroïque!... Oh! je vous dois l'unique secret de ma vie.... la reconnoissance maternelle doit l'emporter sur

l'idée douloureuse de perdre votre estime.... Ah! dit Herminie, rien au monde ne peut altérer mes sentimens pour vous.... Parlez.... — Eh bien! Zoé.... — Achevez. — Elle est ma fille. O grand Dieu! s'écria Herminie baignée de larmes et en se jetant dans les bras de la baronne, Zoé m'en sera plus chère encore.... A ces mots, la baronne serra Herminie contre son sein, avec l'expression la plus pathétique. Mon amie, dit-elle, jugez de ma tendresse pour vous, par cet aveu d'un secret caché depuis dix-sept ans avec tant de soins.... — Et vous avez eu le courage de le taire à Zoé!.... — Hélas! je ne puis m'en faire un mérite; quelle confidence à faire à l'objet auquel on désire surtout les principes les plus austères et la morale la plus pure? J'ai voulu que, jusqu'à ce moment, elle n'eût pas l'idée même générale d'un semblable égarement, et je veux que, désormais et toujours, une telle faute lui paroisse inconcevable et sans excuse.... Comment aurois-je pu me dénoncer moi-même, et en lui disant: Vous devez m'aimer, me respecter et m'estimer toujours?.... Quoi! répétoit Herminie, uniquement occupée de cette étonnante découverte, quoi! vous êtes sa mère! cette douce et sensible Zoé vous doit la vie! Ah! son coeur l'a deviné, elle vous adore, et j'ai vu sou-

vent la duchesse jalouse de ce sentiment que Zoé jamais ne déguise. Mais la duchesse sait votre secret? — Elle et le duc en sont les seuls confidens.... Du moins je ne fus point une épouse infidèle et parjure! Zoé naquit un an avant mon mariage!.... Dans la situation la plus déplorable où puisse se trouver une jeune personne bien née, mais foible et coupable, je me jetai dans les bras de ma soeur, mariée depuis plusieurs années; je trouvai en elle une prudence parfaite et toute la compassion, toute l'affection de la plus tendre soeur. Elle se fit ordonner les eaux de Plombières, et m'emmena avec elle. Là, Zoé reçut le jour, et par les précautions les mieux combinées, mon funeste secret fut en sûreté. Nous avions en province une vieille parente extrêmement pauvre; une pension que j'ai payée jusqu'à sa mort la décida à recevoir Zoé qu'elle fit passer pour sa nièce, sans avoir su jamais le nom de sa mère. Au bout de cinq ans, ma soeur et son mari, cédant à mes vives instances, consentirent à se charger de Zoé. Non-seulement je désirois la rapprocher de moi, mais je voulois lui faire donner une bonne éducation. La pauvre petite avoit cinq ans, lorsqu'elle arriva à Paris. La prudence de mon beau-frère me priva pendant quinze jours du bonheur de l'embrasser...

J'étois à Fontainebleau, et le duc me força d'y rester, comme de coutume, jusqu'à la fin du voyage.... Enfin je revins, et je vis cette enfant si passionnément aimé! je la vis dans le cabinet de ma soeur et sans témoins. Qu'elle me parut intéressante et jolie!.... elle me regarda avec une sorte de saisissement. Sans doute l'expression de ma physionomie l'étonnoit. Je lui donnai plusieurs petites choses que j'avois apportées pour elle, et elle me prodigua les plus tendres caresses. Il est mille sensations délicieuses qu'une mère coupable ne peut éprouver. En examinant cette enfant, je voyois avec satisfaction que ses traits n'offroient aucune trace de ressemblance avec les miens, ni avec ceux de son père!.... Ces ressemblances si touchantes dans les enfans légitimes aux yeux de toutes les mères, n'auroient pu me causer que de l'inquiétude et de la confusion. Il est bien vrai que la faute qui donne la vie aux enfans naturels, bouleverse les sentimens et toutes les lois de la nature: elle annulle ou ternit les plus douces jouissances d'une mère; elle ravit toujours à ces mères infortunées l'orgueil maternel; elle affoiblit dans les enfans, et quelquefois elle détruit le respect filial. C'est la mère qui doit être humble avec sa fille, et la confiance qui lui révèle sa

naissance n'est jamais qu'un humiliant aveu; c'est la mère qui doit implorer l'indulgence, ses instructions sont sans autorité; elle ne peut parler de la vertu sans se condamner elle-même, et c'est avec la rougeur sur le front qu'elle en donne les préceptes sévères. Pour se faire obéir, osera-t-elle invoquer la reconnoissance? Hélas! que lui doit-on? une existence flétrie par la honte!... Et si l'enfant illégitime acquiert, par ses talens, ses vertus et sa conduite, une réputation distinguée, sa mère n'a rien de commun avec ses succès et sa gloire (étrange renversement de l'ordre naturel)! Elle ne peut s'enorgueillir de son enfant; car elle ne peut le reconnoître sans se déshonorer!.... Ici les larmes de madame d'Olberg lui coupèrent la parole Herminie pleura avec elle, et cette mère malheureuse reprenant son récit: La tendresse de Zoé pour moi, dit-elle, sembloit répondre à la mienne et se fortifier avec l'âge; je m'aperçu que la duchesse, qui l'avoit beaucoup aimé dans sa première enfance, lui savoit mauvai gré de la préférence naïve qu'elle me donnoi en toute occasion sur elle. Bientôt elle critic et contraignit les témoignages de mon affectio pour cette enfant, sous prétexte que cette viv tendresse pourroit faire soupçonner la vérit

Je cherchois cependant à confondre aux yeux du monde ce sentiment maternel avec l'amitié que j'avois pour vous.... Enfin, je ne vis que trop que Zoé n'étoit plus aimée de ma soeur, et qu'elle n'étoit pas heureuse. Cependant, depuis mon veuvage, le duc redoubloit d'attentions pour moi, et Zoé, du moins en ma présence, fut mieux traitée. On savoit que j'étois décidée à ne jamais me remarier; mais on craignoit que je n'eusse l'idée de donner toute ma fortune à Zoé.... Le duc m'en parla, en me disant nettement que la religion et la probité me défendoient de frustrer de mon bien son fils, mon héritier naturel, en faveur d'une enfant illégitime.... et qu'il ne m'étoit permis de donner à Zoé que ce que je pourrois épargner sur mon revenu. Je le crus; d'ailleurs le duc me promettoit de l'établir d'une manière brillante; de mon côté, je donnai ma parole d'assurer tout mon bien à mon neveu, par un acte solennel, le jour où Zoé feroit un mariage avantageux, et qui par conséquent me conviendroit. En attendant, je réduisis ma dépense personnelle au simple nécessaire, afin de former une petite dot à cette enfant chérie. Mais les frais considérables de son éducation et de son entretien, des pensions à payer, des aumônes indispensables, ne m'ont permis

d'amasser jusqu'ici pour elle que quatre-vingt mille francs.... Et c'est le duc, interrompit Herminie, qui se fait honneur, et de cette somme, et des dépenses de son éducation!.... Pour ne pas trahir mon secret, reprit la baronne, il est forcé de jouer le rôle d'un bienfaiteur..... Il *le joue* trop bien, reprit Herminie, il répète que Zoé lui doit tout, il s'en vante, il le reproche, c'est une indignité; d'ailleurs, il pouvoit dire que cette dot venoit d'une succession. Je ne connois rien de si odieux que de s'attribuer un mérite qu'on n'a pas.... Ma chère Herminie, reprit la baronne, il ne nous est pas permis de juger rigoureusement les actions de ceux qui nous ont rendu de grands services.... — Il me semble, Madame, qu'on vous fait payer assez cher ces services-là; mais parlons de Zoé. Souffrirez-vous qu'on la sacrifie?.... Non, non, jamais, s'écria la baronne; dussé-je trahir mon secret, j'irai tout à l'heure chez ma soeur pour lui déclarer que je romps ce mariage; il me faudra soutenir la scène la plus violente, mais j'en aurai le courage. A ces mots, Herminie réfléchit un moment, ensuite elle dit: Laissez-moi parler d'abord, et n'allez chez mon oncle que dans deux heures. Mais permettez-moi de dire à la duchesse que vous m'avez confié votre secret? A

cette proposition, la douce et timide baronne hésita; Herminie insista vivement; et après avoir arraché un demi-consentement, elle se hâta de quitter la baronne, et de retourner à l'hôtel d'Olmène.

CHAPITRE XXXIII.

Herminie, en arrivant chez son oncle, apprit avec une joie inexprimable que la duchesse venoit de sortir sans emmener Zoé. Aussitôt Herminie, voulant saisir une occasion si favorable de soustraire Zoé à un pouvoir usurpé et tyrannique, prit le parti le plus hardi; elle se rendit à l'appartement de Zoé qui se jeta à son cou en l'apercevant. Herminie la prend par la main, l'entraîne, la conduit à sa voiture, y monte avec elle, et donne ordre au cocher de les mener à l'abbaye de Panthemont. L'abbesse de ce monastère étoit parente d'Herminie et l'aimoit tendrement: Herminie lui demanda un asile contre d'injustes persécutions, et les portes lui furent ouvertes. Dans des cas semblables, la supérieure d'un couvent ne refusoit jamais sa protection à des suppliantes qu'elle devoit supposer opprimées; mais ces personnes accueillies et reçues

ainsi par l'hospitalité religieuse, ne pouvoient plus sortir de ce refuge; elles devoient y rester renfermées jusqu'à ce que les magistrats eussent prononcé sur la justice de leurs réclamations. Herminie n'étoit que depuis une heure à Panthemont, lorsque la duchesse, furieuse, hors d'elle, y arriva; car la duchesse, rentrée chez elle peu de temps après le départ d'Herminie et de Zoé, apprit de son suisse qu'Herminie avoit donné l'ordre à son cocher de les conduire à Panthemont. La duchesse intimida l'abbesse par sa violence et ses emportemens; elle dit qu'elle ne réclamoit nullement Herminie, mais qu'elle redemandoit Zoé, une enfant, sa parente, qu'elle avoit élevée, dont elle étoit la bienfaitrice, sur laquelle Herminie n'avoit aucun droit, et qu'elle avoit enlevée.... L'abbesse trouva ces plaintes très-fondées; elle pria la duchesse de l'attendre dans un parloir, lui promettant d'aller parler à Herminie, ce qu'elle fit en effet. Herminie, sans s'émouvoir, dit à l'abbesse: Venez, Madame, je vais répondre à madame la duchesse d'Olmène en votre présence. A ces mots, elle se rendit au parloir avec l'abbesse. La duchesse, en apercevant Herminie, se livra à tous les transports de la plus véhémente colère, et, en lui redemandant Zoé, l'accabla de reproches sanglans.

Herminie l'écouta avec une patience inaltérable; enfin la duchesse la pressant de répondre en ajoutant: Dites-moi seulement quel droit vous pouvez avoir sur cette enfant, qui ne vous est rien, et que les auteurs de ses jours m'ont confiée?.... Madame, répondit Herminie, j'ai le droit même qu'on vous avoit donné, et que vous avez perdu par une injuste violence... — Comment? — Oui, Madame. La personne qui doit seule disposer de Zoé, instruite par moi, ne veut point que l'on contraigne son inclination; elle accepte le don que je veux lui faire.... — Et quelle est cette personne?... — La mère de Zoé, avec laquelle j'ai passé deux heures ce matin... Cette réponse fit pâlir la duchesse et la pétrifia; il lui fut impossible de se remettre de son trouble; elle balbutia quelques mots, se leva et sortit. L'abbesse connut clairement que la duchesse n'avoit aucun droit réel de réclamation, et Herminie lui laissa croire que cette mère dont elle avoit parlé étoit une femme de province: ainsi elle venoit de trouver le moyen de confondre la duchesse, sans compromettre le secret de madame d'Olberg.

La duchesse, dans un état inexprimable de saisissement et de colère, vola chez sa soeur; et sans vouloir l'entendre, elle lui dit avec une

inconcevable volubilité tout ce que la fureur peut inspirer de plus outrageant, finissant par la menacer de la déshonorer publiquement. Madame d'Olberg, indignée, se permit aussi quelques reproches; elle déclara qu'elle n'avoit point autorisé Herminie à s'emparer ainsi de Zoé, mais qu'elle étoit charmée qu'elle fût entre ses mains, et qu'elle l'y laisseroit. Les deux soeurs se séparèrent entièrement brouillées. Herminie, une heure après, reçut de la baronne un billet qui lui donnoit formellement sur Zoé tous les droits qu'elle avoit conquis. Ainsi les évènemens les plus extraordinaires, naissant successivement du choc des caractères de ces diverses personnes; la douceur et la foiblesse de madame d'Olberg, l'impétuosité de la duchesse, la fermeté et le tour d'esprit entreprenant d'Herminie, concoururent également à soustraire Zoé à l'empire tyrannique de sa tante, et à rendre sa jeune et généreuse amie arbitre et dépositaire de sa destinée.

CHAPITRE XXXIV.

O JOIES trompeuses de la terre, qui peut vous goûter sans trouble ou sans inquiétude!... Souvent, hélas! quand la fortune semble nous sourire, le sort, par un coup imprévu, nous atteint dans ce que nous avons de plus cher, et nous frappe loin de nos yeux!...

Herminie, qui ne pouvoit se distraire d'un amour malheureux qu'en formant les plus nobles projets, reprenoit toutes ses espérances sur l'union d'Alphonse et de Zoé, en se voyant souveraine maîtresse du sort de son amie. Elle serroit Zoé dans ses bras avec une affection de mère, elle s'applaudissoit avec elle de son triomphe sur la duchesse, elle lui répétoit mille fois le double serment d'assurer sa fortune et son bonheur; et pendant ce temps, des évènemens terribles qu'elle ignoroit, bouleversoient sa destinée, et lui préparoient les peines les plus déchirantes qui puissent accabler un coeur sensible....

Alphonse s'étoit rendu à la pointe du jour derrière les Chartreux, suivi seulement du fidèle Narcisse. Quelques minutes après, il avoit vu

arriver le comte d'Olmène, précédé de son coureur. Aussitôt les deux ennemis mirent l'épée à la main et se battirent long-temps avec une égale vigueur. Enfin le comte reçut dans le côté gauche un coup qui le fit tomber baigné dans son sang. Alphonse crut lui avoir percé le coeur, et jetant avec horreur son épée: Dieu! dit-il, je l'ai tué!... Le coureur vola vers son maître, et s'écria qu'il respiroit encore. Alors Alphonse s'élança vers le comte sans connoissance; il déchira son mouchoir pour bander sa plaie; ensuite il aida à le porter dans sa voiture, et le coureur, suivant l'ordre qu'il avoit reçu, dans le cas où son maître seroit blessé, de ne point le mener à l'hôtel d'Olmène, le fit conduire chez un chirurgien célèbre qui habitoit ce quartier. Alphonse éperdu retourna aux Champs-Elysées. Là, s'enfermant dans sa chambre, il voulut réfléchir au parti qu'il devoit prendre; mais les remords, l'inquiétude, la douleur, l'absorboient tellement, qu'il n'avoit pas la faculté de lier deux idées de suite. Il étoit sans cesse distrait par les images les plus douloureuses, qui, malgré lui, s'offroient à son esprit troublé.... Tantôt il se représentoit le comte expirant, et sa famille désolée; tantôt il entendoit Mélanie gémissante lui reprocher son crime, et la fière, la sensible Her-

minie l'accuser en pleurant d'avoir terni sa réputation.... Il se promenoit à grands pas dans sa chambre: de temps en temps il s'arrêtoit et restoit immobile, glacé pas ces tableaux affreux.... Quelquefois, voulant écrire à Mélanie, il prenoit une plume, il traçoit quelques lignes, et les déchiroit aussitôt.... Au milieu de ces agitations, on vient lui dire que le coureur du comte demande à lui parler.... Le coureur entre, et lorsqu'il est seul avec Alphonse: Monsieur, lui dit-il d'un air consterné, vous m'avez témoigné de la bonté dans deux ou trois occasions, et j'accours vous donner un avis très-utile.... Sauvez-vous, Monsieur, dans les pays étrangers: mon pauvre maître n'existe plus.... O ciel! s'écria Alphonse.... Oui, Monsieur, reprit le coureur: il vient dans l'instant de rendre le dernier soupir. Ses parens ne le sauront que ce soir; sauvez-vous, Monsieur. En disant ces paroles, le coureur sortit en pleurant. Alphonse tombe sur une chaise: C'en est donc fait, dit-il, j'ai commis un crime irréparable! je suis à jamais souillé du sang d'un homme! Oh! que je maudis la mémoire abhorrée de celui qui m'a donné la vie!.... Grand Dieu! ces noms affreux que je n'ai jamais entendu prononcer sans horreur, les noms d'homicide, de meurtrier, ce sont les

miens désormais!.... Quoi! pour un mot inspiré par la colère, et par une jalousie qui n'étoit que trop fondée, j'ai tué le fils unique de mon protecteur, le seul espoir d'une famille respectable.... A ces mots, ses larmes enfin coulèrent.... Mais, au bout de quelques minutes, il tressaille, en entendant une voiture entrer dans la cour. Sans réfléchir à l'impossibilité du retour si prompt de Melvil, il imagina que c'étoit lui.... Dieu! s'écria-t-il, où me cacher, où fuir pour l'éviter!.... Oh! maintenant la vue d'un véritable ami ne pourroit plus que mettre le comble à mes maux!... Comme il disoit ces paroles, sa porte s'ouvre, et il voit paroître le duc d'Olmène.... Il se lève en frémissant, mais il connut dans l'instant, en jetant les yeux sur lui, qu'il ignoroit son malheur.... Le duc en effet n'en avoit aucun soupçon; il croyoit, comme on l'a vu, son fils à la campagne pour deux jours; mais, connoissant depuis peu l'inimitié mutuelle de ces deux jeunes gens qu'il attribuoit en grande partie aux imprudences de la duchesse, il avoit pris à cet égard des craintes vagues, augmentées encore par la retraite subite d'Alphonse, qui supposoit un grand mécontentement. Très-irrité contre Alphonse, depuis qu'il avoit lu la lettre interceptée, il s'étoit contenu par la crainte extrême que lui inspi-

roit Melvil, maître de son secret, Melvil protecteur si ardent d'Alphonse, et de plus, ami intime du ministre en faveur.... Le duc pensoit qu'Alphonse et le comte ne pouvoient manquer de se rencontrer dans le monde, et qu'il n'étoit que trop vraisemblable que leur animosité réciproque produiroit entr'eux quelque sanglant démêlé. Le duc vint donc trouver Alphonse, avec l'intention de l'engager, par les voies de la douceur, à s'éloigner de Paris pendant quelque temps. En entrant dans la chambre, il n'y distingua que foiblement les objets : le jour étoit sombre, les rideaux des fenêtres fermés, et le duc avoit la vue très-basse. Il vit qu'Aphonse étoit debout, mais il ne distinguoit ses traits que confusément. Il s'avança, et se plaça dans un fauteuil en invitant Alphonse à s'asseoir. Alphonse, qui ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes, retomba sur sa chaise. Alphonse, dit le duc, je pourrois me plaindre de vous : vous m'avez quitté brusquement sans prendre congé de moi, et vous avez mis le trouble et la division dans ma famille.... Je viens vous demander une preuve de respect pour moi, et qui, en même temps, pourra vous être utile. Votre présence ici dans ce moment n'est pas sans inconvénient. Je ne vous cache pas que madame d'Olmène et

mon fils sont très-irrités contre vous, évitez-moi des scènes fâcheuses; voyagez pendant quelques mois, allez en Suisse; je vous apporte des lettres de recommandation et de l'argent: partez sans délai... En disant ces mots, le duc lui présenta un paquet et une bourse remplie d'or. Non, non, dit Alphonse d'une voix étouffée, je ne fuirai point.... — Je vous propose, non une fuite, mais un voyage instructif et agréable.... — Je veux rester ici. — Et pourquoi?.... Vous gardez le silence: ce silence farouche, votre maintien, tout m'annonce quelque dessein sinistre.... Insensé! sachez qu'on m'a rendu compte de votre animosité contre mon fils. Avez-vous donc l'odieux projet d'attendre son retour, pour vous battre avec lui?.... Vous baissez la tête, et vous vous taisez toujours!.... Vous paroissez ému.... Ah! vous devez l'être.... Alphonse! c'est un père qui vous conjure de renoncer à cet horrible dessein, et j'en exige votre parole d'honneur.... Plutôt mourir que de vous tromper, s'écria Alphonse. Ainsi donc, reprit le duc, c'est un parti pris!.... Mais ne craignez-vous pas mon ressentiment et ma vengeance?.... — Je ne crains plus rien. — Malheureux! connois donc ton sort: on t'a trompé.... celui qui t'a donné le jour n'est point mort.... il existe.... — Je frémis.... — Cet

adversaire, cet ennemi que tu veux immoler, est un être sacré pour toi.... — Comment?.... — Le comte d'Olmène est ton frère..., je suis ton père... A ce mot terrible, foudroyant, Alphonse, sortant de sa stupeur par un accès de rage, se lève en disant: L'ai-je bien entendu!... — Oui, reprit le duc en lui tendant les bras, je suis ton père!.... Monstre! s'écrie Alphonse, oses-tu l'avouer ce crime exécrable qui déshonora l'infortunée Mélanie; je t'ai maudit, te croyant dans la tombe, et je te maudis avec plus d'horreur et de haine encore en te reconnoissant!.... Toi, qui as profané l'innocence et couvert de honte la vertu même! toi, qui m'as donné une existence ignominieuse; toi, qui, en enveloppant ton crime dans les ombres d'un mystère impénétrable, m'as rendu incestueux et fratricide..... Je te maudis, et je vais te punir; ce fils que reconnoissoit, que chérissoit ton orgueil, il n'est plus; je l'ai tué!... Misérable!.... s'écria à son tour le duc, tu périras sur un échafaud..... — Oui, je dois quitter dans l'ignominie cette vie détestée que je reçus de toi... Barbare! c'est sur ta tête que retombera le sang que j'ai versé! je ne suis que l'instrument aveugle des vengeances célestes..... Vas! fuis, crains du moins ma noire destinée, songe qu'il n'y manque plus que l'horreur d'un parri-

cide.... Laisse-moi! vas, je ne t'échapperai point, je mérite la mort, je veux l'attendre ici.

Le duc, auquel le saisissement, la terreur et la douleur ravissoient toutes ses forces, fit enfin un puissant effort sur lui-même; il se leva en chancelant, il ne pouvoit se soutenir, et le sang lui portant violemment à la tête, il tomba en cherchant à gagner la porte. Aussitôt Alphonse s'élance vers lui: Scélérat, dit le duc d'une voix foible, veux-tu m'assassiner? Alphonse frissonne, et sans répondre, le prend dans ses bras et le porte sur un canapé. Alors Alphonse sonne, il appelle, on accourt; Alphonse ordonne qu'on aille chercher des secours, Narcisse sort. Le duc avoit les yeux fermés, il étoit évanoui; Alphonse, rendu à lui-même, à la nature, le regardoit avec un effroi inexprimable: Mon sort est-il rempli! dit-il; ai-je causé sa mort!.... Père infortuné! je te promets la vengeance qui t'est due; si tu n'existes plus pour la poursuivre, j'irai me dénoncer moi-même: ce ne sont pas des larmes que demandera ton ombre irritée, il lui faudra du sang, elle sera satisfaite!....

En parlant ainsi, Alphonse, pâle, tremblant, à genoux auprès du canapé, soutenoit d'une main la tête de son père, et de l'autre lui faisoit res-

pirer des sels. Narcisse revint avec un chirurgien qui versa quelques gouttes d'un élixir sur les lèvres du duc : aussitôt le duc rouvrit les yeux, il jeta autour de lui des regards égarés, et il parut frappé d'étonnement en apercevant Alphonse à genoux, avec un visage couvert de larmes, lui tenant une main, et lui soutenant la tête... Aussitôt qu'Alphonse le vit reprendre sa connoissance, il se leva, et ses pleurs se séchèrent. Qu'on me conduise à ma voiture, dit le duc. Le chirurgien et Narcisse le prirent sous les bras, Alphonse resta immobile. Le duc, après avoir fait quelques pas, se sentit en état de marcher sans aide ; il sortit de la chambre, et bientôt Alphonse entendit partir sa voiture.

Alphonse étoit dans un tel égarement, qu'il n'avoit plus la faculté de réfléchir et de penser. Il se répétoit intérieurement ces mots terribles : *J'ai tué mon frère !*.... Une seule pensée s'unissoit dans son esprit à cette pensée accablante, celle qu'il ne pouvoit, ni ne devoit se soustraire au châtiment de ce crime affreux !....

Pendant qu'il restoit enseveli dans un accablement qui suspendoit toutes ses facultés intellectuelles, le fidèle Narcisse agissoit. Le coureur du comte, questionné par lui, n'avoit fait aucune difficulté de lui apprendre la mort de

son maître; alors Narcisse, sentant le danger que couroit Alphonse, et voyant qu'il avoit perdu la tête, courut chez l'intendant de Melvil, auquel il savoit que Melvil, en partant, avoit commandé de donner à Alphonse tout l'argent dont il pourroit avoir besoin dans son absence. L'intendant, qui logeoit dans la maison, étoit sorti, et ne devoit rentrer que dans une heure. Narcisse revint dans l'antichambre de son maître; il s'effraya en y voyant les gens du duc; cependant, connoissant bientôt qu'ils ne savoient rien, il se rassura. Après son départ, il retourna chez l'intendant qu'il attendit encore plus d'une heure; enfin l'intendant revint, Narcisse l'instruisit de tout; l'intendant partagea ses craintes, et descendit avec lui chez Alphonse. L'intendant offrit à Alphonse deux cents louis, en le conjurant de partir sans aucun délai, et lui conseillant d'aller rejoindre Melvil en Angleterre.... Mon cher maître, ajouta Narcisse, tout est prêt; les chevaux de M. Melvil sont mis, et nous conduiront à la première poste. Non, répondit Alphonse, j'ai promis d'attendre ici. — *D'attendre!* et quoi? — Ce qui doit arriver. — Mais, Monsieur, il arrivera qu'on viendra vous arrêter.... — Eh bien! c'est une chose juste, je ne dois pas m'y opposer. — Mon cher

maître, songez à mademoiselle Mélanie.... A ce nom, Alphonse éprouva un mouvement de désespoir qui ressembloit à la fureur; il se leva avec une expression menaçante, en ordonnant à Narcisse de sortir... O mon cher maître, dit Narcisse en joignant les mains, vous ne me ferez pas peur, vous que j'aime plus que ma vie, vous que j'ai porté tant de fois dans mes bras, durant votre enfance!... et pourquoi donc vouloir mourir, parce qu'un étranger vous a forcé de vous battre avec lui?... encore si c'étoit un parent!... Sortez, sortez, s'écria Alphonse, vos discours achèvent de me tuer... Narcisse voulut encore répliquer; Alphonse lui tourna le dos, et courut s'enfermer dans un cabinet. Narcisse en pleurs sortit avec l'intendant. Deux heures après, Alphonse l'entendit gémir à sa porte, pour le supplier à genoux, lui crioit-il, de prendre un consommé qu'il lui apportoit: Alphonse, pour s'en débarrasser, fit ce qu'il désiroit... Dans ce moment, l'intendant revint précipitamment: Monsieur, dit-il, on vient vous arrêter par une lettre de cachet, pour vous conduire à Pierre-Encise (1). Il en est temps

(1) Château fort près de Lyon.

encore, sauvez-vous par le jardin; voici la clef, voilà l'argent: allez jusqu'à la place Louis XV, là, prenez un fiacre, rendez-vous à la barrière, vous y trouverez des chevaux, une chaise de poste, et Lafleur qui vous conduira à la première poste... Allez, ne perdez pas un instant... Où sont ceux qui me cherchent? dit Alphonse. Ils sont, répondit l'intendant, à l'autre extrémité de la maison, dans le grand appartement que je leur ai ouvert en leur disant néanmoins que vous étiez sorti... Il suffit, reprit Alphonse, je vais les aller trouver. A ces mots, malgré les oppositions de l'intendant et de Narcisse, il sortit de sa chambre, et se rendit dans l'appartement de Melvil, où il trouva l'exempt et trois autres hommes qui venoient l'arrêter. Me voici, leur dit-il... Aussitôt ils s'avancèrent, et l'exempt lui montra l'ordre dont il étoit porteur. Je suis prêt à vous suivre, dit Alphonse. Alors il chargea le désolé Narcisse d'un billet pour Mélanie; et sur-le-champ se remettant entre les mains de l'exempt, il le suivit et partit.

CHAPITRE XXXV.

Le ministre distributeur des lettres de cachet, étoit à Paris. On connoissoit son *obligeance* en ce genre: toute personne connue, et mieux encore un grand seigneur, étoit sûre d'avance d'obtenir avec une extrême promptitude l'ordre de faire enfermer, sans nul éclaircissement, sa femme, son fils, ou quelqu'ennemi subalterne: ce qui ne maintenoit pas la justice dans la société, ni la paix, la confiance et l'amour dans les familles, mais ce qui conservoit, dit-on, l'honneur des grandes maisons.

Le duc, en sortant de chez Melvil, vola chez le ministre. Il en eut une audience particulière, et la lettre de cachet, accompagnée des ordres les plus rigoureux pour le commandant de Pierre-Encise, lui fut accordée. Le duc ensuite, sans instruire la duchesse de ce funeste évènement, fit chercher le coureur et le cocher de son fils; on les lui amena, il vouloit sévir contr'eux avec la dernière rigueur pour ne l'avoir pas averti, dès le premier moment de cette fatale querelle. Mais le coureur le désarma, en lui apprenant la nouvelle la plus inattendue: Non-seulement le

comte n'étoit pas mort; mais sa blessure, quoique profonde, n'avoit rien de dangereux. Lorsque, transporté sans connoissance chez le chirurgien, il eut repris l'usage de ses sens, il imagina le plus indigne artifice pour obliger son rival à s'éloigner et à quitter la France: il dicta lui-même à son coureur la démarche et le mensonge qui avoient porté au comble le désespoir du malheureux Alphonse. Le duc fit part de tous ces détails à la duchesse. Cette dernière, qui n'avoit pas éprouvé la douleur de pleurer son fils, ne sentit que le chagrin de le savoir blessé. Son ressentiment contre Alphonse fut inexprimable; l'enfermer pour sa vie dans un cachot à Pierre-Encise, lui paroissoit un châtiment trop doux..... Elle fut chercher son fils, qu'on transporta à l'hôtel d'Olmène. L'indiscrétion de la duchesse et celle des domestiques répandirent bientôt dans Paris la nouvelle de ce duel, dont on conta la cause tout à l'avantage du comte; les amis de la duchesse, le commandeur, la comtesse et la vicomtesse se chargèrent de la débiter dans le monde. Pour rendre Alphonse odieux, il suffisoit de supprimer deux faits: l'un, qu'avant ce duel non prémédité, il avoit rompu toutes ses liaisons avec le duc et sa famille; l'autre, que le comte avoit été le provoquer et l'insulter. On se

garda bien aussi de dire qu'Alphonse n'avoit jamais eu d'emploi ou d'appointement chez le duc; on soutint, au contraire, qu'Alphonse, secrétaire du duc et comblé de ses bienfaits, avoit séduit la jeune Zoé; qu'Herminie, par amour de l'indépendance, par haine pour la duchesse, s'étoit déclarée protectrice de cette intrigue en se sauvant et en enlevant Zoé; qu'Alphonse enfin ayant porté au comble son insolence, le duel avoit eu lieu à la suite d'une scène, dans laquelle le comte avoit montré autant de modération que de grandeur d'âme. On contoit un soir cette aventure chez la vicomtesse, le commandeur de Jarson en parloit avec la rancune et toute l'animosité d'un parasite, auquel toutes ces intrigues faisoient perdre deux magnifiques noces. Pour moi, disoit-il, je ne blâme le comte que d'une chose, c'est d'avoir daigné mesurer son épée avec celle *d'une espèce* qui ne méritoit que quelques coups de bâton.... Monsieur le commandeur, reprit le chevalier de Normin, en donnant des coups de bâton, on peut en recevoir, et c'est une chose fâcheuse.... — On les fait donner par ses valets.... — Quoi! on arme *ses valets* contre un *seul homme*, on commande *à ses valets* un assassinat?.... Mon Dieu! commandeur, interrompit la vicomtesse, ne savez-vous pas que le cheva-

lier protége monsieur Dormeuil?... Il me semble, Madame, reprit le chevalier, que vous avez eu aussi la *générosité* de le *protéger* un moment?.... Ce trait malin eût embarrassé une provinciale; mais, dans un cercle, la vicomtesse répondoit toujours avec une grande bonhomie aux épigrammes qui ne pouvoient pas être entendues de tout le monde. C'est un moyen sûr de les faire tomber; car personne alors ne les remarque, ou n'en soupçonne l'intention. Cela est vrai, dit négligemment la vicomtesse; ce jeune homme avoit un air de candeur qui m'inspira de l'intérêt, et je suis encore persuadée que, sans sa liaison avec Herminie, il auroit pu devenir un très-bon sujet. Mais quel est donc au vrai le genre de cette liaison? demanda une femme qui étoit tout à fait étrangère à la société de la duchesse. Il est fort difficile, dit la vicomtesse, de répondre à cette question. C'est de l'amitié en apparence, c'est de l'amour en secret. Herminie donnoit à ce jeune homme des rendez-vous clandestins, elle lui écrivoit des billets, et tout cela, a-t-elle dit, pour lui parler de Zoé.... Elle a rompu son mariage avec son cousin, pour doter Zoé; elle a enlevé Zoé, pour la marier à Alphonse; ce dernier s'est battu avec le comte, qui n'a nulle prétention sur Zoé: arrangez tout cela, si

vous pouvez. — Mais c'est de la folie. — Et une folie d'un abominable genre; une ingratitude, une effronterie, une bassesse de sentimens, une duplicité qui font horreur.... — Mais comment madame d'Olmène ne s'est-elle pas fait rendre cette jeune personne qu'elle a élevée? — Cette petite fille a une mère en province, qui, malgré tout ce qu'elle doit à madame d'Olmène, autorise Herminie à la garder. D'ailleurs, la duchesse n'a nulle envie de reprendre une enfant aussi ingrate, et tout à fait pervertie. — C'est affreux! — Cette pauvre madame d'Olmène me fait une pitié déchirante. — Elle est bien à plaindre. — Et d'une douceur, d'une bonté!.... Elle a pensé mourir de saisissement en apprenant le duel de son fils, elle en est encore fort malade. — C'est une personne très-intéressante. — Et du plus grand mérite; beaucoup d'esprit, un coeur excellent, un caractère solide et parfait.... C'étoit la vicomtesse qui prononçoit cet éloge du ton le plus pathétique. Le chevalier de Normin sourit, il se rappeloit que la vicomtesse avoit fait, peu de temps auparavant, de cette même personne un portrait beaucoup plus gai, et fort différent. Mais dans le monde, si l'on a l'espoir par ce genre d'exagération, de nuire à ceux qu'on n'aime pas, on n'hésite jamais à louer avec excès les gens

qu'on estime le moins. La vicomtesse dit encore qu'il étoit aisé de prévoir le dénoûment de cette *scandaleuse* histoire. Elle prédit qu'Herminie épouseroit Alphonse, et qu'elle marieroit Zoé en province. Elle termina la conversation en assurant qu'Alphonse s'étoit sauvé en Angleterre.

CHAPITRE XXXVI.

Le déchaînement universel et les clameurs de la société contre Alphonse, Herminie et Zoé, apprirent promptement au baron toute cette histoire. Malgré l'évasion d'Herminie, il n'étoit point brouillé avec le duc: les vieux courtisans ne se brouillent jamais légèrement; se défier les uns des autres est parmi eux un état assez habituel, mais ils ne rompent qu'à la dernière extrémité. Le baron alloit chez le duc comme à l'ordinaire. Le duc, plus dissimulé que sa femme, le recevoit parfaitement; mais la duchesse, dont un succès, de quelque genre qu'il fût, augmentoit toujours l'impertinence naturelle, traitoit le baron avec la politesse la plus sèche et la plus froide: c'est un grand succès pour les gens du monde,

que d'avoir pour soi, dans une aventure particulière, mais éclatante, l'opinion publique. On affecte de dédaigner, de braver cette opinion quand elle condamne, mais elle enivre quand elle est universellement favorable. Les amis, dans ce cas, ne manquent jamais d'exagérer, et souvent ridiculement, cette approbation publique, ils en font de l'enthosiasme et de l'admiration. D'après de semblables récits, la duchesse croyoit de bonne foi occuper fortement tous les esprits, intéresser tous les coeurs ; elle se persuadoit que son éloge étoit dans toutes les bouches, et qu'elle ne pourroit reparoître en public avec son fils, sans exciter la plus vive sensation. Sa haine étoit aussi satisfaite que sa vanité : elle pensoit que tout le monde partageoit son indignation et son ressentiment ; mais elle s'abusoit comme tous les gens qui ne jugent que d'après leurs désirs, leurs passions et les flatteries de leurs amis. Beaucoup de femmes, en effet, se déchaînoient contre Herminie, et surtout pour faire valoir leurs principes ; mais la décision de sa conduite, l'audace qu'on supposoit à Alphonse, l'amour qui produisoit toutes ces scènes, plaisoient assez généralement ; car il est des torts que non-seulement le monde excuse, mais qu'il aime. Cependant, comme il ne pardonne pas l'ingratitude,

le déchaînement étoit réel: en même temps, beaucoup de personnes élevoient des doutes sur les bienfaits, ainsi la condamnation n'étoit que *provisoire*: le monde, au fond, n'en prononce point d'autre dans les choses qu'il ne connoît qu'imparfaitement, juge impatient de décider, mais toujours prêt à casser ses propres arrêts s'ils sont injustes. On lui reproche de changer trop facilement d'opinions, il faut l'en louer; car, s'il n'étoit pas léger, il seroit inique.

On *s'apitoya* deux jours sur la duchesse, ensuite on s'ennuya des complaintes de ses amis: pour varier la conversation, on lui chercha des torts, on en trouva de graves, on en supposa même qu'elle n'avoit jamais eu, et l'on finit par convenir qu'elle et le duc s'étoient attiré tous ces malheurs, et qu'ils les méritoient bien. Voilà ce qu'on gagne à faire parler beaucoup de soi, et même à son avantage.

Tout Paris s'étoit fait écrire chez la duchesse; elle avoit reçu un nombre prodigieux de visites, elle triomphoit; les grands personnages et les favoris pouvoient seuls l'approcher, elle accabloit tous les autres du poids de sa grandeur, et elle repoussoit, d'une manière presqu'insultante, le petit nombre de ceux qui avoient dans la société pris la défense d'Herminie. Quand le

baron la félicita sur la convalescence de son fils, elle lui répondit avec un ton plein d'aigreur: J'ai été bien malheureuse, mais le public m'a vengée. Et elle lui tourna brusquement le dos. Le compliment du chevalier de Normin fut reçu de la même manière. La duchesse prouvoit que l'esprit et l'usage du monde ne suffisent pas pour soutenir avec grâce et dignité un grand succès, il faut encore une âme noble et généreuse, et toute cette modeste simplicité extérieure que donne le bon goût.

Cependant l'intérieur de la famille de la duchesse étoit plus agité que jamais; le duc, très-embarrassé du compte de tutelle qu'il avoit rendu, ne pouvoit répondre aux objections des gens d'affaires d'Herminie, que par des chicanes, des subterfuges et des mensonges. D'un autre côté, il étoit furieux que la duchesse se fût brouillée avec la baronne d'Olberg; il ne pardonnoit pas à cette dernière d'avoir confié son secret à Herminie, et de lui laisser sa fille. Néanmoins il dissimuloit avec la baronne; il alloit la voir, et tâchoit de la raccommoder avec sa soeur; mais la baronne, entièrement dominée par Herminie, se refusoit à la seule condition qui pouvoit cimenter cette réconciliation, celle de remettre Zoé dans les mains de la duchesse,

même avec la promesse de ne plus lui parler du mariage rompu: enfin, le duc craignoit mortellement le retour de Melvil. La mort du comte eût excusé toutes les rigueurs envers Alphonse; mais le comte n'avoit été que blessé, il se portoit bien; Melvil ne manqueroit pas de faire révoquer la lettre de cachet; Alphonse reparoîtroit dans le monde; soutenu par un puissant protecteur, il se feroit entendre à son tour, il démentiroit beaucoup de choses, il épouseroit Herminie, ou Zoé, enrichie des dons de l'amitié... Toutes ces réflexions décidèrent le duc à prendre un parti prompt et violent; il obtint l'ordre de transférer Alphonse à un port de mer, et de le faire embarquer sans délai pour les colonies.

Aussitôt que l'histoire du duel eut éclaté, le baron prit toutes les précautions possibles pour empêcher qu'Herminie en fût instruite, jusqu'à ce qu'il eût découvert dans quel lieu la vengeance avoit confiné Alphonse. Le baron, plus attaché que jamais à Herminie, avoit blâmé sa fuite précipitée de chez son oncle, et surtout l'enlèvement de Zoé; mais Herminie s'étoit promptement justifiée à cet égard, en lui révélant, avec le consentement de madame d'Olberg, le secret de la naissance de Zoé.

Le baron, le moins romanesque de tous les hommes, s'étonnoit avec raison de se trouver le confident et l'agent d'une jeune personne austère dans ses principes, imprudente et téméraire dans ses démarches, dont l'esprit étoit à la fois juste, réfléchi et plein d'audace, et qu'une imagination vive et une âme généreuse et passionnée emportoit toujours au-delà de ses résolutions. Cependant ce caractère, qui impatientoit le baron, non-seulement l'attachoit, mais le dominoit: Herminie n'étoit point impérieuse, elle n'avoit jamais la pensée de commander ou d'entraîner; mais sa volonté étoit si décidée et lui paroissoit si raisonnable, on lui auroit causé tant de surprise en s'y opposant, qu'on n'avoit pas la force d'y résister. D'ailleurs, elle n'exigeoit rien de l'amitié, elle faisoit mieux, elle montroit la persuasion la plus vraie qu'on accorderoit sans balancer ce qu'elle avoit à demander. Elle ne *prioit* point un ami (certaine d'avance d'être exaucée), elle lui *expliquoit* ce qu'elle désiroit, et elle auroit fait elle-même pour les autres, avec la même facilité, tout ce qu'elle attendoit d'eux. En se laissant guider par elle, on cédoit surtout au désir de justifier sa noble confiance; elle supposoit toujours à ses amis son désintéressement et tout le dé-

vouement dont elle étoit capable; elle payoit par l'estime la foiblesse qu'on avoit pour elle, et elle le pouvoit; car, si elle en attendoit des choses bizarres, du moins ces folies étoient toujours généreuses ou touchantes.

Le baron fut chez Melvil prendre des informations sur Alphonse; mais Narcisse n'y étoit plus, et le baron ne put rencontrer l'intendant qu'au bout de deux jours. Alors il apprit (ce que le public ignoroit) qu'on avoit conduit Alphonse à Pierre-Encise. Aussitôt il porta toutes ces tristes nouvelles à Herminie; mais, quelque soin qu'il eût de les lui adoucir, en l'assurant qu'on feroit révoquer la lettre de cachet, et en lui cachant le déchaînement du monde, Herminie fut au désespoir. Elle s'accusa seule de ces funestes évènemens, elle trouva son amour aussi coupable qu'il étoit malheureux, et toute sa conduite inexcusable; Alphonse en étoit la victime!... Elle envoya sur-le-champ deux courriers, l'un en Angleterre à Melvil, pour l'instruire de tout; l'autre à Pierre-Encise, pour s'informer de l'état où étoit Alphonse. En même temps elle fit promettre au baron d'agir avec force pour rendre à Alphonse sa liberté. Le même jour, sans consulter personne, elle prit un parti violent, celui d'attaquer son oncle en

justice, pour le compte de sa tutelle. Elle lui écrivit à ce sujet, uniquement pour lui donner sa parole d'honneur qu'elle avoit pris cette résolution à l'insu du baron de Jussy. Ce fut un coup de foudre pour le duc, qui, connoissant tout le désintéressement d'Herminie, l'avoit cru jusqu'alors incapable de faire un tel éclat; il parut croire que le baron n'y avoit aucune part, voulant l'employer à pacifier cette affaire, et décidé, pour y parvenir, à faire les plus grands sacrifices: mais Herminie vengeoit Alphonse, et elle déclara nettement au baron qu'elle ne vouloit point d'accommodement; néanmoins le baron laissa au duc toutes ses espérances à cet égard. Les ressentimens d'Herminie s'aigrissoient de plus en plus par l'amertume de ses inquiétudes, et par tous les rapports qu'on lui faisoit, de toutes parts, des calomnies répandues dans le monde contr'elle et Alphonse par le duc, la duchesse et leurs amis. Ses regrets, son amour et sa fierté rendirent sa résolution inébranlable.

CHAPITRE XXXVII.

Le fidèle Narcisse, n'ayant pu quitter Paris que le lendemain du départ de son maître, apprit dans cet intervalle que le comte n'étoit point mort. Narcisse, furieux contre le coureur, fut le trouver, lui proposa de se battre, et, sur son refus, lui arracha sa belle canne de coureur, lui en donna vingt coups sur les épaules, le laissa sur le carreau, et, après cet exploit, monta sur un cheval de poste, et prit à franc étrier la route de la Franche-Comté.

Mélanie, dans le deuil et dans la douleur de la mort de son respectable oncle, étoit bien loin de s'attendre au coup terrible qu'on alloit lui porter. La seule vue de Narcisse lui causa le plus affreux saisissement... Vient-il? où est-il? est-il malade? s'écria-t-elle. Narcisse, d'un air consterné, lui remit le billet d'Alphonse, qui, n'expliquant rien, ne contenoit que quelques lignes qui exprimoient sa tendresse, sa douleur et son égarement... Mélanie, pâle et défaillante, interroge Narcisse; elle apprend enfin qu'Alphonse s'est battu avec le comte qu'il a blessé, et qu'une lettre de cachet, privant Alphonse de

sa liberté, le retient prisonnier à Pierre-Encise... Alphonse est malheureux, est opprimé; Mélanie reprend tout son courage. Allez, dit-elle à Narcisse, me chercher des chevaux de poste; je vais partir, et sans aucun délai... Narcisse obéit, et la quitte.

O mon fils! s'écria Mélanie. Le monstre qui t'a donné le jour et qui te connoît, a poussé la barbarie jusqu'à te ravir la liberté! voilà donc où ont abouti ces magnifiques promesses de faire ta fortune!.... Un ordre tyrannique te plonge dans une prison, et dans un cachot peut-être!.... et j'ai pu consentir à te remettre dans ces mains viles et cruelles!.... Melvil l'a voulu, et Melvil nous abandonne: la mer nous sépare! nous n'avons plus d'amis, plus de protecteurs!.... Mais il te reste une mère. Seule je volerai à ton secours, seule je suffirai pour te défendre! O mon fils! quel sang ta main a versé! le sang d'un frère!.... Ah! pourquoi ne m'as-tu pas parlé de cette funeste division!.... Hélas! n'as-tu pas toi-même le droit de me reprocher de t'avoir caché l'existence et le nom de ton père!... Oh! combien notre confiance mutuelle nous eût épargné de malheurs!.... Mais Melvil et mon oncle vouloient te placer dans cette fatale maison; il falloit donc te tromper!.... Melvil m'avoit promis de veiller sur toi,

de ne point te quitter!.... Ma tendresse te tiendra lieu de tout.... elle me mettra au-dessus de tous les ménagemens.... Ce secret caché avec tant de prudence et de précautions pendant dix-neuf ans, me voilà prête à le révéler, et publiquement, s'il le faut, pour te rendre la liberté!.... Oh! qu'il m'en coûtera peu, pour te servir, de vaincre ma timidité, et de braver pour toi la colère, le ressentimens et la puissance de notre oppresseur!.... Ces gémissemens s'exhaloient du fond d'un coeur déchiré. Cependant cette malheureuse mère avoit le courage de tout préparer pour son départ, de mettre en ordre ses papiers, afin de prendre avec elle tous ceux qui pouvoient lui être utiles.

Narcisse revint avec des chevaux, Mélanie, n'emporta qu'une malle faite à la hâte, et suivie de Narcisse et de Zama, elle partit sur-le-champ pour Paris.

CHAPITRE XXXVIII.

Mélanie voyagea nuit et jour, mais elle fut obligée de s'arrêter, faute de chevaux, à vingt lieues de Paris. Quand on est dans une grande affliction, la plus grande des consolations est de voyager avec un espoir et un but relatifs à sa douleur: on a de la force alors, tant qu'on chemine, mais elle abandonne dès qu'on est obligé de s'arrêter. Mélanie se jeta sur un lit qu'elle baigna de larmes.... L'unique objet de son affection avoit besoin de ses secours, elle ne pouvoit plus agir pour lui; affreuse inaction, dans laquelle on n'a plus d'énergie que pour souffrir! Cependant, vers le milieu de la nuit, Mélanie tomba dans ce profond abattement, seul calme des véritables douleurs et qui les suit toujours, quand la religion préserve du désespoir. Mélanie cessa tout à coup de réfléchir et de penser; un sommeil agité vint suspendre ses maux pendant quelques heures.

Mélanie ne put se remettre en route qu'à sept heures du matin. Arrivée à Paris, elle se fit conduire à une auberge; elle ne s'y arrêta que le temps nécessaire pour s'habiller convenablement

en grand deuil; ensuite elle monta dans une voiture de louage et se rendit à l'hôtel d'Olmène. Mélanie étoit décidée à parler au duc; mais elle frémissoit en pensant qu'elle alloit revoir cet homme plus abhorré que jamais, et qu'elle se trouveroit seule quelques momens avec lui!.... Lorsqu'elle arriva près de la porte du duc, elle la vit s'ouvrir pour donner passage à une voiture. La porte aussitôt se referma; et lorsque Mélanie se présenta, on lui dit que le duc et la duchesse étoient sortis; elle étoit sûre du contraire, ayant vu entrer une voiture, et sachant par Narcisse que le duc, ce jour même de la semaine, donnoit toujours un grand dîner, et recevoit du monde toute la soirée.

Mélanie descendit de son fiacre, et demanda au suisse la permission d'entrer dans sa loge pour écrire un billet, ce qui lui fut accordé.

Elle s'assit dans la loge; on lui donna une plume, de l'encre et un mauvais morceau de papier, et elle feignit d'écrire. Au bout de dix minutes, elle entendit une voiture arrêter. On frappe; un laquais vient nommer au suisse le baron de Jussy: il étoit sur la liste. Le suisse sort pour aller ouvrir la porte. Mélanie, dans ce moment, se trouve seule dans la loge; aussitôt elle s'échappe; elle voit que les carosses s'arrê-

tent sous la voûte; elle aperçoit l'escalier, elle s'y glisse, et reste sur la première marche en s'appuyant sur le mur.... La voiture du baron avance, il descend. Mélanie lève son voile noir, et saisit le bras du baron, en disant: Protégez-moi, Monsieur, je me confie à vous!.... Le baron stupéfait est aussi frappé de la beauté de cette inconnue que de son action. Mon Dieu! Madame, lui dit-il, que puis-je faire?.... — M'obtenir un demi-quart d'heure d'audience de M. d'Olmène; je vous en conjure, Monsieur, au nom de tout ce qui vous est cher; vous ferez une bonne action; ne refusez pas une étrangère infortunée que des évènemens déplorables forcent à cette démarche hardie, malgré sa répugnance et la timidité de son caractère.... Venez, Madame, reprit le baron vivement ému, venez, je me charge de vous introduire. A ces mots, il lui donne la main, il monte avec elle, et la prie d'attendre dans la pièce qui précède le salon. Non, Monsieur, dit la tremblante Mélanie, ne me quittez pas; faites-lui dire que vous voulez lui parler.... Le baron y consent; un valet de chambre est chargé de cette commission, et deux minutes après, le duc paroît. Il avance, et en voyant Mélanie qui avoit baissé son voile, il demande au baron quelle est la dame qui lui donne

le bras. Ayez la bonté, répondit le baron, de passer un moment dans votre cabinet, et vous le saurez Mélanie étoit exactement de la taille d'Herminie et le duc ne douta point que ce fût elle que le baron lui ramenoit. Cependant ces longs habit de grand deuil l'étonnoient; mais il pensa que c'étoit une bizarrerie sentimentale, qui se rapportoit au duel d'Alphonse et du comte dont elle étoit la cause. Il imagina en même temp qu'elle venoit l'implorer pour Alphonse, et il se promit de profiter de cette circonstance pour renouer, s'il étoit possible, le mariage de son fils. Le duc précédant le baron et Mélanie, prend le chemin de son cabinet. Mélanie le suit en tenant toujours fortement le baron par le bras comme si elle eût craint qu'il ne s'échappât; mai il étoit retenu par la plus vive curiosité qu'i eût éprouvée de sa vie... On entre dans le cabinet Il faisoit encore grand jour, il n'étoit que si heures et demie du soir. Le duc s'assied, Mélanie et le baron restent debout, et le duc prenant sur-le-champ la parole: Herminie, dit-il, je vou reconnois à la singularité de cette action; épargnons-nous l'un à l'autre de vaines explication et des reproches superflus; je devine que vou venez me demander grâce pour le jeune Dormeuil; je vous déclare qu'ayant été l'agresseur

son affaire est très-mauvaise: le roi a été indigne que mon protégé, logé chez moi, de l'état le plus subalterne, ait eu l'insolence de provoquer mon fils et de le forcer à se battre. Si je laisse aller la sévérité royale, ce jeune homme est perdu; mais je vous dirai sans détour que je puis le sauver. Epousez mon fils, signons le contrat ce soir, et je fais révoquer la lettre de cachet. Je rends à Dormeuil sa liberté, j'approuve son mariage avec Zoé, et j'ajoute cent mille francs à sa dot. Vous pouvez à ce prix sauver ce jeune homme; car je ne vous cache pas qu'il y va de sa tête; sans l'hymen que je vous propose, je ne ferai rien pour lui; car je n'ai nulle raison d'employer mon crédit pour cet étranger indigne de mes bienfaits par son insolence et sa noire ingratitude.

Qu'on se figure, s'il est possible, les sentimens divers qui dûrent agiter et bouleverser l'âme de Mélanie pendant ce discours!... Mais elle avoit eu le courage de l'écouter sans l'interrompre, afin de profiter de l'erreur du duc pour connoître ce qu'il pouvoit faire pour Alphonse. Elle avoit même fait comprendre au baron, par un signe d'intelligence en lui pressant le bras, qu'elle vouloit entendre le duc jusqu'au bout. Quand il eut cessé de parler,

pour toute réponse elle leva son voile... L'aspect affreux d'un spectre n'eût pas causé plus d'effroi à son persécuteur : malgré tant d'années écoulées, il ne put méconnoître ce visage céleste qu'il étoit impossible d'oublier. Mélanie n'avoit pas encore trente-trois ans, et sa beauté, conservée par des moeurs si pures et par un genre de vie si simple, étoit dans tout son éclat. Le duc pâlit, se lève en tressaillant, et retombe sur sa chaise en se cachant le visage avec ses deux mains.... Le baron confondu ne sait que penser ; cependant il croit devoir se retirer, il fait un mouvement pour sortir, Mélanie le retient. Oh ! ne me quittez point, s'écria-t-elle ; je ne veux pas rester seule avec cet homme !... je veux un témoin... L'imposteur ose dire qu'il n'a nulle raison de s'intéresser à cet *étranger !*... Ce jeune infortuné, qui n'a dû le jour qu'à la plus infâme violence faite à une enfant de treize ans, Alphonse est mon fils, et ce barbare est son père !... A cette déclaration, les yeux du baron se remplissent de larmes ; sa pitié, son admiration pour Mélanie égalent l'horreur et le mépris que le duc lui inspire, et tous ses traits expriment avec énergie ce qu'il éprouve. Le duc furieux se lève, la rage domine en lui la honte ; il balbutie, mais il éclate, il menace

Mélanie : Calmez-vous, Monsieur, dit le baron, écoutez Madame, et soyez sûr qu'elle ne manquera pas de défenseurs... Oh! je n'en veux point, interrompit Mélanie, qui craignoit de devenir la cause d'une querelle sanglante. Monsieur, poursuivit-elle en s'adressant au baron, vous dont j'ignore le nom, vous qui, sans me connoître, avez consenti, en me trouvant à la porte de cette maison, à m'introduire ici, daignez n'être pour moi qu'un simple témoin; je ne veux, pour me défendre, que mon innocence et mon malheur. A ces mots, se retournant vers le duc : Je vous demande, dit-elle, d'écrire dans l'instant au ministre qui distribue les lettres de cachet, et de manière à faire révoquer sur-le-champ celle de mon fils. Je porterai moi-même votre billet; si j'obtiens sans délai l'ordre de remettre mon fils en liberté, je vous promets un secret inviolable sur cette scène et sur la naissance du malheureux Alphonse, et je demanderai une parfaite discrétion à cet égard au témoin qui nous écoute... Mais si vous me refusez, ou si le ministre rejette ma réclamation, je ferai retentir de mes plaintes tous les tribunaux, je les porterai au pied du trône, j'en prouverai la justice par deux lettres de vous adressées à mon oncle... Rien ne m'arrêtera ; la pu-

deur, et non la honte, m'a fait cacher ce funeste secret; je n'ai point d'aveu pénible à faire, je révélerai un grand crime, mais c'est le vôtre... Que dis-je, un crime! combien n'en ai-je pas à dévoiler! la mort de la malheureuse Sanite, le sang versé de votre fils, ces deux frères inconnus l'un à l'autre et fratricides sans le savoir! Père dénaturé! vous avez vu leur inimitié avec indifférence; qu'avez-vous fait pour les rapprocher et pour les réunir?... et vous avez sacrifié sans pitié celui qui n'étoit connu que de vous!... Il y va de sa tête, dites-vous, barbare! et vous avez sollicité l'ordre qui le prive de la liberté, et qui met sa vie en danger! Qui vouliez-vous conduire à l'échafaud? un jeune homme de dix-neuf ans, plein de vertus, et votre fils!... Au sein de la prospérité, vous avez pu vivre sans remords; mais une mère désolée vous l'annonce, vous ne mourrez point sans punition... Ne perdons plus de temps, décidez-vous, répondez...

A ce discours pressant et terrible, le duc, hors de lui, perd la tête, déraisonne et veut résister encore. Pensez-y, reprit Mélanie, je vais vous déshonorer à la face de l'univers! Tout l'édifice trompeur de vos fausses vertus va s'écrouler!... Vous qui m'avez ôté l'honneur,

rendez-moi mon fils, et je vous pardonne!... Ne comptez plus sur cette modestie si timide, qui jusqu'ici m'a fait cacher mon malheur, comme on cache une foiblesse; mon fils n'a plus que moi pour le protéger; il est en péril, puis-je craindre de me déclarer sa mère!... Rendez-moi mon fils!... Eh bien! dit le duc terrassé, que faut-il faire?... Mélanie lui présente une plume, et il trace d'une main tremblante le billet qu'elle lui dicte. Alors Mélanie s'empare de la lettre et sort précipitamment: le baron la suivit; et lorsqu'il fut avec elle sur l'escalier, il lui proposa de la mener à Versailles chez le ministre. Non, dit-elle, je ne veux compromettre personne, j'irai seule; mais je n'oublierai jamais votre générosité et le service que vous venez de me rendre. Le baron lui demanda son adresse, afin d'aller savoir le succès de sa démarche auprès du ministre. Ils se séparent, et le baron vole à Panthemont pour instruire Herminie de cet étrange évènement.

CHAPITRE XXXIX.

Le baron, naturellement si calme et si froid, arriva au parloir d'Herminie dans un état d'agitation qui la frappa. Vivement questionné, il annonce d'abord qu'il apporte de bonnes nouvelles, et qu'Alphonse recouvrera bientôt sa liberté. Ensuite il commença la longue narration de cette étonnante aventure. Il fut interrompu mille fois par les exclamations d'Herminie, dont l'indignation contre le duc fut portée au comble par ce récit: en même temps elle se passionna pour cette belle et jeune Mélanie, mère d'Alphonse. Mon cher baron, dit-elle, comment ne l'avez-vous pas suivie à Versailles? — Elle ne l'a pas voulu. — Pourra-t-elle obtenir sur-le-champ une audience du ministre, seule, sans conducteur, inconnue à tout le monde? — Elle se présentera avec la lettre du duc, elle sera admise sur-le-champ; d'ailleurs, avec sa beauté, son esprit, son âme et son excellente tête on obtient tout.— Elle sait que son fils est à Pierre-Encise? — Oui, et en revenant de Versailles, elle ira elle-même le délivrer.... — L'infortunée manque peut-être d'argent!..... ah! mon ami, ne la

laissons pas faire ainsi cent vingt lieues toute seule; elle aura besoin du moins de protection... partez avec elle.... Le baron fut un peu surpris de cette proposition; mais il connoissoit Herminie; il savoit qu'elle ne proposoit rien légèrement, et que nul raisonnement ne lui feroit abandonner une idée inspirée par son coeur: ainsi, ne voulant pas se donner la mauvaise grâce d'une résistance inutile: Je l'accompagnerai volontiers, répondit-il, si elle y consent: je ne serai certainement pas arrêté par la crainte de me faire un ennemi mortel du duc d'Olmène, c'est un malhonnête homme que je ne reverrai de ma vie. Et songez, dit Herminie, qu'Alphonse est le fils du frère de mon père, c'est pour moi un devoir de l'aimer et de le servir. Ce devoir sera bien rempli, reprit le baron en souriant, car je crois qu'Alphonse est votre cousin germain de beaucoup *plus près* que le comte d'Olmène; le *sang* vous parle clairement en faveur.... — Oui, de l'opprimé. Ainsi, mon ami, vous irez à Pierre-Encise avec cette angélique et touchante Mélanie? — Je vous le promets. Vous avez fini par faire de moi un personnage de roman, je mettrai souvent beaucoup de gaucherie dans ce rôle si nouveau pour moi; mais avec les le-

çons d'Herminie, de quoi ne viendroit-on pas à bout ?

Herminie renvoya le baron à neuf heures et demie du soir; il avoit calculé que Mélanie ne pouvoit être de retour de Versailles, en supposant une extrême diligence, qu'entre minuit et une heure; et il convint avec Herminie qu'il alloit l'attendre à son auberge, promettant d'écrire à Herminie, pour lui donner de ses nouvelles aussitôt qu'il la reverroit.

CHAPITRE XL.

Un évènement très-inattendu rendit inutiles toutes les combinaisons du baron et d'Herminie. Au moment où Mélanie et le baron sortoient du cabinet du duc, ce dernier qui, pendant même que Mélanie lui parloit, avoit réfléchi au danger pressant de sa situation, sentit qu'il étoit perdu, si Mélanie voyoit le ministre; car le duc n'avoit obtenu qu'à force de mensonges les ordres rigoureux dont Alphonse étoit la victime: d'ailleurs, dans un entretien avec le ministre, Mélanie apprendroit qu'Alphonse n'étoit plus à Pierre-Encise, et qu'un ordre souverain l'avoit

entraîné à un port de mer, pour le faire embarquer et l'envoyer aux colonies. Et que ne devoit-on pas attendre de cette mère si sensible et si courageuse, lorsqu'elle apprendroit cette terrible nouvelle! elle étoit capable d'aller se jeter aux pieds du roi, et d'effectuer toutes ses menaces. Dans cette extrémité, le duc pensa qu'il falloit employer tous les moyens violens et tous les artifices pour empêcher Mélanie d'aller à Versailles, et de donner la lettre qu'il avoit été forcé d'écrire. Mélanie et le baron étoient à peine hors de son cabinet, qu'il sonne précipitamment et demande son chasseur qui accourt: le duc lui ordonne avec rapidité de suivre la voiture de la dame en deuil qui sort de chez lui, de se prendre de querelle avec son cocher, afin de retarder sa course d'une grande demi-heure; ensuite de suivre de nouveau cette voiture jusqu'à l'auberge où elle s'arrêtera, et de venir le rejoindre à la hâte chez le lieutenant de police où il va se rendre. Le duc imaginoit bien que Mélanie retourneroit à son auberge pour y attendre des chevaux de poste, afin d'aller à Versailles avec la plus grande diligence possible. Le chasseur obéit: le duc, deux minutes après, sort, descend dans sa cour pleine des voitures attelées des personnes qui sont en visite chez la

duchesse; il prend celle qui se trouve sous sa main, c'étoit celle du chevalier de Normin; car il eût été trop long, pour son dessein, de faire mettre des chevaux. Il se fait conduire à toute bride chez le lieutenant de police, avec lequel il étoit intimement lié. Il demande à lui parler en particulier, et le prie de lui donner un ordre pour faire arrêter sur-le-champ une vile courtisanne, cause du duel de son fils: il désire qu'on la conduise au couvent des *Madelonettes*, pour cette nuit seulement, afin qu'après s'être assuré d'elle, il ait le temps d'aller à Versailles, pour y obtenir la lettre de cachet qui confinera pour la vie cette femme dans un monastère, à deux cents lieues de Paris. Le lieutenant de police, rempli d'*urbanité* et d'égards pour M. le duc d'Olmène, n'hésite pas à lui rendre ce petit service qui paroît l'intéresser vivement, trop heureux de pouvoir, à si peu de frais, lui prouver son zèle et son attachement. Dans ce plan rapide, le duc voyoit l'avantage d'échapper au danger pressant et certain du moment, et c'étoit beaucoup. Mélanie, renfermée pour toujours dans un cloître et comme une criminelle, bien surveillée et ne pouvant écrire, nourriroit en vain sa douleur et ses ressentimens; Alphonse, banni au-delà des mers, sans appui, sans argent,

n'offroit du moins qu'un sujet d'inquiétude incertaine et vague. Le vieux Dormeuil n'existoit plus; Mélanie avoit dit un mot sur sa mort, et ce mot, recueilli par le duc, donnoit la certitude que cette infortunée, désormais sans famille et sans parens, ne seroit jamais réclamée. Le baron de Jussy, à la vérité, étoit un témoin dangereux; mais voudroit-il se faire un ennemi irréconciliable pour une personne qu'il n'avoit vue qu'un moment? et même s'informeroit-il du sort de Mélanie? Au reste, s'il avoit cette curiosité, il seroit facile de l'abuser par des fables. Le retour de Melvil étoit plus inquiétant; mais on pourroit aussi se tirer de cet embarras à force d'artifices et de mensonges. Enfin il s'agissoit d'échapper à un éclat déshonorant, prompt et terrible; des inconvéniens éloignés ne pouvoient ni effrayer, ni arrêter. Telles avoient été les réflexions du duc; et même durant son entrevue avec Mélanie, passé le premier moment d'étonnement et de stupeur, il n'avoit songé, en l'écoutant, qu'aux moyens de la tromper et de la perdre.

Le duc n'étoit que depuis trois quarts d'heure chez le lieutenant de police, lorsque son chasseur y accourut; il avoit parfaitement fait sa commission: l'auberge de Mélanie étoit à peu

de distance de l'hôtel du lieutenant de police; le chasseur y avoit vu descendre Mélanie qui n'avoit pu s'y faire attendre par des chevaux de poste, parce qu'en allant chez le duc, elle ignoroit la demeure du ministre auquel il falloit qu'elle s'adressât: c'étoit le baron qui lui avoit dit qu'elle devoit aller à Versailles. Le chasseur, en rôdant autour de l'auberge, avoit appris qu'on venoit d'envoyer chercher des chevaux de poste. Le duc, déjà muni de l'ordre d'arrestation, le donna à l'exempt, qu'on avoit fait venir avant l'arrivée même du chasseur. L'exempt part suivi de quatre hommes, et en peu de minutes il arrive à l'auberge de Mélanie; il monte à son appartement, il laisse ses gens à la porte, entre seul, s'avance vers Mélanie, et lui lit l'ordre dont il est porteur... La surprise et le saisissement de Mélanie la rendent muette pendant quelques instans; mais rappelant promptement son courage et sa présence d'esprit: Monsieur, dit-elle, une erreur seule a pû faire donner un ordre aussi étrange; ne puis-je au moins être admise en présence de celui qui l'a signé? je suis sûre, s'il daigne m'entendre, de me justifier...

A ces mots, l'exempt sourit: Monseigneur le lieutenant de police, dit-il, auroit beaucoup d'af-

faires, s'il étoit obligé d'écouter les raisons et les justifications des personnes qu'il fait arrêter. Un lieutenant de police est un ministre, Madame, il n'est pas fait pour entrer dans ces petits détails. Tandis que l'exempt, d'un ton sec et capable, donnoit une si belle idée de la dignité de son maître, Mélanie réfléchissoit profondément aux moyens d'échapper à cette nouvelle persécution, et malheureusement elle n'en trouvoit aucun. Cependant l'exempt la presse de le suivre, en disant qu'on lui a recommandé la plus grande célérité. La malheureuse Mélanie alloit céder à son triste sort, lorsqu'elle entendit dans le corridor un tumulte affreux; elle reconnut la voix de Narcisse en fureur. Mélanie s'élance vers la porte, l'ouvre et voit Narcisse un pistolet à la main, menaçant les quatre hommes, et les ayant obligés déjà à quitter la porte, autour de laquelle on les avoit postés. L'un d'eux ayant fait quelque résistance, Narcisse, d'une seule main, l'avoit terrassé.... Arrêtez, Narcisse, s'écria Mélanie, je vous défends toute violence... L'exempt s'avança pour interposer son autorité. Partez, lui dit Narcisse, partez avec vos gens, laissez en paix ma maîtresse... L'exempt voulut prendre Mélanie par le bras pour l'emmener: Laissez-la, vous dis-je, reprit Narcisse

en se jetant entr'elle et lui, laissez-la, ou je vous brûle la cervelle... L'exempt recula : Mélanie, prête à s'évanouir, tomba dans les bras de Zama qui l'avoit suivie, et qui la porta dans sa chambre... Dans ce moment, deux jeunes officiers qui soupoient dans cette auberge, accourent au bruit avec leur épée sous leurs bras ; un garçon d'auberge leur dit en passant que la cause de ce tapage est une jolie fille que la police veut faire mettre dans une maison de force, et que son domestique défend... Les jeunes gens disent que, puisqu'elle est jolie, il faut la sauver : ils se précipitent dans le corridor, l'épée à la main, et mettent en fuite les quatre hommes, sans en blesser aucun. L'exempt avoit disparu dès le commencement du combat, dans l'intention d'aller chercher main-forte. Les jeunes officiers, maîtres du champ de bataille, entrèrent cavalièrement dans la chambre de Mélanie, croyant trouver une courtisanne ; Mélanie étoit encore dans les bras de Zama, dans un état affreux de saisissement. Cette belle personne, d'une blancheur éblouissante, appuyée sur le sein d'une négresse, offroit un tableau si frappant, que les deux officiers, saisis d'admiration, restèrent un instant immobiles ;... ensuite ils s'avancèrent, et leurs exclamations,

lèurs louanges causèrent à Mélanie une frayeur d'un nouveau genre: épouvantée, elle se leva, et retrouva des forces pour fuir... Dans cet instant la porte se rouvre; on voit paroître un homme d'une taille et d'une figure imposantes, et décoré du cordon rouge, ordre si respectable aux yeux des militaires, puisqu'il étoit le prix de la valeur: c'étoit le baron de Jussy; Mélanie va se jeter dans ses bras avec transport, en s'écriant: O mon libérateur! vous allez me sauver!... Les deux jeunes officiers connoissent leur méprise, et se hâtent de se retirer... Le baron, vivement attendri, auquel Narcisse venoit de conter en gros cette aventure, questionne Mélanie, et achève d'en apprendre tous les détails. Soyez tranquille, lui dit-il, je me charge de tout; il est près de dix heures, et trop tard pour aller ce soir à Versailles; mais demain matin, j'aurai l'honneur de vous y conduire moi-même. En attendant, Madame, je vais vous procurer pour cette nuit un asile digne de vous... Mélanie exprima sa reconnoissance dans les termes les plus touchans; le baron lui donna le bras et l'emmena, en disant à Zama de prendre un fiacre, et de venir les rejoindre à l'abbaye de Panthemont. Le baron rencontra sur l'escalier l'exempt qui revenoit suivi

d'une douzaine d'alguazils : l'exempt connoissoit le baron, et fut très-étonné de le voir donnant publiquement le bras à une femme qu'on vouloit mettre aux Madelonettes. Le baron lui dit que le lieutenant de police avoit été trompé. Au reste, ajouta-t-il, je vais conduire Madame à l'abbaye de Panthemont, elle y sera reçue à bras ouverts, et vous pouvez en être témoin en suivant ma voiture ; de là nous irons ensemble chez M. le lieutenant de police, et je lui expliquerai toute cette affaire. Le baron accompagna cette proposition d'un rouleau de vingt-cinq louis qu'il glissa furtivement dans la main de l'exempt. Tout s'arrangea, les alguazils furent congédiés, le baron monte dans sa voiture avec Mélanie, l'exempt s'établit dans le fiacre de Zama, et l'on partit pour Panthemont. Le baron devina sans peine l'auteur de ce noir complot, mais Mélanie s'obstinoit à penser que tous ces incidens n'étoient que les résultats d'une méprise. Elle ne concevoit pas que la haine pût donner tant d'activité ; car, disoit-elle, il seroit impossible d'en avoir davantage pour sauver ce qu'on aime !... Mélanie ignoroit qu'Herminie fût dans un couvent, elle avoit seulement compris, par le discours du duc, qu'elle n'étoit plus chez lui. Mélanie eut un grand mouvement de joie,

en apprenant qu'elle alloit voir cette jeune personne aimée par Alphonse, et qui prenoit à lui un si tendre intérêt; et le baron jouissoit d'avance du bonheur qu'alloit éprouver Herminie, en donnant pendant quelques instans un asile à Mélanie.

On arrive à Panthemont; des princesses du sang habitant cette abbaye, les portes extérieures ne s'y fermoient qu'à dix heures et demie. Le baron conduit Mélanie dans un parloir, et fait avertir Herminie qui accourt aussitôt. La beauté de Mélanie et une légère ressemblance avec son fils firent dans l'instant reconnoître à Herminie la mère d'Alphonse; elle fait un cri de surprise, s'élance vers la grille, en tendant les bras à Mélanie: tandis que ces deux personnes, si dignes de la tendresse l'une de l'autre, s'embrassoient avec la plus vive affection, le baron instruisoit en peu de mots Herminie de tout ce qui venoit de se passer. Herminie vola chez l'abbesse. Un instant après, Mélanie fut admise dans l'intérieur du couvent: Herminie vint la recevoir à la porte, et la conduisit dans son appartement.

CHAPITRE XLI.

Quand deux femmes sensibles et spirituelles, entre lesquelles nulle rivalité ne peut exister, se passionnent l'une pour l'autre, rien ne peut surpasser la vivacité de cette espèce d'enthousiasme et le charme de la confiance qui en résulte; car une femme seule peut bien entendre et parfaitement comprendre une femme.

Mélanie et Herminie passèrent la plus grande partie de la nuit à s'entretenir; Mélanie porta au comble l'horreur d'Herminie pour le duc, en lui contant son histoire. Ensuite on ne parla plus que d'Alphonse; Herminie avoua ses sentimens, ainsi que ses projets: quelle douceur elle trouvoit à confier le secret de son amour à celle qui devoit y prendre tant d'intérêt! Elle étoit certaine, sans doute, que ce secret ne seroit pas tout à fait trahi; mais, au fond du coeur, elle ne comptoit pas sur une entière et parfaite discrétion, et cette idée ne diminuoit rien de sa confiance. Mélanie vouloit en vain s'opposer à la générosité d'Herminie, ou du moins en modérer l'excès: Non, non, disoit Herminie, je ferai avec autant de joie que d'exactitude tout

ce que j'ai annoncé; et n'est-ce pas s'enrichir que de partager sa fortune avec ce qu'on aime? C'est bien alors qu'on jouit davantage de ce qu'on a donné que de ce qu'on possède! J'ai arrangé ma destinée, et elle sera fort heureuse. J'ai sacrifié l'amour à la raison, à la réputation d'Alphonse, à la mienne: ce sentiment que tout réprime, s'éteindra quand j'aurai formé l'union d'Alphonse et de Zoé. Mon amitié pour cette enfant charmante est devenue une tendresse de mère, depuis que la Providence l'a remise entièrement dans mes mains. Le bonheur de ces deux êtres chéris formera celui de mon avenir; je passerai le reste de ma jeunesse loin d'Alphonse et de Zoé; durant ce temps, libre, riche, indépendante, je voyagerai; ensuite je me rapprocherai d'eux, et par conséquent de vous; nous vivrons en famille, je m'applaudirai de mon ouvrage et de mes sacrifices!..., à moins d'un grand attachement, l'hymen jamais n'eût fait mon bonheur. J'ai de l'indépendance dans le caractère, et de la singularité dans les idées; cependant je connois les devoirs d'une femme; j'aurois été sans doute une épouse soumise, mais j'aurois senti le joug, et c'est le porter à regret. Je pense avec délices que je resterai libre, maîtresse de mon sort, de mes démarches, et

que je n'aurai de compte à rendre qu'à l'amitié, et non à un maître.

Cet entretien se prolongea jusqu'au jour ; enfin Herminie engagea Mélanie à se reposer quelques heures. A huit heures du matin, le baron étoit au parloir ; il apprit aux deux amies que, la veille, en les quittant, il s'étoit rendu chez le lieutenant de police, et que celui-ci, pour se justifier d'une violence inexcusable, n'avoit point hésité à lui dire que le duc d'Olmène étoit venu solliciter avec ardeur cet ordre de douze heures, pour une *courtisanne,* cause du duel de son fils, et qui devoit être enfermée, le lendemain, par lettre de cachet et pour le reste de ses jours. Ainsi vous voyez, poursuivit le baron, que cet homme pervers a perdu la tête ; il ne recueillera de ce noir complot que honte et déshonneur... Ah ! dit Mélanie, qu'Alphonse me soit rendu, je lui pardonne tout ; je ne désire pas d'autre vengeance. . .

Mélanie se hâta de prendre congé d'Herminie, et après le plus tendre embrassement, elle sortit du couvent, et partit pour Versailles avec le baron.

CHAPITRE XLII.

Mélanie et le baron furent admis dans le cabinet du ministre. Mélanie, sans révéler son secret, et sans se plaindre de son barbare persécuteur, présenta sa lettre, et demanda l'élargissement d'Alphonse. Le ministre, bien éloigné d'imaginer que cette belle personne qui ne paroissoit pas avoir plus de vingt-cinq ans, pût être la mère d'un jeune homme de dix-neuf ans, supposa qu'elle étoit sa soeur, et que sa beauté avoit adouci les ressentimens du duc. La présence du baron l'engageant à se justifier d'avoir donné si promptement une lettre de cachet, il commença par répéter contre Alphonse plusieurs calomnies atroces inventées par le duc; alors Mélanie éclata, en s'écriant que le duc étoit un imposteur et un scélérat. Le ministre étonné regarda le baron, comme pour lui demander raison de cet étrange emportement. Ces expressions sont fortes, mais parfaitement justes, dit froidement le baron; Madame en a toutes les preuves. Cette affaire pourroit être la matière d'un procès terrible, et j'y déposerois comme témoin. Ces paroles, prononcées gravement par

un homme universellement estimé, firent une profonde impression sur le ministre; il réfléchit un moment, ensuite il dit: Je vois moi-même quelque chose de très-louche dans la conduite de M. le duc d'Olmène; par exemple, Madame, il me demande dans cette lettre, et d'une manière très-pressante, de rendre à M. Dormeuil sa liberté, et il sait que vraisemblablement ce jeune homme n'est plus à Pierre-Encise, puisqu'il a sollicité et obtenu l'ordre de le transférer à un port de mer pour l'envoyer aux îles... A ces mots Mélanie montra un si violent désespoir, que le ministre en fut effrayé; et pour la calmer, il lui dit (ce qu'il ne pensoit pas) qu'il étoit très-possible que ce dernier ordre n'eût pas encore été exécuté, et qu'Alphonse fût encore à Pierre-Encise.... Il ajouta qu'il alloit donner l'ordre le plus formel de le remettre en pleine liberté, ce qu'il fit à l'instant même. Mélanie reçut cet écrit, en disant au baron: Puisqu'il me reste un rayon d'espoir, je vais partir pour Pierre-Encise. En effet, en sortant de chez le ministre, elle envoya chercher des chevaux de poste, et elle prit aussitôt la route de Lyon, n'ayant que le baron dans sa voiture. Que le chemin lui parut long, et combien son coeur et son imagination la firent souf-

frir durant ce voyage! O mon Alphonse! s'écrioit-elle, si je ne te trouve pas, j'irai au port de mer où le despotisme t'entraîne; je passerai, s'il le faut, les mers pour te rejoindre... Avec quel courage je m'exposerois à tous les dangers des plus effrayantes navigations pour te revoir et pour te ramener!.... O toi que j'emportai, dans ton enfance, d'une autre partie du monde, comme le seul bien que la fortune m'eut laissé, pourrois-je hésiter à quitter l'Europe pour me réunir à toi!... Non, la haine n'aura pu t'exiler dans un séjour inaccessible, il n'en est point de tel pour une mère qui cherche son enfant! Fusses-tu dans un désert ou dans la contrée la plus sauvage et la plus barbare, j'y saurai pénétrer!... Avec l'espoir de te consoler ou de te rejoindre, est-il un péril que je puisse redouter! et quelle fatigue seroit au-dessus de mes forces, quand je la souffrirai pour toi!...

En parlant ainsi, avec des yeux élevés au ciel et noyés de larmes, Mélanie oublioit absolument que le baron étoit à ses côtés: seule avec sa douleur, elle ne pouvoit plus avoir une affection, et moins encore une idée étrangère à son fils; elle n'étoit plus susceptible d'amitié, de reconnoissance; l'amour maternel, justement

alarmé, semble effacer du coeur tout autre sentiment, du moins tant que dure le danger qui l'inquiète.

Enfin on arrive à Lyon, et bientôt à Pierre-Encise... Mélanie s'élance hors de la voiture;... le premier objet qui la frappe est Narcisse avec un visage consterné... Il avoit pris les devans, chargé de s'instruire du sort de son maître. Eh bien! s'écria douloureusement Mélanie, il n'est plus ici?... où l'a-t-on conduit?... partons... Non, répond Narcisse, avec une voix étouffée par ses sanglots... non... il est ici... mais... — Achève de m'arracher le coeur.. — Hélas! il est mourant et sans connoissance!... A ces terribles paroles, une pâleur mortelle se répand sur les traits de Mélanie; elle chancelle, le baron veut la soutenir, elle le repousse, et saisissant le bras de Narcisse; Guidez-moi, dit-elle... et elle se met en marche. On entre dans la citadelle, le baron montre l'écrit du ministre, toutes les portes s'ouvrent, on conduit Mélanie dans une petite chambre obscure, elle approche en frissonnant, elle aperçoit sur un lit de sangle le malheureux Alphonse, défiguré, pâle, immobile, et les yeux fermés... Mélanie tombe, et se traîne sur ses genoux au chevet du lit... Alphonse n'avoit auprès de lui ni garde, ni médecin; il

étoit seul et à la dernière extrémité!... Mélanie saisit ses mains glacées étendues sur le lit, elle l'appelle en vain par les plus tendres noms; l'infortuné ne peut plus répondre à cette voix gémissante et chérie!.... O mon fils, s'écrie-t-elle, c'est donc ainsi que je devois te revoir! renfermé dans une prison, abandonné de la nature entière et sur le bord de la tombe!... Je suis là, je meurs près de toi, et je te vois immobile et muet!... Quoi! j'exhalerai mon dernier soupir, sans obtenir de toi un seul regard! ta malheureuse mère expirera sur ton sein, sans le sentir palpiter, sans recueillir une larme filiale!... Oh! peut-être hier encore m'appelois-tu! peut-être, dans ce cruel abandon, implorois-tu mon secours, et je ne pouvois accourir!... du moins nous mourrons ensemble... En disant ces paroles, elle laissa tomber sa tête sur le lit, ses yeux se fermèrent, et elle s'évanouit. Le baron la prit dans ses bras, et l'emporta dans un logement voisin qui se trouvoit vide. Il envoya chercher le médecin de la citadelle, et au bout d'une demi-heure, Mélanie reprit l'usage de ses sens; elle avoit cru mourir en perdant connoissance, elle ne revint à la vie qu'avec étonnement et désespoir; elle pensoit que son fils n'existoit plus. Le mé-

decin lui dit qu'il respiroit encore. Alors Mélanie, en versant un déluge de larmes, le conjura de ne le pas abandonner; elle se plaignit de n'avoir trouvé près de lui, ni prêtre, ni garde. On lui répondit qu'il avoit reçu tous ses sacremens avec la piété la plus exemplaire, et que le prêtre ne l'avoit quitté que pour un instant.... Mélanie voulut retourner dans sa chambre, elle y trouva un vénérable ecclésiastique, qui, après lui avoir confirmé ce qu'on venoit de lui dire de la piété d'Alphonse, ajouta qu'il étoit chargé de faire tenir à mademoiselle Mélanie Dormeuil, un paquet contenant deux lettres, l'une pour elle, et l'autre pour le duc d'Olmène....

A ce nom détesté, Mélanie frémit, elle se nomma et reçut le paquet des mains de l'ecclésiastique, qui, d'après le désir qu'Alphonse lui avoit exprimé en le lui confiant, la pria de lire sur-le-champ ces deux lettres. Mélanie tombe sur une chaise; d'une main tremblante elle rompt le cachet, elle trouve les deux lettres, et à travers un nuage de pleurs, elle lit la sienne qui contenoit ce qui suit:

„Souillé d'un crime affreux, je ne puis re-„gretter la vie, la mienne n'est plus digne de „vous être consacrée! du moins c'est le remords „qui la termine.... Je dois souffrir, et je m'y ré-

›signe.... Mais vous êtes la victime de mes éga-
›remens, tout mon courage succombe à cette
›idée!.... O vous, objet du plus tendre, du
›plus profond sentiment de ce coeur déchiré,
›je ne réclame point votre générosité, je la
›connois, et sans y recourir, j'en attends tout;
›je serois ingrat, si dans ce moment j'implorois
›mon pardon. Hélas! je ne redoute point votre
›colère, je ne crains que vos regrets et votre
›douleur; je vois vos larmes, et les miennes
›inondent ce papier!.... Je souffre tout ce que
›vous souffrirez!.... La tendresse filiale peut
›seule se représenter l'affliction maternelle!....
›Quoi! lorsque vous en sentirez toute l'amer-
›tume, je ne pourrai plus la partager! Quand
›vous gémirez, je jouirai d'un éternel repos!
›Puisse cette pensée qui confond ma raison,
›s'offrir à vous et modérer vos douleurs!....
›Mon crime et ma mort vous ravissent toutes
›vos espérances et vous font perdre le fruit de
›dix-neuf ans de soins et de bienfaits!.... Que
›dis-je! vos bienfaits! ah! jouissez du moins
›du plus précieux de tous!.... Je vous dois les
›sentimens religieux qui me fortifient; je ré-
›pète les cantiques et les hymnes que j'appris
›de votre bouche dans les jours heureux de
›mon enfance; j'invoque le Dieu de miséricorde

„qui pourra seul vous consoler et nous réunir „dans son sein paternel, et j'adoucis ainsi par „mes souvenirs et par mes espérances l'horreur „de mes derniers momens!.... O ma mère! à „cette heure surprême, où tous les projets de „l'ambition et tous les rêves de l'amour s'éva-„nouissent comme des ombres, je ne trouve „plus que vous dans cette âme dégagée de ses „liens terrestres, vous y remplacez les passions „humaines, et vous y confondant avec la piété, „vous la remplissez toute entière! Affection pure „et sacrée, je vous emporterai dans la tombe, „vous êtes la vertu elle-même, et la vertu ne „meurt point; unie à la reconnoissance due au „Créateur, vous embellirez, vous enchanterez „mon immortalité!.... Adieu, ma bienfaitrice, „ma mère! plaignez et bénissez l'infortuné qui „n'a pu vivre pour honorer votre tendresse, et „pour vous rendre heureuse!...“.

La lettre adressée au duc d'Olmène, ne ren-fermoit que ces mots:

„Je n'ai nul espoir de pardon, mais la religion „m'ordonne de vous le demander; j'obéis à sa „voix souveraine!.... Daignez songer que je „n'ose l'implorer que sur le bord du cercueil!.... „Je vous ai privé d'un fils, mais je pouvois échap-„per à votre vengeance; je m'y suis livré vo-

„lontairement et je meurs victime de mon re-
„pentir!.... Je rétracte des imprécations insen-
„sées, et c'est prosterné, que je demande au
„ciel de vous consoler et de prolonger vos
„jours!...“.

Qui pourroit peindre l'effet que ces lettres produisirent sur le coeur de la plus sensible mère!.... Elle connut (ce que Narcisse lui avoit caché) qu'Alphonse croyoit avoir tué son frère!... et son désespoir n'avoit point de bornes, en pensant qu'il emportoit au tombeau l'idée d'un crime qu'il n'avoit pas commis, et qu'on auroit pu le ramener à la vie en lui ôtant cette funeste erreur!.... Elle donna au baron la lettre adressée au duc, en disant: Envoyez-la à ce barbare, c'est un devoir que la religion seule pouvoit faire remplir!.... Cependant Alphonse vivoit encore, et Mélanie vouloit envoyer à Lyon, chercher le médecin le plus célèbre de cette ville; on l'assura que celui de la prison étoit le meilleur du pays, et que, s'il étoit possible d'espérer un miracle, celui qui avoit suivi toute la maladie pourroit seul le faire. Le médecin montra un grand redoublement de zèle, et promit de passer les deux nuits suivantes, et Mélanie et le baron pensèrent qu'on n'en devoit point appeler d'autre. Le surlendemain, Alphonse

parut se ranimer un peu, Mélanie se pencha sur son lit, en l'appelant et en lui criant que le comte d'Olmène n'étoit point mort..... Elle répéta plusieurs fois inutilement ces paroles; enfin tout à coup Alphonse entr'ouvrit les yeux: Mélanie pousse un cri, fond en larmes, et tombe à genoux pour remercier le ciel!..... Les yeux obscurcis du malade ne distinguoient aucun objet, il les referma, mais en disant d'une voix foible: J'entends sa voix!.... Oui, mon enfant, s'écria Mélanie, oui, c'est ta mère qui t'appelle et qui te presse dans ses bras.... tu n'es point fratricide, le comte d'Olmène est rétabli de ses blessures...... Alphonse ne répondit point, il parut replongé dans son état léthargique;..... le médecin parvint à lui faire avaler quelques gouttes d'une potion fortifiante, et au bout d'un quart d'heure, il rouvrit les yeux en disant: Je l'entends toujours!... Mélanie, transportée, saisit sa main qu'elle inonde de larmes: Oh! dit Alphonse, on pleure! c'est elle!.... A ces mots, il la regarde, la reconnoît, et l'expression la plus touchante anime ce visage toujours couvert des ombres de la mort.... Mélanie enfin lui fit comprendre que le comte d'Olmène existoit, et que ses blessures étoient guéries; Alphonse eut de la peine à le croire, et lorsqu'un serment

solennel l'eut convaincu, il tendit les bras à Mélanie, et ses pleurs coulèrent sur le sein maternel..... On le crut sauvé, quoiqu'il n'eût repris qu'une connoissance imparfaite; mais bientôt sa tête s'embarrassa, et il retomba dans un état désespéré qui dura plus de quinze jours sans laisser au médecin une lueur d'espérance. La malheureuse Mélanie passa toutes ces nuits, tout ce que le baron put obtenir d'elle, fut de se jeter deux ou trois heures par jour sur un lit de sangle qu'on avoit tendu à côté de celui de son fils.....

Le seizième jour au matin, le médecin, excédé de fatigue et de veilles, déclara qu'il alloit se coucher, et qu'il n'y avoit plus rien à faire; il dit tout bas au baron qu'Alphonse ne passeroit pas la journée.

Mélanie immobile et glacée, au chevet du lit de son fils, ne parloit plus, ne pleuroit plus, elle attendoit avec un affreux saisissement le coup mortel qui devoit mettre fin à sa vie, en terminant celle de l'unique objet de toutes ses affections!... A midi, Narcisse vint lui dire que Melvil, revenu d'Angleterre, étoit là, et demandoit à entrer. Au nom de Melvil, Mélanie fit un mouvement qui exprimoit l'indignation, et elle ne répondit rien; le baron se leva, et

fut chercher Melvil qu'il amena au bout de quelques minutes... Quel spectacle s'offrit aux regards de Melvil!... Mélanie méconnoissable à ses propres yeux, et son ami expirant!... Inondé de larmes, et hors d'état de proférer une seule parole, Melvil va tomber aux pieds de Mélanie; elle détourne la tête en lui disant d'une voix éteinte: Le voilà, cet infortuné que je vous avois confié sous la promesse de veiller sur lui, et de ne le point quitter!... vous l'avez abandonné... O Dieu, s'écria Melvil, j'ignorois tout, ses lettres étoient interceptées; un ordre absolu, inattendu, me forçoit de partir, et je ne m'éloignois que pour quinze jours!... — Ce temps a suffi pour sa perte. — J'amène avec moi le plus grand médecin de Paris et de l'Europe. — Ah! vous l'amenez trop tard!... mais qu'il entre. A ces mots, Melvil se lève et va chercher le docteur T*******. En voyant cet homme célèbre, Mélanie se ranima un peu; le docteur se fit rendre compte de la maladie, et trouva qu'on l'avoit mal traitée; il ne donna aucune espérance, néanmoins il prescrivit plusieurs remèdes. Mélanie vit agir autour du lit de son fils, et du moins ce mouvement qui sembloit annoncer l'espoir de soulager le malade, la sortit de sa stupeur... La journée entière s'écoula sans au-

cun changement apparent dans l'état du malade; de temps en temps le docteur lui tâtoit le pouls, mais en gardant toujours un profond silence, et son air, à la fois recueilli, imposant et sévère, ne permettoit à personne d'oser le questionner. Quel personnage important qu'un médecin d'une grande réputation auprès du lit d'un malade chéri et en danger!... Comme tous les yeux sont fixés sur lui! comme on observe sa physionomie! comme on épie tous ses mouvemens! comme on recueille ses paroles! avec quelle crainte on l'interroge! avec quel respect, quelle affection on lui parle! Il semble qu'on ait l'espoir de le séduire et de le gagner pour en obtenir un jugement favorable. Que sa profession paroît belle et sublime! il peut sauver ce qu'on aime!...

Sur le soir, le docteur, en tâtant le pouls d'Alphonse, dit tout haut: Nous aurons une crise cette nuit; s'il la supporte, je répondrai demain de sa vie. A ces paroles, Mélanie joint les mains et retrouve des larmes... Elle prit ses Heures, et se mit à prier avec toute la ferveur de l'espérance. La crise eut lieu vers le milieu de la nuit, le malade la soutint parfaitement, et le médecin prononça qu'il étoit hors de danger. A cette déclaration, Mélanie, hors d'elle-

même, se jette avec transport au cou de Melvil: O mon ami! s'écria-t-elle, comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous!... Ah! répondit Melvil en la serrant dans ses bras, vous le pourriez si facilement!.... Que ce moment de joie et de bonheur soit l'époque de la félicité entière de ma vie... Je vous dois les jours d'Alphonse, dit Mélanie; n'êtes-vous pas sûr de disposer à votre gré de ma destinée? Vous êtes donc à moi! s'écria Melvil. Mélanie ne put répondre; Alphonse s'agitoit et paroissoit reprendre un peu de connoissance. Mélanie courut à son lit; Alphonse reprit toute sa tête, il se retrouva avec délices dans les bras de Mélanie, en apprenant que le comte d'Olmène jouissoit d'une parfaite santé; car il ne lui restoit qu'une idée confuse de tout ce que Mélanie lui avoit dit avant ce jour. Mélanie ne lui laissa pas ignorer qu'il devoit la vie à Melvil. Alphonse prit dans ses mains les mains de sa mère et celles de son ami, il les unit ensemble, et Mélanie s'engagea solennellement à combler tous les voeux du fidèle et généreux Melvil. Le bon Narcisse, ressuscitant avec son maître, déclara qu'il n'auroit pu lui survivre. Le baron, malgré sa froideur habituelle, prit à toutes ces scènes touchantes le plus vif et le plus tendre intérêt:

Mélanie, rendue à l'amitié, en recouvrant le bonheur, sut exprimer au baron, avec le charme qui lui étoit particulier, toute la reconnoissance qu'elle lui devoit; et le soir même, elle écrivit à Herminie, et lui envoya un courrier.

CHAPITRE XLIII.

Le baron, en voyant Mélanie affranchie de ses mortelles inquiétudes, vouloit retourner à Paris; mais Mélanie lui demanda quelques jours, afin de jouir avec lui de son bonheur. Le baron y consentit. Le courrier qu'avoit envoyé Herminie, retardé par une chute de cheval et grièvement blessé, n'étoit arrivé à Pierre-Encise que long-temps après le baron; et ce dernier, voulant du moins retarder ces désastreuses nouvelles, le retint encore quelques jours, enfin il le renvoya. Herminie apprit dans quel état se trouvoit Alphonse; plusieurs lettres du baron n'avoient fait que la préparer peu à peu à cette accablante nouvelle. Dans ce moment, Melvil, revenu d'Angleterre, et ayant reçu le courrier d'Herminie, vint la voir, et partit aussitôt pour Pierre-Encise, portant au baron une lettre fou-

droyante de l'inconsolable Herminie; car, même en voulant servir les gens passionnés, on ne parvient jamais à les contenter. Herminie reprochoit au baron de ne l'avoir pas avertie sur-le-champ du danger d'Alphonse, parce qu'elle auroit fait, disoit-elle, ce que faisoit Melvil, en envoyant un excellent médecin: elle ne réfléchissoit pas qu'on n'envoie pas ainsi à volonté les grands médecins à cent lieues, pour un malade inconnu, et que Melvil n'avoit pu décider le docteur T******* que parce qu'il étoit son ami, et que le docteur lui avoit eu les plus grandes obligations.

Le baron écrivit à Herminie la lettre suivante:

„Vous pouvez, ma chère Herminie, vous livrer avec moi à toute la vivacité de votre caractère, car j'ai pesé vos défauts et vos vertus, et j'ai trouvé que l'on doit vous aimer „malgré vos injustices passagères. Le plus grand „médecin de Paris pouvoit seul sauver cet intéressant jeune homme, et soyez persuadée que, „malgré la décision de votre volonté, le docteur T******* n'auroit nullement fait pour „vous cent vingt lieues, sans s'arrêter avec „l'idée de trouver le malade mort depuis deux „ou trois jours. Je vous ai épargné trois semaines de tourmens, vous m'en remerciez

„d'une manière fort agréable; mais je n'ai
„qu'une pensée, c'est que ce courrier-ci vous
„rendra fort heureuse. Quand vous souffrez,
„je ne puis que vous plaindre; quand vous
„êtes dans la joie, je la partage: ainsi je ne
„sais pas trop dans quel moment je pourrois
„me fâcher contre vous."

„Vous m'avez jeté dans les grandes aventures,
„vous m'avez forcé de jouer un petit rôle dans
„*le drame* le-plus singulier du monde, et en
„vérité, pour un débutant, je ne m'en suis pas
„mal tiré. Premièrement (compte fait) j'ai
„passé à deux reprises cinq nuits auprès du
„chevet de notre malade; je ne vous dis pas
„cela pour me vanter, car je suis sûr que vous
„penserez que je n'aurois pas dû me coucher
„une seule fois. Secondement, mes *stoïques*
„*yeux* ont pleuré en deux ou trois occasions,
„et c'est beaucoup pour moi. Mais savez-vous
„dans tout ce roman quelle est l'héroïne qui
„me touche? Je vous en demande pardon, ma
„chère Herminie, ce n'est pas vous, c'est cette
„jeune mère innocente et déshonorée, douce,
„passionnée, courageuse, également remplie de
„pudeur et d'énergie; cette femme sans vanité,
„si belle et si sauvage; cette femme qui n'a
„connu que l'affection la plus pure et la plus

„naturelle, et qui n'a aimé qu'un seul objet. „Comme elle est mère, cette bonne et sensible „Mélanie! qui pourroit ne pas s'intéresser à „elle! cependant elle m'a causé de terribles „frayeurs, lorsqu'elle crut que son fils étoit aux „Indes; elle n'hésitoit pas à former le dessein „de l'aller chercher; et comme j'aurois été un „monstre à vos yeux, si je l'eusse abandonnée, „je me trouvois engagé à faire le tour du monde „avec une personne que je ne connoissois que „depuis vingt-quatre heures, et elle projetoit „comme la chose du monde la plus simple d'al- „ler chercher son fils dans *des déserts* et dans „les *pays les plus barbares.* Je me voyois „égaré sur les mers, luttant contre les tempêtes „ou mangé par les sauvages; le tout pour obéir „à vos commandemens et pour mériter votre „confiance. Enfin j'en suis quitte pour la peur, „et je jouis du tableau que j'ai sous les yeux, il „est véritablement touchant. Melvil, éperdû- „ment amoureux de Mélanie, doit au docteur „T****** la vie de son jeune ami et la main „de sa maîtresse. Il faut que Melvil, malgré „toute l'innocence de Mélanie, soit décidé à „quitter le monde en épousant une personne „qui s'est déclarée mère d'un enfant naturel. „Le *qu'en dira-t-on* n'est nullement mépri-

„sable tant qu'on reste dans la société, car aucun „homme ne peut supporter les sottes questions et „les impertinences faites publiquement. Il est des „rôles bizarres qui font un bon effet dans les ro„mans, et qu'il est impossible de jouer avec di„gnité dans un grand cercle. Le monde, indul„gent pour tant de torts niés avec effronterie, „ne tolère jamais les gens qui semblent s'accuser „eux-mêmes en paroissant embarrassés de leur „situation. Ce qui me fâche, c'est que tous ceux „qui ignoreront l'histoire de Mélanie, regarde„ront avec raison Melvil comme un homme „déshonoré. Aussi je conterai cette histoire à „tout ce que je connois, et j'ai déjà commencé. „Le chevalier de Normin, qui n'est paresseux „pour écrire que lorsqu'il faut répondre, et non „lorsqu'il s'agit de questionner, m'a écrit deux „lettres pour m'interroger sur mon voyage; il „savoit déjà plusieurs choses; il étoit chez la „duchesse le jour de l'apparition de Mélanie à „l'hôtel d'Olmène, quand la porte du salon s'ou„vrit; il entrevit cette figure en deuil et voi„lée; il questionna tous les valets de chambre: „l'un d'eux qui l'avoit vue quand elle me parla „sans voile, lui dit que cette inconnue étoit „d'une beauté merveilleuse. Le chevalier sut „par son cocher, dont le duc le même soir

„ s'étoit servi, qu'on l'avoit conduit chez le lieu-„ tenant de police. Le chevalier fut chez ce magis-„ trat, et apprit toute l'aventure de l'arrestation, „ et je lui ai mandé le reste. Il est instruit main-„ tenant de manière à déjouer toutes les calom-„ nies des amis de la duchesse. Le duc d'Olmène „ connoîtra enfin qu'il existe une Providence à „ laquelle nul grand coupable ne peut échapper. „ La cupidité de cet homme pervers sera punie „ par la perte de son procès contre vous, et son „ hypocrisie par un déshonneur éclatant."

„ Mais vous, ma chère Herminie, que de-„ viendrez-vous dans tout ceci? Je vois un „ nuage sur votre destinée qui me fait beaucoup „ de peine. Pour vous mettre dans l'impossibi-„ lité de faire un mariage indigne de vous, vous „ avez imaginé de vous créer une rivale, et de „ vous dépouiller de la moitié de votre fortune: „ n'eût-il pas mieux valu vous distraire d'une „ idée extravagante, et vous guérir d'une pas-„ sion sans espérance?.... Brouillée avec votre „ famille, renonçant à l'hymen, seule, isolée et „ si jeune, que deviendrez-vous?.... N'emploie-„ rez-vous jamais la raison supérieure dont vous „ êtes douée, qu'à tirer parti du malheur au „ lieu de vous en garantir, et qu'à réparer des „ fautes, et non à les éviter?...

„La convalescence d'Alphonse sera longue;
„durant ce temps vous allez vous monter la tête „en recevant les lettres de Mélanie et en lui „écrivant.... Alphonse dans trois semaines re-„tournera à Paris; vous avez connu le danger „du tête à tête; croyez-moi, n'en accordez „plus, fût-ce la veille du mariage de Zoé.... „Songez que désormais, en autorisant par vos „sentimens ceux d'Alphonse, vous ne seriez „plus qu'une bienfaitrice hypocrite et qu'une „amie perfide. Songez que vous ne devez vous „occuper que du soin d'éteindre une passion „devenue criminelle par les engagemens so-„lennels que vous avez pris, et soyez certaine „que l'amour illégitime qui ose s'appuyer sur „la vertu, afin de se nourrir en secret sans re-„mords, est le plus dangereux de tous.“

„Adieu, ma chère Herminie, vous me trou-„verez peut-être un censeur sévère; mais pen-„sez en même temps que je suis aussi votre „ami le plus ancien et le plus fidèle“.

CHAPITRE XLIV.

Tandis qu'Alphonse rendu à la vie soignoit sa santé, afin de reprendre ses forces épuisées, et de se mettre en état de faire une longue route, de grandes scènes se passoient à Paris. Les gens d'affaires d'Herminie poussant vivement sa procédure contre le duc, le procès fut jugé, Herminie le gagna pleinement. Ce procès mit au jour toute la mauvaise foi d'une tutelle frauduleuse, et déshonora le duc en le ruinant. En même temps l'histoire étonnante de Mélanie, généralement connue, causoit dans la société une véritable rumeur; une belle personne, qui a passé la première jeunesse, intéresse vivement jusqu'aux femmes même, surtout quand on sait qu'elle est timide et sauvage, et qu'elle ne paroîtra jamais dans le grand monde. On savoit, à n'en pouvoir douter, tous les détails du crime du duc, de la naissance d'Alphonse, du duel des deux frères, de la conduite énergique et maternelle de Mélanie, et de la perfidie du duc à son égard; le lieutenant de police et le ministre avoient parlé; le chevalier de Normin, défenseur d'Alphonse et d'Herminie, réduisoit

au silence la vicomtesse, la comtesse et le commandeur; ce dernier ne concevoit pas que l'on pût s'intéresser si vivement à Mélanie, à une femme assez dépourvue *d'usage du monde,* pour avoir eu l'idée de forcer la porte d'un grand seigneur, et de s'introduire chez lui, comme une *aventurière;* il blâmoit aussi fort aigrement le baron de la protection qu'il accordoit à cette inconnue, contre un homme chez lequel il avoit dîné si souvent!...

Il étoit impossible de cacher tous ces évènemens à la duchesse; ce fut une source intarissable de divisions entr'elle et son mari, car Alphonse étoit né depuis son mariage: pour comble de malheur, le ministre en faveur, qui haïssoit le duc, profita de cette occasion pour le perdre; il conta toute cette histoire au roi, et le lendemain, le duc, sa femme et son fils, furent exilés dans une de leurs terres, à cent lieues de Paris. La comtesse d'Olberg, soeur de la duchesse, et toujours brouillée avec elle, n'hésita point à la suivre dans son exil; elle partit et fut la rejoindre. Herminie écrivit à son oncle, pour lui proposer, dans les termes les plus respectueux, tous les arrangemens, et même toutes les réductions qu'il pourroit désirer, relativement aux sommes qu'il devoit

lui restituer. Tous ces procédés sont nobles; mais il faut dire, à la louange des moeurs du siècle passé, que l'opinion à la cour et dans le grand monde les prescrivoit en quelque sorte. Il existoit alors de la modération dans la prospérité, et un extrême respect pour le malheur.

CHAPITRE XLV.

Au bout de trois semaines de convalescence, Alphonse fut en état de se mettre en route; le baron, depuis douze jours, étoit parti. Comme Melvil ne vouloit plus se séparer d'Alphonse et de Mélanie, il fut convenu qu'il recevroit à Lyon la main de Mélanie, que l'on ne séjourneroit qu'un mois à Paris, et qu'ensuite on feroit le voyage d'Italie. En effet, le mariage se fit à Lyon, à la pointe du jour, sans aucune cérémonie; et le lendemain, Melvil, au comble de ses voeux, partit pour Paris avec sa nouvelle épouse et son jeune ami.

Alphonse connoissoit enfin la générosité héroïque d'Herminie; il lui savoit gré surtout de ne lui avoir point parlé, en lui proposant d'épouser

Zoé, de la fortune considérable qu'elle lui assuroit. Non, disoit-il à Mélanie et à Melvil, je ne veux point m'enrichir de la dépouille de la généreuse Herminie; je n'épouserai point une personne que je n'aime pas, et quand mon coeur est rempli d'une passion malheureuse... l'hymen n'est pas fait pour moi; c'est à vous deux que je consacrerai ma vie, et je ne me plaindrai point de mon sort. Mais, dit Melvil, Zoé est charmante, elle vous aime; Herminie me mande qu'elle a été bien touchante durant votre maladie, et que sa pâleur et sa maigreur prouvent à quel point elle a souffert. Alphonse soupira et changea d'entretien.

On arriva à Paris, le comte et la comtesse de Melvil se rendirent dans leur maison des Champs-Elysées; Alphonse s'y retrouva avec un sentiment douloureux, en se rappelant les scènes cruelles qui s'y étoient passées; mais ces tristes souvenirs furent effacés par l'idée que le sort de sa mère étoit fixé de la manière la plus heureuse, et qu'il étoit chez elle. Le soir même Alphonse apprit l'exil du duc et de sa famille; il conjura Melvil d'agir auprès du ministre, son ami, pour faire rappeler le duc, et Melvil le promit. Alphonse exigea que cette démarche fût faite sans retard, et Melvil partit

sur-le-champ pour Versailles, où il fut obligé de rester trois jours. Pendant ce temps, Mélanie passoit toutes ses journées à Panthemont; Alphonse, qui n'osoit ni ne pouvoit revoir Herminie, restoit renfermé dans son appartement, attendant avec impatience sa mère, afin de parler d'Herminie. Les deux amies, dans leurs entretiens tête à tête, ne parloient aussi que de lui, et Mélanie un matin avoua à Herminie que l'idée qui surtout entretenoit la passion d'Alphonse pour elle, étoit l'espoir secret d'être aimé: Avec cette pensée, ajouta Mélanie, il ne consentira jamais à se marier. Eh bien! dit Herminie, il faut la lui ôter, je le dois et je le puis, car je ne lui ai jamais fait l'aveu positif de mes sentimens; je veux avoir un dernier entretien avec lui, envoyez-le moi. Mon bonheur, mon honneur même est engagé à le déterminer à épouser Zoé, cette pensée me donnera la force et la dissimulation nécessaires pour le décider. Je ne voulois plus le revoir, mais un si pressant intérêt l'emporte sur toutes mes résolutions. Persuadez-lui bien, reprit Mélanie, que vous n'avez jamais eu que de l'amitié pour lui, et je vous réponds de son consentement. Il suffit, répondit Herminie, ne perdez pas un instant, envoyez-le moi sur-le-champ. Mélanie sortit précipitamment.

CHAPITRE XLVI.

HERMINIE, en attendant Alphonse, voulut se composer et se préparer à cette scène de dissimulation; mais elle éprouvoit une agitation que chaque minute augmentoit: une violente palpitation de coeur, une impatience secrète, mêlée de la joie la plus vive, ne lui permettoient pas de se recueillir, et moins encore de choisir ses pensées; elle n'en avoit qu'une seule, elle se répétoit intérieurement: *Je vais donc le revoir!*.... Bientôt elle se représenta son trouble, et le sien s'en accrut.... Enfin, elle entend une voiture s'arrêter; on sonne au parloir, elle est prête à s'évanouir; la porte s'ouvre, Alphonse paroît!.... Herminie veut se lever, ses jambes tremblent; elle retombe sur sa chaise.... Alphonse, de son côté, s'approche de la grille en chancelant.... Il s'assied en silence, tous les deux se regardent et fondent en larmes.... Herminie, au désespoir de sa foiblesse, essuie ses pleurs, et prenant la parole d'une voix mal assurée: Alphonse, dit-elle, vous voyez le pouvoir d'une véritable amitié.... j'ai voulu vous parler.... et de l'intérêt le plus cher à mon coeur. — Dieu! quel

est-il? — Ah! c'est le vôtre!.... — Vous ne me parlerez donc que de vous.... — Alphonse, quittez ce langage, je ne puis l'écouter sans manquer aux devoirs les plus sacrés.... j'ai mis entre nous deux des barrières insurmontables.... — Ah! cruelle! ne deviez-vous pas vous confier à ma délicatesse, à la pureté de mes sentimens pour vous? pouvois-je être assez insensé pour oser prétendre à votre main?.... Quand l'honneur ne me l'eût pas défendu, ne savois-je pas que votre orgueil eût toujours rejeté mes voeux!.... — Mon orgueil! ah! si j'avois pu y compter, me serois-je liée de tant d'autres manières!.... — Hermimie! vous m'aimez!.... — Vous me demandez l'aveu d'un crime! — Je vais partir, je vais m'éloigner, nous ne nous reverrons plus; du moins épanchons nos âmes dans ce dernier entretien, et qu'un instant de bonheur nous dédommage des chagrins passés et des peines à venir.... Mais non, vous ne m'aimez point, vous ne me sacrifieriez pas un seul préjugé.... — Ingrat, vous me les faites mépriser tous; je hais ce monde qui condamneroit notre union, je m'en suis séparée, je n'y veux jamais reparoître; je dédaigne la fortune que je ne puis partager avec vous.... — Eh bien! renoncez-y, allons dans quelque contrée solitaire vivre l'un pour l'autre, connus

seulement de Mélanie et de Melvil, eux-mêmes doivent fuir le monde; consacrons notre existence à l'amour et à l'amitié.... — L'amitié! juste ciel! et Zoé, que deviendroit-elle? — Enrichissez-la, cherchez-lui un époux qui puisse l'aimer.... — Mais elle, qui pourroit-elle aimer après vous!.... Grand Dieu! j'ai donc manqué à toutes mes résolutions, j'ai donc trahi tous mes sermens, je ne suis plus qu'une femme foible, inconséquente et criminelle!.... Alphonse, prenez pitié de moi, je ne puis vivre sans ma propre estime, aidez-moi à la reconquérir; que notre amour ne soit point une passion vulgaire; sacrifions-la généreusement, rendez-moi digne de vos regrets.... Voulez-vous me perdre, me déshonorer? voulez-vous que ma vie soit souillée par la plus indigne trahison?... Non, non, Herminie, s'écria Alphonse, c'est assez pour moi que vous ayez daigné m'ouvrir votre coeur; je sens comme vous que tout nous sépare, et quand j'aurois sur vous un empire absolu, pourrois-je supporter que vous fussiez moins admirée de Mélanie?.... Il faut renoncer au bonheur, et nous dire un éternel adieu; mais gardons notre liberté. Vous êtes décidée à conserver la vôtre, pourquoi voulez-vous enchaîner la mienne? Que nos destinées soient semblables, qu'un grand

sacrifice les ennoblisse, que du moins, libres l'un et l'autre, l'affection secrète de nos coeurs soit toujours un lien entre nous, et que sa constance, loin d'être un crime, nous épure et nous élève à nos propres yeux. O ciel! interrompit Herminie, que dites-vous?... Ah! songez que mon repos et ma réputation dépendent de cet hymen. Si vous refusez la main d'une jeune personne, belle, riche, remplie de talens, et qui vous aime, notre intelligence ne sera plus un mystère; vous me perdez dans l'opinion publique, et vous me faites jouer le rôle le plus odieux... J'aurai trompé, trahi mon amie, j'aurai fait son malheur.... Je sais que ma conduite n'est qu'un tissu d'imprudences, je sais qu'en formant le projet de vous unir à Zoé, j'aurois dû ne vous laisser jamais soupçonner mes sentimens; mais le mal est fait, il faut y remédier. Nous voulons faire le sacrifice de notre amour, il faut que ce sacrifice assure notre honneur, et qu'il soit sincère; et n'est-il pas illusoire, si nous restons libres tous deux? Ah! je n'ai que trop appris à ne plus compter sur mes résolutions! et vous-même, Alphonse, ne vous étiez-vous pas promis de ne me jamais parler de vos sentimens? Mettons-nous dans l'impossibilité de manquer désormais à des engagemens prescrits

par le devoir. Epousez Zoé.... Jamais, s'écria Alphonse; je ne donnerai point à ce que j'aime l'exemple de l'infidélité; car vous pourriez soupçonner de l'inconstance dans ce cruel sacrifice, puisque Zoé est jeune et belle.... J'aurois moins de répugnance à l'épouser, s'il vous paroissoit impossible que l'on pût devenir amoureux d'elle... — Vous me désespérez. — Je fuirai, je ne reviendrai pas en France, si vous l'exigez; mais tant que vous serez libre, je veux l'être aussi, et m'unir, du moins par la pensée, sans crime et sans remords, au seul objet que je puisse aimer. Zoé n'est qu'une enfant, elle n'a jamais goûté le charme enivrant d'un amour mutuel; il sera facile de la guérir d'un sentiment qui ne peut être que dans son imagination; vos bontés la mettent en état de faire l'établissement le plus brillant; elle m'oubliera sans effort, et vous n'aurez rien à vous reprocher: quant à votre réputation, mon exil volontaire la conservera pure et sans tache.... Herminie ne répondit qu'avec distraction; accablée de tristesse, rêveuse, préoccupée, elle venoit de prendre son parti. Le reste de l'entretien fut contraint et pénible, et les adieux déchirans; Herminie s'arracha du parloir dans un état inexprimable de consternation, d'abattement et de douleur.

CHAPITRE XLVII.

En sortant du parloir, Herminie envoya chercher le baron, avec ordre de lui dire qu'elle avoit à lui parler pour l'affaire la plus importante et la plus pressée. En l'attendant, elle s'enferma seule dans son cabinet. Alors donnant un libre cours à ses pleurs: Ah! qu'ai-je fait, s'écria-t-elle; où m'a conduit enfin ma folle présomption?.... Alphonse!.... comme il a détruit mes projets, bouleversé sans retour ma destinée!.... Hélas! sans y penser, il m'a prescit le dernier sacrifice que je puis faire, lorsqu'il a dit: *Tant que vous serez libre, je veux l'être*; et en ajoutant ces paroles: *J'épouserois Zoé, s'il étoit impossible de devenir amoureux d'elle*..... C'est donc à moi de m'immoler!... Adieu, rêveries séduisantes; adieu, charme secret d'un amour malheureux et mutuel!.... Je vais quitter un monde idéal, mais enchanté, créé par mon imagination et rempli de vertus arbitraires ou chimériques; je vais descendre de cet échafaudage de sentimens exagérés et d'héroïsme impossible, où le sublime n'est qu'en vains projets, où les résolutions les plus géné-

reuses ne produisent que des chutes déplorables, parce qu'elles sont sans principes, et qu'elles n'ont pour base que l'orgueil et la présomption!.... Je vais renoncer à ces trop chères illusions, pour rentrer dans la route unie du devoir, dont l'amour m'avoit arrachée! Là, si tout est monotone et sévère, du moins tout est calme et tranquille. Le bonheur n'est pas enivrant; mais, fruit heureux de la raison, de la droiture et de la persévérance, il est solide et durable. Là, point de vives émotions, point d'élan; il faut seulement marcher d'un pas égal et ferme..... Dans cette carrière obscure et fortunée, la vertu ne veut point briller, nul éclat ne l'environne; au-dessus des récompenses humaines et des louanges, elle dédaigne la gloire, se cache dans l'ombre, et ne cherche que la paix et la vérité!.... Ah! telle doit être sans doute la destinée d'une femme, ce sera la mienne; hélas! dois-je m'en plaindre!... Cette dernière réflexion adoucit un peu l'amertume des chagrins d'Herminie, mais ses larmes couloient toujours!... Au bout d'une heure et demie, on vint l'avertir que le baron l'attendoit au parloir. Elle s'y rendit aussitôt. Le baron, en l'apercevant, fut étonné de l'altération qu'il remarqua sur sa physionomie. Herminie, trou-

blée, saisie, tomba sur un siége, en mettant ses deux mains sur son visage. Bon Dieu! s'écria le baron, qu'avez-vous, et qu'est-il arrivé? Baron, dit Herminie d'un ton solennel, m'aimez-vous? Beaucoup trop peut-être, répondit-il en souriant. Eh bien! reprit Herminie, il faut me le prouver en me promettant de consentir à tout ce que je veux faire pour Zoé, et en acceptant ma main.... — Votre main! moi vous épouser!..... — Je suis perdue si vous hésitez..... — Vous! m'offrir votre main! c'est un coup de désespoir, je m'en doutois..... — Je n'ai plus d'autre ressource au monde..... — Au nom du ciel, expliquez-vous. — Il n'épousera jamais Zoé tant que je serai libre..... — *Il?* c'est-à-dire, Alphonse? — Oui. Pour assurer son existence et le bonheur de Zoé, je suis forcée de sacrifier ma liberté.... — Et la mienne. — Il le faut; apprenez tout..... Je l'ai revu, je n'ai pu dissimuler mes sentimens, il les connoît enfin avec certitude..... — Et à cause de cela, il faut que je vous épouse?.... — Nous avons renoncé l'un à l'autre, nous nous sommes dit un éternel adieu; mais je vous le répète, tant que je serai libre, il ne s'unira jamais à Zoé. Nul sacrifice ne doit me coûter pour réparer ma folie et mon imprudence..... — Fort bien, notre mariage ne

sera pour vous qu'une expiation! — Ah! pouvez-vous avoir la cruauté de plaisanter dans la situation où je suis!.... — En vérité, ma chère Herminie, ce qu'il y a de plaisant dans ce dialogue vous appartient uniquement, vous êtes bien loin de vous douter combien tout ce que vous me dites est étrange et comique. Quoi! c'est le jour même où, malgré mes conseils, et contre toute raison, vous avez reçu ce jeune homme, c'est à l'instant même où, la tête perdue d'amour pour lui, vous venez de faire un aveu coupable qui ne devoit jamais sortir d'une bouche aussi pure, c'est, dis-je, dans un tel moment que vous me proposez de vous épouser, en me contant (pour me décider) toutes ces extravagances, et en me disant très-clairement que c'est pour vous *punir* de tant d'égarement! Voilà des motifs bien déterminans pour moi! Quoique vous ayez donné la moitié de vos biens à Zoé, il vous reste encore une fortune plus considérable que la mienne; je ne suis pas romanesque comme vous, mais j'ai toute la délicatesse qu'un honnête homme doit avoir, et je ne veux pas que l'on puisse m'accuser d'avoir profité de votre folie par des vues d'intérêt. Enfin j'ai quarante-deux ans, vous êtes jeune et charmante, cet hymen seroit mal assorti; je dois donc refuser l'honneur

que vous voulez me faire; la probité, la raison me défendent également de l'accepter. A ce discours, Herminie atterrée fut un instant sans répondre; mais sa fierté naturelle ranimant son courage: J'ai eu tort, dit-elle, de vous parler sans déguisement, de vous avouer mon indiscrétion sans préambule et sans préparations, ce qui a pu donner à ma proposition une manière brusque qu'il étoit facile de tourner en ridicule. J'avois pensé qu'un ancien ami qui connoissoit la pureté de mon coeur et mon estime pour lui, ne verroit dans cette démarche que le désir non équivoque de revenir solidement à la raison, et d'éteindre promptement et sans retour un sentiment malheureux. Je croyois que cet ami seroit certain que je remplirois dans toute leur étendue tous les devoirs d'épouse, et que je ne voulois me donner un maître qu'afin d'avoir à la fois un ami, objet de toute mon affection, un témoin, juge de toutes mes actions, et un mentor pour me guider et me gouverner. Je me suis trompée, il suffit, n'en parlons plus. Je veux tenir mes engagemens, il ne m'en reste plus qu'un seul moyen, j'aurai le courage de l'employer. Herminie, dit le baron troublé, quel nouveau dessein méditez-vous? — Je prendrai demain le voile de religieuse. — O ciel!... —

Qu'aurai-je à regretter dans le monde? l'amour ne m'a causé que des peines, l'amitié m'abandonne... — Moi vous abandonner! moi qui donnerois ma vie pour vous!... — Ecoutez-moi, vous connoissez l'opiniâtreté de mon caractère, je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, que je serai religieuse, ou que je serai votre femme... — Donnez-moi donc le temps de respirer; en faisant le bonheur et la gloire de ma vie, ne me faites pas jouer le rôle d'un sot... Laissons partir Alphonse pour l'Italie, il doit y passer un an: si dans six mois vous persistez dans votre résolution, c'est à genoux que je recevrai cette main si chère que votre confiance et votre amitié daignent m'offrir. Je suis à vous, dit Herminie attendrie, et croyez que, de cet instant, vous occuperez seul ma pensée. A ces mots, le baron ému et touché jusqu'au fond de l'âme, saisit une des mains d'Herminie, qu'il serra dans les siennes sans proférer une parole; il éprouvoit une joie si vive, qu'il craignoit de paroître ridicule en l'exprimant. Herminie lui dit qu'elle ne verroit plus Mélanie qu'une seule fois pour lui faire ses adieux, qu'elle ne lui parleroit point de son mariage avec le baron, mais qu'elle la chargeroit de dire à Alphonse qu'elle lui défendoit formellement de

lui écrire. Herminie ajouta que même elle s'interdisoit toute espèce de correspondance avec Mélanie, ne voulant savoir de ses nouvelles que par les lettres que Melvil écriroit au baron. Enfin Herminie montra, dans tout le reste de cette conversation, tant de raison, de candeur et de vertu, que le baron, en la quittant, lui avoua franchement qu'il étoit le plus heureux de tous les hommes.

CHAPITRE XLVIII ET DERNIER.

Tout fut exécuté comme Herminie l'avoit promis; Alphonse murmura, s'affligea, mais se soumit. Deux jours après, il eut le plaisir d'apprendre que Melvil avoit obtenu le rappel du duc d'Olmène: la lettre du ministre, adressée au duc et à la duchesse, joignoit à cette faveur, une humiliation accablante, car elle exprimoit que c'étoit aux vives sollicitations du jeune Dormeuil que cette grâce avoit été accordée. Alphonse partit pour l'Italie avec sa mère et son beau-père. Herminie resta à Panthemont, uniquement occupée du soin de tranquilliser le baron sur son avenir, et d'achever l'éducation de Zoé: ne pouvant plus,

sans crime, conserver en secret un dangereux souvenir, la raison reprit sur elle tout son empire; d'accord avec elle-même, elle retrouva la paix et l'espérance du bonheur. Trois mois après le départ d'Alphonse, le duc d'Olmène reconnut avec désespoir qu'il est un pouvoir invisible et suprême qui finit toujours par venger l'innocence opprimée, et par punir le crime; le comte d'Olmène mourut de la petite vérole; la duchesse, qui ne pouvoit pardonner à son mari les humiliations qu'il lui avoit attirées, se sépara de lui; le duc resta seul, ruiné, déshonoré, sans amis, avec des souvenirs accablans et des remords superflus.

Le baron vit enfin arriver le jour de son bonheur. Quand les six mois furent expirés, il reçut la foi d'Herminie, et il partit aussitôt avec elle et Zoé pour une terre à trente lieues de Paris. Cette nouvelle, mandée en Italie, y causa beaucoup d'étonnement, d'admiration et de douleur. Alphonse gémit et pleura dans le sein de Mélanie: enfin, on lui reparla de Zoé; on lui fit entendre qu'il seroit affreux de faire perdre à Herminie le fruit de son noble sacrifice: Alphonse écouta, se consola et s'engagea; et même la vérité historique force à convenir qu'il pressa un peu le retour. Il revint au bout de neuf mois; il vit

Zoé, sans revoir Herminie. Peu de temps après son arrivée, le baron avoit ramené Zoé à Panthemont; sous prétexte d'une affaire importante, Herminie resta dans son château. Alphonse trouva Zoé grandie, embellie et parée de mille grâces nouvelles qu'elle devoit aux soins d'Herminie; il l'épousa, et le lendemain de son mariage, il partit avec elle, Mélanie et Melvil, pour la terre que ce dernier possédoit en Franche-Comté. Si l'on vouloit alonger cette histoire, on pourroit faire encore un énorme chapitre, en rapportant tous les discours qui se tinrent à Besançon, sur l'arrivée et les mariages de ces quatre personnes: on se contentera de dire que ce fut le sujet de toutes les conversations de la ville et des châteaux voisins, pendant plus de six semaines, ce qui même se prolongea fort au-delà de ce terme, dans la société de la marquise et de la présidente. Mademoiselle Aurore qui, à son grand regret, n'étoit point encore mariée, en devint plus sèche, plus pâle et plus aigre que jamais, et la marquise eut, à cette époque, une jaunisse qui fut généralement attribuée à ces grands évènemens.

Alphonse devint le plus sage et le plus heureux des hommes de son âge, entre sa mère et sa jeune et charmante épouse. La généreuse et sen-

sible Herminie, chérissant ses devoirs, soumise à son mari, et toujours guidée par lui, offrit constamment le modèle le plus parfait d'une femme également aimable et vertueuse. Quand le temps eut assuré la solidité des principes et du bonheur d'Alphonse et d'Herminie, les deux familles se rapprochèrent et se réunirent: rien ne manqua plus à la félicité de Zoé, lorsqu'elle se retrouva dans les bras de sa chère bienfaitrice. Comme Alphonse et Herminie pouvoient se rappeler, sans rougir, les erreurs de leur jeunesse, ce souvenir ne servit qu'à rendre leur intimité plus piquante. Dans la suite, les noeuds en furent encore resserrés par le mariage du fils aîné d'Herminie avec une fille d'Alphonse. Mélanie, heureuse épouse, heureuse mère, recueillit, jusqu'à la fin de sa vie, la juste récompense de ses souffrances passées, de son amour maternel et de ses vertus.

FIN.


H. DRESSEL,
Bogbinder,
Saxkjöbing

